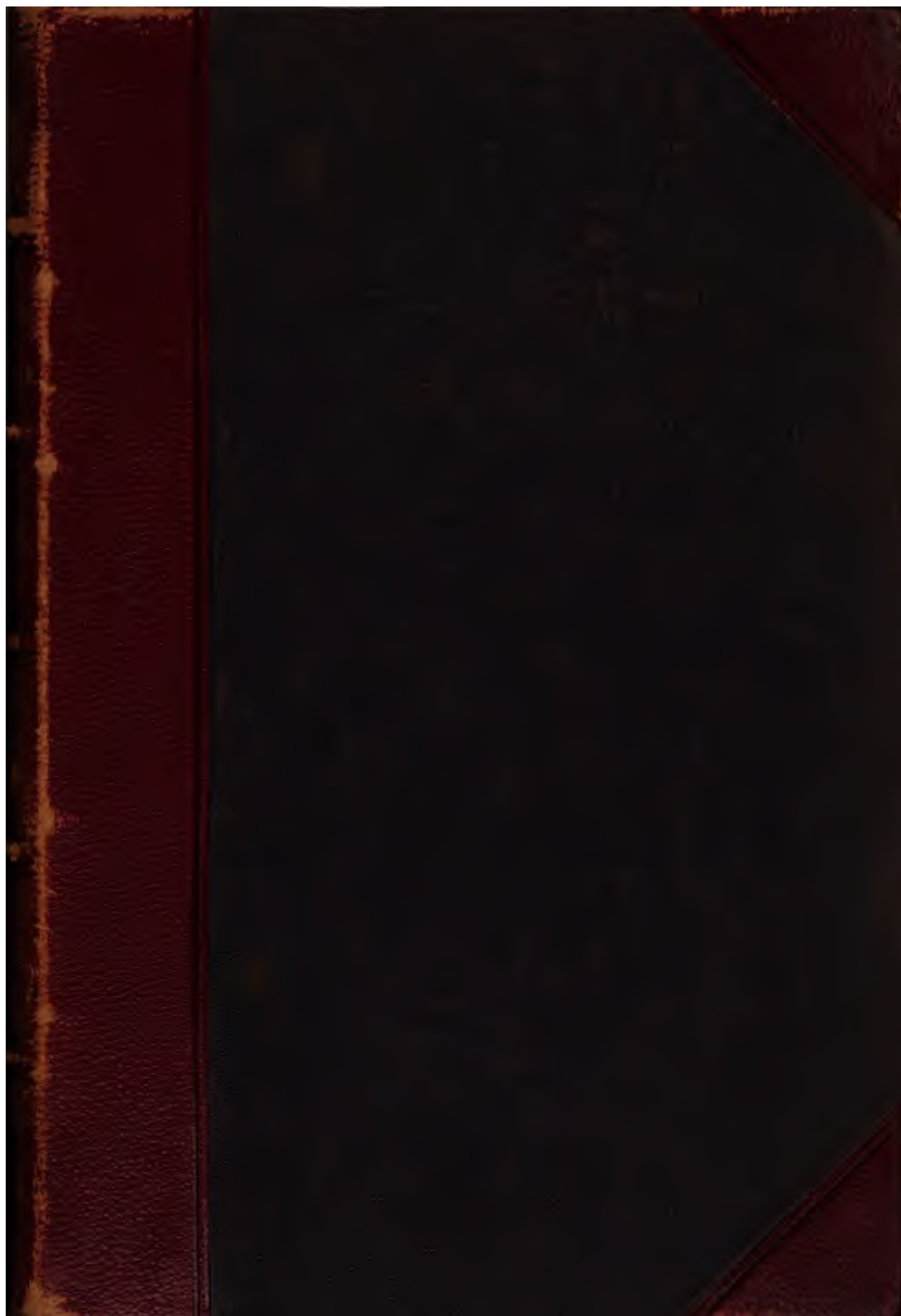










CATALOGUE
DU MUSÉE
DE NARBONNE

ET NOTES HISTORIQUES SUR CETTE VILLE

PAR

M. TOURNAL,

CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
SECRÉTAIRE DE LA COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE.



NARBONNE,
EMMANUEL CAILLARD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.
ET CHEZ BRU, CONCIERGE DU MUSÉE.

PARIS,
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES, quai des Augustins, 35. | V. DIDRON, LIBRAIRE, rue St.-Dominique, 23.

1864.

CATALOGUE

DU MUSÉE DE NARBONNE.

CATALOGUE

DU

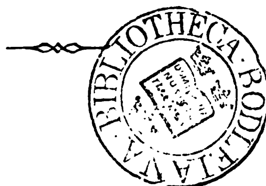
MUSÉE DE NARBONNE

ET NOTES HISTORIQUES SUR CETTE VILLE

PAR

M. TOURNAL,

CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
SECRÉTAIRE DE LA COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE.



NARBONNE,

EMMANUEL CAILLARD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ET CHEZ BRU, CONCIERGE DU MUSÉE.

PARIS,

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES, quai des Augustins, 35. | V. DIDRON, LIBRAIRE, rue St.-Dominique, 23.

1864.

BIENFAITEURS DU MUSÉE

DE NARBONNE.

Nous sommes heureux de l'occasion qui nous est offerte de signaler les noms de toutes les personnes qui ont bien voulu concourir, soit par leurs démarches, soit par leurs libéralités, à augmenter les richesses du musée de Narbonne. C'est au nom des membres de la Commission archéologique et de tous les Narbonnais, que nous leur adressons ce témoignage de gratitude.

Les noms de tous les donateurs sont cités dans le courant du catalogue, mais nous avons cru mentionner les suivants d'une manière plus particulière :

MM. Teissier, ancien préfet de l'Aude, fondateur du musée.
Espéronnier, général de division d'Artillerie.
Barathier, président honoraire de la Commission.
Peyre (Maurice), ancien membre de la Commission.
Coussières aîné, négociant.
Aguado, marquis de Las Marismas.
Viollet-le-Duc, architecte.
Mérimée, sénateur, membre de l'Institut.
Barthe, de Narbonne, ministre de la justice, sénateur, premier président de la Cour des Comptes.
Mathieu de La Redorte (le comte), ambassadeur en Espagne, pair de France, membre de l'assemblée législative.
Taylor (le baron), membre de l'Institut.
Pameron père, de Cuxac.
Demidoff (le prince Anatole).

MM. Longpérier (Adrien de), conservateur des Antiques du musée du Louvre.

Luynes (le duc de), membre de l'Institut.

Sabran-Pontevès (le duc de).

Tapié-Mengau (la famille).

Boucher de Perthes, président de la société d'émulation d'Abbeville.

Lecointe, de Narbonne, capitaine de vaisseau.

Péreire (Émile), président de la Compagnie des chemins de fer du Midi.

Winter Jones, conservateur des Antiques du British muséum.

Bourlet de Saint-Aubin (le baron).

Izombard, de Narbonne, négociant à St.-Pétersbourg.

Nous ne faisons que remplir un devoir en remerciant l'Administration municipale de tout l'intérêt qu'elle ne cesse de manifester en faveur du musée. M. le maire de Narbonne sait parfaitement que cet établissement honore déjà à un haut degré le département de l'Aude, et que notre Cité, ayant joué un grand rôle dans l'histoire, ne doit pas hésiter à faire quelques sacrifices pour porter dignement l'éclat de son nom.

Rappelons, à cette occasion, qu'à l'époque de la distribution des doubles du musée Campana, le musée de Narbonne fut classé, par le Gouvernement, dans la première catégorie, et que, l'année dernière, le rapport adressé au ministre de l'Instruction publique, par M. le marquis de la Grange, signale, en première ligne, les collections épigraphiques de notre ville.

Messieurs les membres du Conseil général, M. le baron Lepic, préfet de l'Aude, et M. Péchin, sous-préfet de Narbonne, ont également des droits à toute la reconnaissance des membres de la Commission archéologique; leur bienveillant concours a toujours été pour cette assemblée un puissant motif d'encouragement.

COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE.

Le Musée de Narbonne a été fondé, en 1833, par M. Teissier, préfet de l'Aude, en vertu d'un arrêté du 31 octobre de la même année; il est administré par une Commission composée de 25 membres, qui sont :

MM. Amardel, adjoint, chef d'Institution.
Barathier, président honoraire de la Commission.
Birat (Gabriel), ancien membre du Conseil général de l'Aude.
Bouisset (Antoine), propriétaire.
Castanier (Félix), ingénieur civil.
Cauvet, avocat, membre du Conseil d'arrondissement.
Cartault (Alcide), propriétaire.
Delmas (Jules), propriétaire.
Ducros Saint-Germain *, ancien maire de Narbonne.
Faure (Hippolyte), membre de l'Administration des Hospices.
Figeac *, président du tribunal civil.
Jalard, chanoine honoraire.
Larraye, conseiller municipal.
Méjan père, membre du Bureau de bienfaisance.
Montredon (de), avocat, membre du Conseil général.
Narbonnès, avocat, membre du Conseil d'arrondissement.
Pailhiez, de Narbonne, président du tribunal civil de Limoux.
Pascal (Ernest), propriétaire.
Pech (Louis), docteur-médecin.
Pessieto, avocat, membre du Conseil municipal.
Peyrusse *, avocat, membre du Conseil général, maire.
Rouquairol (de), notaire.
Roussel, bibliothécaire de la ville.
Tallavignes, avocat.
Tournal *, correspondant du ministère de l'Instruction publique.

Le Musée, personne ne le conteste aujourd'hui, a acquis, dans un court espace de

temps, une importance sérieuse ; il pourra bientôt rivaliser avec les plus riches de la province.

Nous répondons à un vif sentiment de reconnaissance publique en mentionnant ici, d'une manière toute particulière, les noms de MM. Barathier, Maurice Peyre et Coussières aîné.

Il n'a fallu rien moins qu'une galerie et un salon particulier pour recevoir et exposer convenablement les tableaux, gravures, dessins originaux, meubles, armes, tapisseries, bijoux, ivoires, bronzes, vases, objets d'art et curiosités de tout genre, recueillis par M. Barathier pendant plus d'un demi-siècle, et dont il s'est généreusement dessaisi en faveur de sa ville natale. M. Barathier augmente chaque jour, au prix des plus grands sacrifices, cette précieuse collection dont le catalogue n'est pas encore terminé et qui mériterait d'être l'objet d'une publication spéciale. Nous avons cru cependant devoir mentionner quelques objets de cette galerie, afin de faire apprécier toute son importance et pour faciliter l'étude de certaines classes d'objets, par la comparaison d'un plus grand nombre de pièces. Nous devons ajouter que M. Barathier a également enrichi la bibliothèque de cette ville de livres rares et d'albums d'un grand prix.

M. Maurice Peyre a légué, par testament, une belle collection de tableaux de diverses écoles. Les directeurs du musée, désirant faire connaître toute l'importance qu'ils attachent à ce don, ont réservé à cette collection une salle particulière qui porte le nom du donateur.

Enfin, un legs fait par M. Coussières aîné a permis d'acquérir plusieurs tableaux et plusieurs objets d'art d'une grande valeur. C'est dans le but de perpétuer le souvenir de ce legs que la Commission archéologique a fait peindre le portrait de ce généreux bienfaiteur.



NOTICE

SUR

LE MUSÉE ET LE PALAIS DES ARCHEVÊQUES.

Le musée est situé dans l'ancien palais des archevêques (maintenant hôtel de ville). Ce vaste et curieux édifice, classé comme monument historique, communique avec la cathédrale par un cloître construit par Pierre de la Jugée, dans la seconde moitié du XIVe siècle, et se trouve situé sur les bords d'une dérivation de l'Aude qui porte le nom de canal de la Robine. Le palais des vicomtes et la tour mauresque se trouvaient en face; ces monuments, détruits pendant le XVIIIe siècle, occupaient l'emplacement où se trouvent maintenant l'arsenal et la maison de Stadieu.

L'archevêché de Narbonne, dit M. Viollet-le-Duc, est, après le palais des papes d'Avignon, la construction la plus importante qu'il nous reste des nombreuses résidences occupées par les princes de l'Église. Cet édifice est d'autant plus remarquable, qu'il servit de point de départ pour construire le palais des papes, et que le mélange d'architecture militaire, religieuse et civile

fait, de l'archevêché de Narbonne, une des constructions les plus curieuses à étudier.

Il existait probablement à la même place, pendant la domination romaine, un monument dont l'Aude baignait les pieds; il était situé sur l'ancien forum (maintenant la place aux Herbes), et devait se relier aux anciens remparts de la ville. Les fondations de ce monument commandèrent les dispositions primitives de l'évêché carlovingien, comme elles déterminèrent aussi plus tard les grandes constructions du XIII[e] et du XIV[e] siècles.

L'archevêché et le palais des vicomtes étaient placés à droite et à gauche du *pons vetus*, pont qui occupait toute la longueur de la rue des Marchands, et dont il reste encore quelques arches ensevelies au-dessous du sol.

Des constructions de diverses époques ont complètement modifié le caractère primitif de l'ancienne résidence des archevêques de Narbonne. Les parties anciennes et nouvelles s'y trouvent enchevêtrées de la manière la plus confuse; on peut cependant avoir une idée de l'état des lieux pendant le XIV[e] siècle, et s'assurer que le palais avait à cette époque une physionomie toute militaire, et présentait un ensemble de défenses formidable pour cette époque.

La description de l'archevêché, tel qu'il existe aujourd'hui, ne pouvant offrir qu'un médiocre intérêt, nous nous bornerons à mentionner, et autant que possible par ordre chronologique, les parties les plus anciennes.

On remarque, dans la maison de M. Birat, quelques murailles à petit appareil qui peuvent remonter au IX[e] siècle, et avoir fait partie de l'église carlovingienne qui précéda la cathédrale actuelle.

La tour romane, qui borne à l'est le cloître de St.-Just, est

antérieure au XII[e] siècle. Sa décoration en dents de scie, et les archivoltes cintrées des fenêtres, exécutées avec des cubes de lave noire scorifiée, autorisent cette supposition.

Une belle porte romane, en marbre blanc, du XII[e] siècle, composée de quatre colonnes torses et cannelées, supportant sans intermédiaire une archivolte décorée de palmettes et de billettes, sert d'entrée à l'école de l'enseignement mutuel (ancienne chapelle supérieure de la Madeleine). On observe également, non loin de là, et dans un ancien réfectoire, une fontaine en pierre, du XVI[e] siècle, décorée de clochetons, d'arcs surbaissés et de feuillages frisés.

La partie du monument qui fait face au marché offre trois tours carrées d'inégale hauteur et de diverses époques. La plus grande, dont l'appareil est en bossage, ne fut pas construite en 1020, comme le dit le père Piquet, mais en 1318, par Gilles Aycelin. Celle du centre, tour St.-Martial, restaurée il y a quelques années, fut élevée par Pierre de la Jugée, camérier du pape Grégoire X. Pierre de Montbrun fit exécuter la troisième, en même temps que la chapelle de la Madeleine, qui est contiguë, et dont elle porte le nom (1273).

C'est entre la grande tour et la tour St.-Martial que l'hôtel de ville a été construit, il y a peu d'années, sur les plans de M. Viollet-le-Duc. Cet architecte éminent, dans le but d'harmoniser autant que possible les diverses parties de l'ancien archevêché, adopta le style de la fin du XV[e] siècle, comme étant le plus riche et comme pouvant se prêter plus facilement à toutes les exigences de notre époque.

Le passage couvert, situé entre les tours St.-Martial et de la Madeleine, qui conduit à la petite porte de la cathédrale, est encore désigné par les mots de *sous l'ancre*, parce qu'avant la révolution une ancre de vaisseau, suspendue à la voûte, indiquait,

dit-on, les droits que les archevêques percevaient sur la marée.

L'archevêque Pierre Amelly fit bâtir la partie de l'archevêché qui fait suite, en retour, à la tour St.-Martial. Son écusson (d'argent à l'arbre de Sinople, au chef d'or à quatre pals de gueules) était placé au-dessus de la porte d'entrée de la grande cour du palais; il fut martelé pendant la révolution.

Les tours semi-circulaires que l'on aperçoit du jardin datent de Pierre de Montbrun et de Pierre de la Jugée (XIII[e] et XIV[e] siècles); elles se trouvent à côté d'une vaste salle divisée en trois étages, dont celui du centre, éclairé par des fenêtres terminées de tiers point, servait aux grandes réunions synodales.

La situation et les dispositions des salles du musée ne permettant pas d'y transporter les bas-reliefs et les inscriptions antiques, qui occupent un trop grand espace et sont d'un trop grand poids, ces restes de monuments furent déposés il y a longtemps, et se trouvent encore aujourd'hui, dans le jardin de l'archevêché, où ils se dégradent chaque jour avec une déplorable rapidité. Tout fait présumer néanmoins que ce fâcheux état de choses aura bientôt un terme, et que ces précieux monuments pourront être convenablement exposés dans l'*ancienne salle des gardes*, située au rez-de-chaussée, qui communique d'un côté avec le porche de la cour, et de l'autre avec la tour Saint-Martial et la poterne du petit corps de garde.

Un vaste escalier, d'une très-sévère ordonnance, construit, vers 1620, par l'archevêque Louis de Vervins, conduit aux diverses salles du musée et de la bibliothèque. Lorsque les visiteurs sont parvenus sur le palier le plus élevé, ils trouvent, à gauche, les salles consacrées aux monuments épigraphiques et à la bibliothèque; à droite, le musée.

La première salle, désignée à tort sous le nom de salle des gardes, fut construite ou plutôt restaurée en 1634 par Claude de

Rebé (une des poutres du plancher porte cette date). La suivante (salle de la mosaïque) est située dans l'intérieur de la grosse tour; elle fut décorée, à la même époque, par le même prélat. Le plafond est composé d'un assemblage de quarante-neuf tableaux de l'école italienne, représentant des muses et des génies qui portent des fleurs, des fruits, des instruments de musique et divers attributs. Les armes de ce prélat y sont plusieurs fois reproduites.

La partie supérieure de l'embrasure des croisées qui éclairent cette salle est décorée de belles peintures dans le goût de Jean d'Udine, représentant des oiseaux, Mercure, des animaux fantastiques et des génies qui cueillent et mangent des fruits. Ces peintures sont en partie détruites et ont subi de déplorables restaurations.

La galerie de peinture occupe toute la partie supérieure de l'hôtel de ville. Elle a été décorée par M. Denuelle, d'après les dessins de M. Viollet-le-Duc. Les peintures du plafond sont dans le goût du XVe siècle. La frise offre les armes des principales communes de l'ancien diocèse de Narbonne, et celles de la ville avant et après la réunion des consulats de Bourg et de Cité.

A gauche de cette belle et vaste galerie s'ouvre une salle plus petite, également décorée par M. Denuelle, qui renferme la collection d'objets d'art et de curiosité donnée à la ville par M. Barathier. Cette galerie conduit à une pièce ovale, très-élégante, décorée de bas-reliefs représentant des trophées de chasse et de pêche, qui servait de salle à manger aux archevêques. Arrivés à ce point, les visiteurs trouvent, à gauche, les petits appartements dits de l'empereur, qui seront probablement bientôt réunis en une seule galerie; à droite, une salle à voûte d'arètes, située dans la tour Saint-Martial. Les armes de ce cardinal sont sculptées sur la clef de voûte.

Le salon qui fait suite renferme les tableaux donnés à la ville par M. Maurice Peyre ; il n'a été ouvert au public qu'en 1863. La dernière et vaste salle, dans laquelle se trouve exposée la collection des plâtres moulés sur l'antique, a été inaugurée à la même époque.



CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LA PÉRIODE

ANTÉ-HISTORIQUE, IBÉRIENNE ET CELTIQUE.

Les plus anciens habitants de nos contrées, dont les géographes grecs aient fait mention, sont les Bébryces, les Ligures et les Élysices : les premiers habitaient la rive droite de l'Hérault; les seconds étaient fixés sur les bords du golfe de Lyon (mer des Ligures, *ligusticum mare*), à droite et à gauche de la basse vallée du Rhône; Narbonne était la capitale des troisièmes.

Ces trois groupes avaient la même origine, ils étaient tous de race ibérique.

Les Ibères doivent être considérés comme Advènes, leur patrie primitive était le continent africain, où ils sont encore représentés, soit par les Berbères, soit par les Touaregs du Sahara. On ignore l'époque précise de leur première invasion, mais ils pénétrèrent d'abord en Espagne (Ibérie), et étendirent leurs conquêtes jusqu'à la Loire et la vallée de l'Arno.

La langue basque est un débris vivant de l'idiome ibérique.

Il existe dans toutes les collections un grand nombre de médailles de cette époque, offrant des légendes en caractères ibériens, et portant les noms de plusieurs centres de population de l'Espagne et du midi de la France. Ces médailles ont été décrites récemment et avec un rare talent par un des archéologues les plus modestes et les plus

éminents du Midi, M. Boudard. C'est lui qui, le premier, a déterminé la médaille ibérienne portant le nom le plus ancien de Narbonne (*Nedhéna*).

Des peuples d'une autre race (Celtes ou Gaulois), originaires de l'Asie centrale, venus, après de longues étapes, les uns d'au-delà du Rhin, les autres d'au-delà des Alpes, envahirent le midi de la France, cinq ou six siècles avant notre ère, et refoulèrent les Ibères en Espagne où ces derniers se maintinrent comme nation prépondérante. Une partie de l'ancienne population ibérienne dut cependant accepter la domination de ses conquérants, tandis que certaines familles qui n'avaient pas émigré en Espagne, et qui voulaient cependant éviter le contact des nouveaux conquérants, fixèrent leur séjour sur les montagnes des Albères, sur les deux versants du Canigou et dans les hautes Corbières. Les Celtes demeurèrent ainsi les maîtres définitifs des vastes et fertiles plaines arrosées par le Rhône, l'Hérault, l'Orb, l'Aude, la Berre, Lagly, La Tet et le Tech. Ce sont, en effet, des populations d'origine gauloise qu'Annibal rencontra d'abord après avoir traversé Empurias, contourné le golfe de Roses et franchi le Cap de Creus. Ce sont les chefs de ces populations qui, réunis dans l'oppidum de Castel-Ruscino (l'ancien Perpignan), livrèrent passage aux armées de ce chef carthaginois, qui se dirigeaient vers les Alpes.

Avant l'invasion romaine, la Gaule était divisée en trois parties (Belgique, Celtique, Aquitaine). Les diverses peuplades qui composaient ces trois grandes divisions étaient continuellement en guerre les unes contre les autres.

Il existe une grande incertitude relativement aux noms des tribus celtiques ou gauloises qui furent les premières à pénétrer dans le midi de la France, et sur l'époque précise de cette conquête. Tout fait présumer qu'il dut y avoir, depuis le sixième siècle avant notre ère jusqu'au deuxième, plusieurs invasions successives opérées par des tribus de même origine, quoique portant différents noms.

Strabon désigne les Arvernes comme étant les premiers envahisseurs. D'autres auteurs parlent des Volsques arécomiques et des Volsques tec-

tosages, tandis que Mela dit que Narbonne était une colonie d'Atacins (la rivière d'Aude, *Atax*). Quoiqu'il en soit, les Gaulois ne furent complètement les maîtres du pays que dans le deuxième siècle avant J.-C., c'est-à-dire quatre siècles environ après leur première invasion.

C'est pendant toute la durée de l'époque ibérienne et de l'époque celtique, que des navigateurs phéniciens, carthaginois et grecs vinrent s'emparer de plusieurs points du littoral, et fondèrent sur les côtes de la Méditerranée de grands centres de population, entr'autres Gades, Carthagène, Ampurias, Roses, Agde, Marseille, etc.; leur contact dut exercer une grande influence sur la civilisation des Ibères et des Gaulois.

On désigne par le mot de *Celtibérienne* l'époque de transition pendant laquelle l'Espagne et le midi de la France furent habités simultanément par les Celtes et par les Ibères.

Il existe dans le département de l'Aude, comme dans toute la France, quelques-uns de ces monuments étranges (dolmens, menhirs, gals gals, cercles de pierres, enceintes de terre, etc.), que l'on désigne encore improprement chaque jour sous le nom de druidiques, de celtiques ou de gaulois. Ces monuments, les plus anciens du moins, paraissent avoir été élevés à une époque très-reculée par des peuplades inconnues, qui vivaient avant l'époque ibérienne et l'époque celtique. M. E. Renan a fait observer qu'aucune branche de la race Indo-Européenne n'avait laissé de pareilles constructions.

Les monuments prétendus celtiques les plus anciens, car il en existe de plusieurs époques, ne renferment que des armes et des ustensiles en silex. Ceux qui viennent ensuite renferment une grande quantité de coins en pierre dure polie (*Celtæ*, pierre de tonnerre), que l'on rencontre sur toutes les montagnes, et qui sont encore partout l'objet d'idées superstitieuses. Enfin, on découvre dans les monuments moins anciens des objets d'origine gauloise, et même de l'époque romaine. Tout ce qui est parvenu jusqu'à nous de l'époque gauloise, indique un degré de civilisation assez avancé, et n'a aucun espèce de rapport avec la période antérieure à la découverte des métaux,

période à laquelle correspondent les plus anciens monuments prétendus druidiques.

Cette persistance à construire des monuments de même genre pendant une période de temps extrêmement longue ne doit point surprendre. Ne voyons-nous pas, en effet, de nos jours, des tribus d'indiens à demi sauvages, que l'on désigne sous le nom de *Gitanes*, vivre au milieu de nous depuis plusieurs siècles, en conservant leurs mœurs, leur langage, sans rien emprunter à notre civilisation? Ce qui arrive pour ces peuplades a pu également se réaliser pour les habitants primitifs de la Gaule; ils ont fort bien pu se perpétuer sous la domination ibérienne, celtique et romaine, habitant les cavernes, les forêts et les hautes montagnes, sans jamais cesser de construire ces monuments mystérieux que nous ne connaissons du reste encore que d'une manière bien imparfaite, et dont ceux de la dernière période peuvent seuls recevoir le nom de celtiques.

Il n'existe, du moins à notre connaissance, qu'un seul monument primitif de ce genre dans l'arrondissement de Narbonne, c'est un dolmen situé à six kilomètres de Fontjoncouse, près la campagne des palats. M. Du Mège en mentionne plusieurs autres près de Céleyran et dans les montagnes de la Clape, mais il nous a été impossible de les découvrir, bien que nous ayons plusieurs fois parcouru cette région dans tous les sens. Tout fait donc présumer que cet archéologue, trouvant dans les cartes de Cassini, des noms de localités qui rappelaient la présence de monuments celtiques, aura conclu, sans visiter les lieux, que ces monuments existaient encore.

Les considérations précédentes étaient déjà rédigées, lorsque nous avons reçu de M. Alexandre Bertrand, secrétaire de la Commission de la carte des Gaules, un travail extrêmement remarquable sur les monuments dits celtiques, travail qui a été couronné par l'Académie des Sciences, et que nous résumerons ainsi :

L'on s'est beaucoup trop hâté de donner le nom de Celtiques à l'ensemble des monuments connus sous ce nom. Cet ensemble, en effet, se compose de plusieurs groupes très-distincts; et bien que l'on put

supposer, sans pouvoir affirmer le contraire, que l'un de ces groupes soit l'œuvre des Celtes, il en est que l'on ne saurait en aucune façon leur attribuer. La qualification de monuments celtiques, acquise par un long usage, doit donc être complètement abandonnée; à plus forte raison celle de monuments druidiques, que l'on applique d'ordinaire à ceux des monuments dits celtiques, qui sont le moins celtiques de tous, aux dolmens.

Les dolmens indiquent généralement des sépultures qui appartiennent à une période très-primitive, pendant laquelle on enterrait les cadavres intacts. Plusieurs renferment des ustensiles en silex; le bronze y paraît rarement, l'or à peine, le fer jamais. Ils recouvrent une population dont l'histoire ne parle pas, qui n'existait plus au temps de César, ou du moins qui s'était complètement fondue dans la population gauloise.

Les *tumulus* sont en général des tombeaux d'une date moins ancienne que les dolmens, ils n'appartiennent pas tous à la même époque ni à la même civilisation; plusieurs constatent l'usage de brûler les cadavres (incinération), d'autres la pratique de l'inhumation. Les ustensiles en silex s'y rencontrent quelquefois, le bronze y domine, et déjà le fer y apparaît. Ces changements ne doivent pas être attribués à des révolutions brusques, à de nouvelles invasions, mais bien au progrès lent et successif d'une même population.

La race gauloise, à laquelle on attribuait gratuitement tous les monuments antérieurs à la domination romaine, que l'on considérait comme à demi sauvage, et qui a donné son nom au pays, a laissé peu de traces matérielles de son passage et de son long séjour dans nos contrées. L'étude de la numismatique, celle des bas-reliefs gaulois, qui sont moins rares qu'on ne le suppose, montrera que la race celtique avait des arts à elle, comme elle avait aussi ses armes particulières.

Les documents historiques les plus reculés, et l'étude des diverses classes de monuments, ne fournissent pas d'autres renseignements sur l'histoire primitive de nos contrées; mais depuis quelques années,

la géologie est venue répandre une nouvelle lumière sur le berceau primitif de l'humanité, et donner un supplément à nos courtes annales. Il est maintenant démontré que l'espèce humaine est beaucoup plus ancienne en Europe qu'on ne l'avait d'abord supposé, puisque l'on rencontre les débris de son industrie dans des dépôts géologiques qui, au dire des géologues les plus éminents de l'Angleterre, sir Ch. Lyell et John W. Flower, remontent à une époque prodigieusement reculée, et beaucoup plus ancienne que celle qui embrasse l'histoire et la tradition.

C'est en 1828 que nous signalâmes, pour la première fois, l'existence, dans les cavernes de Bize, près Narbonne, de débris de l'industrie humaine confondus avec des ossements d'animaux disparus depuis longtemps du sol de la France. Les conclusions que nous crûmes pouvoir déduire de cette découverte, relativement à la contemporanéité de l'homme et de quelques espèces animales auxquelles Cuvier lui-même n'hésitait pas à cette époque de donner le nom de fossiles, ces conclusions, disons-nous, publiées alors dans plusieurs recueils (1), furent accueillies par le monde savant avec une extrême

(1) Bulletin des sciences naturelles, octobre 1829. — Bulletin de la Société géologique, 1830-1831. — Annales de physique et de chimie, 1832-1833. — Essai sur les cavernes à ossements, 1839.

Voici, en outre, quelques témoignages en faveur de la priorité que nous réclamons pour les géologues du midi de la France :

La nouvelle découverte de M. Boucher de Perthes pourra donc, sans contestation ultérieure, prendre place à côté de celles de MM. Schmerling, Tournal, Lartet et Vibraye, qui avaient constaté précédemment des faits du même genre. Rapport communiqué à l'institut, le 18 mai 1863, par M. Milne Edwards, professeur au Muséum d'histoire naturelle.

Il faut reconnaître que MM. Boué, Tournal, de Christol et Dumas avaient fait connaître avec précision, avant 1830, des mélanges de vestiges humains et d'espèces éteintes de mammifères. J. Desnoyers, de l'institut, 8 juin 1863.

M. Marcel de Serre, qui d'abord avait contesté les conclusions de M. Tournal, se vit contraint par l'évidence des faits à les accueillir ensuite, et à reconnaître comme lui que l'homme est contemporain des animaux dont les débris accompagnent les siens dans certaines cavernes. Note de M. Melleville, Laon, 1861.

Enfin, M. Auguste Lugel, dans un article publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, constate également cette priorité (mai 1863, p. 216).

réserve; elles furent même réfutées par un membre de l'Académie des sciences qui les adopte aujourd'hui. Hâtons-nous de dire que c'est à M. Boucher de Perthes surtout que revient l'honneur d'avoir levé tous les doutes. C'est lui qui, le premier, a démontré d'une manière victorieuse et à toute l'Europe que l'homme existait à l'état *fossile* (A) dans les terrains *diluviens* (B), et qu'il avait été le contemporain de l'*elephas primigenius* et du *rhinoceros tichorinus*.

La découverte des ossements humains fossiles, dans les terrains de transport quaternaire non remaniés, de la vallée de la Somme, était du reste prévue; il était évident que puisque l'on avait découvert, dans ces dépôts, des haches en silex et des poteries, c'est qu'il existait à cette époque des potiers et des ouvriers pour tailler ces instruments.

Le président de la société d'émulation d'Abbeville est parvenu, après d'infatigables recherches, à composer un véritable musée anté-historique, dans lequel il a réuni, non-seulement des milliers d'armes et d'ustensiles de tout genre en silex, mais encore des petites pierres taillées de telle sorte, qu'elles offrent des modèles réduits de monuments celtiques et même des figures barbares; il a réuni, en outre, des côtes d'animaux représentant des dessins grossiers tracés à l'aide de pointes en silex.

Toutes les armes et tous les ustensiles de cette période primitive, antérieure à l'invention des métaux, qui ont été découverts dans les cavernes à ossements, dans les conglomérats volcaniques, dans le diluvium d'Abbeville, dans les lacs de la Suisse, de l'Émilie, de la Lombardie et du Parmesan; dans les tourbières du lac Majeur, dans la Scandinavie, dans tout l'univers en un mot, offrent entr'eux une extrême analogie. Ce fait est curieux à constater, parce qu'il relègue les traditions relatives à l'âge d'or dans le domaine des légendes, parce qu'il démontre que l'homme a commencé par vivre d'abord à

(*A* et *B*). Ces notes, relatives au mot *fossile* et aux dépôts *diluviens*, sont renvoyées à la fin du catalogue, à cause de leur développement.

l'état sauvage, sur tous les points du globe, et qu'il ne s'est élevé que lentement vers la civilisation actuelle.

Il serait facile de donner ici une longue liste des naturalistes qui, avant et depuis 1830, ont découvert des poteries et des ustensiles anté-historiques; nous nous contenterons de citer les noms suivants : J. de Christol, E. Dumas, Lartet, Rigolot, Noulet, Filhol, Ramès, Garrigou, Melleville, Aymard, etc. Les observations de ces géologues ont beaucoup perdu de leur importance depuis la publication des travaux de M. Boucher de Perthes, et depuis surtout que MM. J. Desnoyers, de l'institut, et Lartet ont observé, à Chartres et à St.-Prest, dans la partie supérieure du terrain pliocène, des traces de travail humain exécuté, à l'aide d'instruments en silex, sur des ossements fossiles de l'*elephas meridionalis*. Ce dernier exemple de la haute antiquité de l'espèce humaine démontre jusqu'à la dernière évidence que l'homme, bien qu'ayant paru le dernier sur la scène du monde, existe cependant à l'état fossile; qu'il a vécu pendant la dernière période glaciaire, qui fit disparaître de l'Europe les rhinocéros, les éléphants et tous les autres grands mammifères; qu'il a été enfin le témoin de la dispersion des cailloux et des blocs erratiques que l'on observe dans le Jura méridional, et qui descendirent des Alpes, par plusieurs passages, à l'époque de l'extension des glaciers.

On peut donc admettre aujourd'hui, sans être taxé de témérité, que la double invasion des Ibères et des Gaulois, qui pénétrèrent en Europe les uns par le sud, les autres par le nord, rencontra en France la population mystérieuse qui repose sous les dolmens. Cette population elle-même avait été précédée par la race troglodyte, dont les restes sont ensevelis dans les cavernes à ossements de diverses époques, et par les contemporains de l'*elephas primigenius* et de l'*elephas meridionalis*.

Ces considérations permettent d'établir les divisions chronologiques suivantes dans la classe, maintenant très-confuse, des monuments anté-historiques, ibériens et gaulois.

AGE DE PIERRE OU ANTÉ-HISTORIQUE.

A.— Monuments pliocènes, contemporains de l'*elephas meridionalis*.

B.— Monuments quaternaires, contemporains du *rhinoceros tichorinus* et de l'*elephas primigenius*.

C.— Nous groupons dans cette division les antiquités sous-lacustres et les objets découverts dans les cavernes à ossements de diverses époques et dans les tourbières; mais il convient d'observer que cette division embrasse une période de temps fort longue, et qu'elle renferme des vestiges de l'âge de pierre et des objets postérieurs à la découverte des métaux.

D.— Monuments improprement désignés sous le nom de celtiques (dolmens, haches en pierre polie, etc.). Nous observerons encore ici que les monuments de cette division embrassent plusieurs degrés de civilisation : les moins anciens peuvent seuls être considérés comme contemporains de l'époque celtique ou gauloise.

ÉPOQUE HISTORIQUE.

E.— Époque ibérienne.

F.— Époque celtibérienne ou de transition.

G.— Époque celtique ou gauloise [1].

Les antiquités phéniciennes, pélasgiques et grecques du littoral de la Méditerranée correspondent à ces trois dernières époques.

---

(1) M. Boucher de Perthes établit entre les monuments celtiques et les monuments gaulois une distinction qui ne nous paraît pas fondée.

M. Darchiac divise l'âge de pierre en deux époques (anté-diluvienne et anté-historique).

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Tous les objets antiques dont la localité n'est pas indiquée ont été découverts à Narbonne ou dans les environs de la ville.

Tous ceux qui ne portent pas de numéro ont été acquis par le Musée depuis la rédaction du catalogue. Quelques-uns cependant ont été volontairement omis, soit à cause du peu d'intérêt qu'ils présentent, soit parce qu'ils n'ont pas besoin d'explication.

Le point d'interrogation (?) indique les objets dont la détermination est douteuse.

La série de points (........) marque les lacunes ou bien les parties illisibles des inscriptions.

Les lettres *G. P.* indiquent les tableaux et les objets d'art de la galerie Peyre.

Les lettres *G. B.* indiquent les objets qui ont été donnés au Musée de Narbonne par M. Barathier.

Les dimensions des objets sont désignées par les lettres *h. l. d.*, qui signifient hauteur, largeur et diamètre.

Nous avons, autant que possible, déterminé les tableaux, les objets d'art et les curiosités avec une entière franchise, selon nos connaissances, sans avoir égard aux prétentions des donateurs, et en ne tenant aucun compte de la satisfaction que l'on éprouve à faire figurer dans un catalogue les noms des artistes les plus éminents. Les musées étant de véritables écoles destinées à former le goût et le jugement du public,

il convient, avant tout, de ne pas induire les visiteurs en erreur, en présentant des copies incontestables pour des toiles originales, et des contrefaçons modernes, ou bien des pièces maquignonnées et composées de parties hétérogènes, comme des objets d'art anciens et de bon aloi.

Tout le monde sait que le commerce des tableaux, des objets d'art et de curiosité est maintenant, à part quelques bien rares exceptions, une véritable forêt de Bondy; que les magasins de Paris et de la province sont remplis d'objets suspects et frelatés; que l'art d'imiter les objets anciens a été poussé si loin par les spéculateurs et les faussaires, que les amateurs les plus expérimentés sont chaque jour victimes de quelque nouvelle fraude. Il faut donc avoir le courage d'avouer humblement ses erreurs, et nous serons le premier à déclarer que les collections de la ville renferment plusieurs pièces suspectes. Ces pièces figurent cependant dans le catalogue, afin de servir de point de comparaison, et parce qu'elles ont d'ailleurs un incontestable mérite.

Des difficultés d'un autre genre se présentent à l'occasion du classement de certains objets antiques. L'archéologie ne s'étant malheureusement pas encore élevée au rang de science exacte, il arrive que des hommes très-compétents diffèrent souvent d'opinion, et que le même objet est déterminé de plusieurs manières différentes. On comprend d'ailleurs combien les erreurs sont faciles lorsque l'on se trouve dans l'obligation d'émettre, pour la première fois, un avis sur une foule de monuments inédits et sur des objets de toute nature. Ce n'est, du reste, qu'après avoir visité les collections les plus célèbres, et après avoir consulté les hommes dont le jugement fait autorité, que nous avons cru pouvoir publier cette description du musée de Narbonne. Ce travail renfermera cependant encore un grand nombre d'erreurs, et laissera beaucoup à désirer. Que ceux qui n'ont jamais péché nous jettent la première pierre!



CATALOGUE

DU MUSÉE DE NARBONNE.

MONUMENTS ANTÉ-HISTORIQUES ET CELTIQUES.

Tous les objets suivants jusqu'au n° 8 ont été donnés au musée de Narbonne, en 1863, par M. Boucher de Perthes, président de la Société d'émulation d'Abbeville; ils ont été déterminés par lui (1).

1. Haches en silex, découvertes, en 1863, à Moulin-Quignon, près d'Abbeville, dans le diluvium de la Somme, à 4 mètres de profondeur.

2. Hache en silex, trouvée, en 1863, à Moulin-Quignon, dans le terrain diluvien de la Somme, à 5 mètres de profondeur.

3. Hache en silex, trouvée, en 1860, près d'Abbeville, dans un terrain de transport remanié.

4. Hache de même nature, trouvée, en 1853, à Menchecour-les-Abbeville, à 8 mètres de profondeur, avec des ossements fossiles d'éléphant.

5. Ustensiles primitifs, formés à l'aide d'éclats de silex, découverts, en 1837, près d'Abbeville, dans les tourbières de la vallée de la Somme, à 4 mètres de profondeur au-dessous du niveau de la rivière.

6. Fragment de Poterie de la même époque.

7. Ossement fossile, découvert, en 1853, à Menchecour, dans le diluvium de la Somme, avec des haches en silex et des ossements fossiles d'éléphant.

8. Hache polie, trouvée dans une sépulture dite celtique.

9. Nous avons réuni sous ce numéro plusieurs objets de la période anté-historique, découverts par nous en 1828 dans les cavernes à ossements de Bize, près Narbonne; ils consistent : en tessons de

(1) M. Boucher de Perthes a encore enrichi la bibliothèque publique de Narbonne de la collection complète de ses ouvrages.

poteries grossières, ustensiles en silex, coquilles marines percées artificiellement, et destinées à confectionner des colliers ou des boucles d'oreilles; instruments exécutés avec des os, enfin en ossements d'animaux, ceux du renne entr'autres, disparus depuis longtemps du midi de la France, offrant des traces manifestes de travail humain.

10. BRÈCHE OSSEUSE des cavernes de Bize.

La présence, dans ces vastes cavités souterraines, de débris de charbon de bois, de vases noircis par la fumée, d'ustensiles en os et en silex, de coquilles marines comestibles et d'ossements, fracturés artificiellement, d'animaux qui ont dû servir de nourriture, démontre que ces cavernes ont servi pendant longtemps de refuge, on pourrait dire de repaire, aux premiers habitants de nos contrées. Depuis cette époque, des eaux torrentielles, transportant de la terre et des cailloux à demi roulés, se sont introduites dans les cavernes, ont bouleversé tous les vestiges que nous venons de mentionner, et, en se retirant, ont abandonné une couche de limon entièrement pétrie d'ossements, de cailloux, de débris de charbon, d'ustensiles en silex, que les infiltrations calcaires ont cimentée sur plusieurs points et transformée en une véritable brèche dont l'échantillon, classé sous ce numéro, peut donner une idée exacte.

Dans les circonstances actuelles, la Cesse, qui coule au pied des cavernes, ne saurait atteindre un pareil niveau; il faut donc expliquer ce phénomène par un barrage de la vallée, par des oscillations du sol ou bien par la débâcle d'un ancien glacier.

Il est impossible d'admettre, comme quelques géologues l'ont avancé, que la terre et les cailloux ont dû pénétrer dans la caverne, de haut en bas, à l'aide de fentes verticales maintenant obstruées. S'il en avait été ainsi, l'accumulation des cailloux et de la terre correspondrait à ces prétendues cheminées, tandis que les matériaux d'alluvion sont uniformément répandus dans toute la grotte et parfaitement nivelés. Ce phénomène de remplissage a dû être très-brusque, puisque rien n'indique un dépôt régulier, lent et successif.

11. HACHES EN PIERRE DURE POLIE (*celtæ*, casse-têtes ou pierres de tonnerre) de diverses dimensions, en serpentine, quartz blanc, jade, euphotide, quarzite vert et roches amphiboliques ou diallagiques.

Ces ustensiles, antérieurs à la domination gauloise, sont encore dans le midi de la France l'objet d'idées superstitieuses. On croit que chaque éclat de foudre est accompagné de la chute d'une de ces pierres, qu'elles pénètrent profondément dans le sol, et s'élèvent ensuite peu à peu jusqu'à la surface. Nous en avons vu, dans les hautes montagnes de l'Ariége, qui étaient suspendues au col des brebis en guise de talisman. Les *celtæ* ont pu servir à la fois pour les usages domestiques, d'armes de guerre, d'*ex-voto* et d'instrument pour les sacrifices. Quelques-uns sont seulement ébauchés; d'autres ont été taillés et polis avec un soin extrême. Le musée de Clermont-Ferrand, qui est incontesta-

blement le plus riche de la France en monuments anté-celtiques et gaulois, et un des plus riches en antiquités gallo-romaines, possède une hache de 0m 27 offrant une figure humaine très-barbare, gravée en creux. Les habitants des îles de la mer du Sud se servent encore d'instruments de ce genre, qu'ils emmanchent dans de fortes tiges de bois; on en a découverts dans les lacs de la Suisse qui étaient enchâssés dans des manches en bois de cerf.

12. Hache en jade vert, remarquable par ses dimensions, sa belle forme et le brillant polissage de la roche, trouvée à Pézens. *l.* 0m 21. Don de M. Laborgne, instituteur communal.

13. Hache brute du même genre. *l.* 0m 27.

14. Haches du même genre et de très-petites dimensions. La plus petite, parfaitement taillée et polie, n'a que 0m 02.

15. Silex blanc, taillé en fer de flèche, trouvé sur les collines de La Coupe, près de Narbonne. — Don de M. Tournal.

16. Défense de sanglier, avec un trou de suspension (amulette, trophée de chasse ou objet de parure).

On rencontre des dents de ce genre autour des pilotis qui supportaient les anciennes habitations lacustres et dans les dépôts diluviens. Il en existe également de l'époque celtique et romaine.

17. Épée gauloise en bronze (*gladius*), à lame droite, pointue, à deux tranchants, offrant quelques nervures dans le sens longitudinal; la poignée est très-simple et d'un excellent style. Cette précieuse épée, donnée au musée par M. Signorel Carrier, fut découverte par lui dans la garrigue de Sigean; elle est parfaitement conservée, et recouverte d'une très-belle patine.

On comprend, en voyant cette arme, qu'elle était destinée à une race dont les mains étaient très-petites.
Les épées déposées dans les sépultures gauloises étaient en général faussées ou tordues au feu, pour indiquer qu'elles ne devaient plus servir. Il en existe deux de ce genre au musée de Tours. Nous sommes redevables de ce renseignement à M. Pécard, le savant et zélé conservateur des antiques de cette ville.

18. Hache en bronze, découverte à Karnac, dans le Morbihan. — Don de M. Tournal.

19. Hache du même genre, découverte à St.-Estève, commune de Cascastel (Aude). — Don de M. de Calages.

Les Gaulois et les Romains connaissaient le secret de donner au bronze une grande dureté, à l'aide de certains alliages et d'une trempe particulière.

20. INSTRUMENTS DU MÊME GENRE, découverts à Rieux-Mérinville. — Don de M. André Mathieu, propriétaire à Lézignan.

Il est facile, en examinant les haches anté-historiques, les *celtæ* et les haches en bronze, de voir que ces dernières ne sont que la transformation des deux types primitifs.

21. INSTRUMENT DU MÊME GENRE.

C'est une imitation de l'antique, et nous l'avons conservé pour servir de point de comparaison avec les précédents, dont l'authenticité est incontestable.

22. BRACELETS EN BRONZE (*armillæ, asaadah* des Hébreux), découverts dans les Corbières, et donnés au musée par M. de Calage.

La tige est creuse, et n'offre pour tout ornement que des nœuds ou renflements également espacés. La patine est très-belle et la conservation parfaite. Ces bracelets servaient à la parure des hommes et des femmes, mais ils étaient aussi un signe de distinction. On les plaçait en général au bras gauche, au poignet, dans la partie charnue des bras et au-dessus des chevilles. Un bracelet à chaque bras était considéré comme un signe honorifique. Les figures babyloniennes découvertes à Khors-Abad, près de Ninive, dans le palais du roi Sargon, portent au bras des ornements de ce genre. On a trouvé, depuis peu de temps, à St.-Jean de Maurienne, et dans une sépulture gauloise, un squelette dont les bras et les jambes étaient encore entourés d'un très-grand nombre de bracelets.

23. BRACELET DU MÊME GENRE, découvert à Rieux-Mérinville, et donné au musée par M. André Mathieu, propriétaire à Lézignan.

Les deux extrémités de la tige sont disjointes et forment un cercle incomplet; tout fait présumer qu'elles étaient munies de liens en cuir destinés à fixer ces ornements sur le bras.

24. BRACELETS A TIGE MINCE, ronds, ovales ou en forme de croissant, avec et sans ornements.

25. BRACELETS offrant des ornements très-simples, gravés au trait à l'aide d'un burin.

Nous ferons remarquer, à cette occasion, que l'ornementation des objets gaulois est caractérisée par l'absence de toute espèce de figure végétale ou animale, et consiste seulement dans des combinaisons de lignes droites et de lignes courbes.

26. BRACELET DU MÊME GENRE, les extrémités de la tige empiètent l'une sur l'autre ; il a été découvert, comme les précédents, à Rieux-Mérinville. — Don de M. André Mathieu.

27. GRAND BRACELET orné de cannelures sur son contour extérieur; on y remarque deux trous de suspension dont il est difficile de préciser l'usage.

28. Bracelet en bronze du même genre, découvert dans le département de l'Isère, et donné au musée par M. Azéma de Montgravier, chef d'escadron d'artillerie.

29. Spinther ou Armille, composé d'un fil de bronze enroulé plusieurs fois sur lui-même, et qui devait se maintenir sur le bras par l'effet de l'élasticité.

Les femmes romaines portaient cet ornement au bras gauche, et le désignaient sous le nom de *torquis brachialis*.

30. Bracelets de petit garçon ou de petite fille.

31. Bouts de hampe ou contre-poids de lance? découverts à Rieux-Mérinville. — Don de M. André Mathieu, propriétaire à Lézignan.

32. Grains de verroterie en pâte bleuâtre, godronnés, qui devaient servir à composer des colliers. On découvre des ornements de ce genre dans les fouilles de l'époque romaine.

33. Bout de javelot en bronze.

34. Fer de lance (bronze), trouvé à Bize, près la tour de Boussecos.

35. Armes du même genre.

36. Figurine gauloise ou gallo-romaine en terre cuite, représentant une divinité mère, assise sur un siége d'osier, allaitant deux nourrissons.

Plusieurs musées possèdent des figures de ce genre portant l'inscription gauloise suivante, écrite en lettres latines, IS PORON ou IS TILLV. Les archéologues ont émis plusieurs opinions relativement à la détermination de ces figurines : ils pensent qu'elles représentent la mère des deux *coma*, Latone, ou bien la Vénus aphrodite des Gaulois ; d'autres y voient Cybèle (*magna* ou *deorum mater*), Ops, Rhée, Isis (la nature ou la fécondité), Minerve cécropienne, Hécate, Diane-Dyctinne, Cérès, Junon, etc. Comme on le voit, il y en a pour tous les goûts. On sait du reste que les anciens mythologues ne brillent pas par la conformité de leurs vues, et que la même divinité était adorée sous plusieurs noms et recevait plusieurs attributs. M. Revoil, architecte, a découvert cette année, à Nîmes, une divinité mère ou nourrice, en marbre, de l'époque gallo-romaine.

37. Poteries gauloises.

Elles sont grossières, mal cuites, exécutées à la main, et remplies de grains de quartz. Celles de l'époque romaine ont été exécutées à l'aide du tour. On découvre cependant, dans les monuments celtiques, des vases fabriqués à l'aide de cet instrument ; nos ancêtres, tout en s'isolant de la domination romaine, pouvaient fort bien se servir des ustensiles de ménage fabriqués par leurs conquérants.

VASES ÉTRUSQUES ET GRECS.

Les anciens historiens sont loin d'être d'accord sur l'origine des peuples primitifs qui habitaient les plaines basses de la Toscane, et que l'on désigne sous le nom d'Étrusques. L'étude de leurs monuments démontre qu'ils étaient étrangers à l'Italie, et que si l'on est obligé de reconnaître, dans les plus récents, l'influence hellénique, tout démontre que l'élément asiatique eut, dans les temps les plus reculés, une part immense dans le développement de leur civilisation. Les monuments les plus anciens de Rome (*Cloaca Maxima*, prison Mamertine, murailles de Servius) furent construits par des Étrusques. Cette nation conserva, longtemps après avoir été conquise par les Romains et jusque sous l'Empire, sa langue, sa littérature et ses arts.

Les vases peints, que l'on rencontre en si grand nombre dans tous les musées de l'Europe, ont jeté une grande lumière sur l'histoire de l'ancienne Étrurie. Ces vases étaient autrefois désignés sous le nom collectif de vases étrusques, parce que l'on pensait qu'ils avaient été exclusivement fabriqués dans l'ancienne Étrurie (Toscane). Les nouvelles découvertes ayant prouvé qu'il en existait une grande quantité dans toutes les contrées soumises à l'ancienne domination grecque, et qu'une grande partie de ceux que l'on rencontre dans l'Étrurie devait être attribuée à des artistes grecs ou bien à des Étrusques soumis à l'influence du génie hellénique, on a classé ces vases en deux grandes divisions, savoir : les vases étrusques proprement dits et les vases grecs. Ces deux groupes eux-mêmes se subdivisent en plusieurs sections correspondant aux diverses phases de l'art.

Les localités de l'ancienne Étrurie qui fournissent le plus grand nombre de vases peints sont Tarquinia, Volterre, Pérouze, Orviette, Viterbe, Corneto, Chiusi et Vulci.

Les vases grecs et étrusques se font remarquer par leur légèreté, par l'élégance et la variété de leurs formes, par le trait pur et hardi des dessins qui les décorent. Ils servaient à la fois aux usages religieux, domestiques et funèbres; mais la majeure partie ne doit être

considérée que comme des œuvres d'art destinées à orner l'intérieur des palais, des temples et des maisons, ou bien à être offertes comme présents aux vainqueurs des jeux publics ; un certain nombre, remarquables par leurs petites proportions, étaient fabriqués dans l'unique but de servir d'amusement aux enfants. L'habitude qu'avaient les Étrusques d'en déposer un très-grand nombre dans leurs hypogées ou tombeaux de famille, explique leur merveilleuse conservation. Une circonstance digne de remarque, c'est que ces vases offrent exclusivement des sujets empruntés à la mythologie grecque, tandis que les peintures des tombeaux sont relatives aux croyances religieuses de l'ancienne Étrurie et sont caractérisées par la présence des divinités ailées.

Les Étrusques étant originaires de l'Asie, on ne doit pas être surpris si leurs monuments rappellent l'art qui florissait, à une époque extrêmement reculée, dans la vallée de l'Euphrate. Leurs vases les plus anciens sont de style lydien, presque toujours en terre noire, et en général dépourvus de peintures et d'inscriptions. L'analogie de ces vases avec les poteries de Ninive, mexicaines et de la Phénicie ne saurait être méconnue.

Les vases de la seconde classe datent de l'invasion corinthienne dans l'Étrurie méridionale. Ils sont caractérisés par des peintures de style archaïque, noires sur fonds rouge. On les désigne quelquefois sous le nom de phénico-corinthiens.

Viennent ensuite ceux de l'époque de Périclès, c'est-à-dire de la plus belle époque de l'art athénien. Leurs peintures, rouges sur fonds noir, représentent, comme celles de la classe précédente, les cycles complets des légendes argonautiques, troyennes, thébaines, orestides, héracléennes, etc. On y observe aussi des figures de divinités, des sujets relatifs aux jeux publics, aux usages religieux, domestiques et funèbres, ainsi que des inscriptions dans le dialecte de l'Attique.

Les vases peints du musée de Narbonne proviennent, en grande partie, des doubles du musée Campana, et ont été récemment donnés à la ville par le Gouvernement. Quelques-uns furent recueillis par M. le général Espéronnier, pendant l'expédition de Morée ; d'autres,

qui avaient été acquis en Italie en 1798, nous furent donnés par M. Henry Reboul, correspondant de l'Institut; d'autres enfin furent achetés à un marchand italien, néanmoins, leur authenticité ne peut être suspectée.

Des fouilles exécutées cette année à Montlaurès, près de Narbonne, ont mis à jour un beau vase étrusque, orné de peintures; malheureusement, il a été brisé par les ouvriers; les fragments ont été promis au musée.

VASES ÉTRUSQUES.

38. Grand Pithon ou Dolium en terre cuite rouge, de forme ovoïde, cannelé, à large ouverture, orné d'une frise circulaire représentant deux rangées d'animaux sacrés; il provient des fouilles de Cervetri. *h.* 0m 81.

Ce vase, qui doit être considéré comme le plus précieux de la collection, remonte à plus de deux mille ans.

VASES DE PATE NOIRE.

Les vases de cette classe proviennent en général des fouilles de Chiusi; leurs formes sont très-variées, d'un excellent style; ils peuvent être considérés comme la plus ancienne et la plus belle manifestation de l'art étrusque.

39. Amphores à anses larges et plates, ornées de lions en relief. *h.* 0m 30.

40. Amphoridions.

41. Œnochoé à anses plates (six variétés).

42. Scyphus à une anse (trois variétés).

43. Coupe à quatre supports, représentant des sphinx et l'idole d'Astarté ailée. *h.* 0m 18.

44. Holmos (deux variétés).

45. Canthares, coupes à boire, consacrées particulièrement à Bacchus (deux variétés).

46. CYATHIS, vases à une anse (deux variétés).

Ils servaient à puiser le vin dans les cratères et à remplir les coupes des convives.

47. COTYLES de différentes formes (quatre variétés).

VASES PEINTS DE LA DÉCADENCE.

48. ŒNOCHOE, décorés de feuillages, de têtes de femme ou d'éphèbes drapés (plusieurs variétés).

49. LÉCYTHUS, avec peinture représentant un éphèbe assis sur un rocher, tenant une baguette.

50. DIOTA, avec figures.

51. CAPIS.

52. CAPIS, avec figure de chimère.

53. CAPIS, avec tête de divinité.

54. PETITES PATÈRES, avec têtes de déesses diadémées (deux variétés).

VASES GRECS,

Ancien style phénico-corinthien.

55. AMPHORE cannelée.

56. PETIT VASE en forme de pithon.

57. COTYLE.

58. ARYBALLES (plusieurs variétés).

59. ALABASTRONS (deux variétés).

60. COTYLISQUES (deux variétés).

VASES A FIGURES NOIRES.

61. GRANDE AMPHORE BACHIQUE représentant le dieu entre deux bacchantes, et Apollon, avec sa biche, entre deux déesses. *h.* 0^m 47.

62. AMPHORE BACHIQUE représentant Bacchus et deux divinités montant sur un char, et un combat entre trois gladiateurs armés (*hoplites*).

63. HYDRIE à trois anses.

La peinture représente Bacchus avec un satyre.

VASES A FIGURES ROUGES.

64. AMPHORE, avec une scène des mystères bachiques. *h.* 0m 25.

65. GRAND COTYLE représentant des éphèbes et le départ d'un guerrier. *d.* 0m 23.

66. COTYLES, avec la chouette de Minerve (deux variétés).

67. COUPE, avec figures de la plus belle époque.

Ces figures représentent des palestres qui portent dans leurs mains les masses pesantes de pierre ou de plomb, destinées à développer la force musculaire dans les jeux des gymnases, et que l'on désignait sous le nom d'haltères. Cette belle pièce présente des traces d'une restauration moderne, parfaitement exécutée.

68. PTÉROTUS, coupe extrêmement légère, représentant, dans la partie intérieure, une tête de méduse.

VASES EN TERRE CUITE ROUGE,

recouverte d'un vernis noir.

69. GRAND OXYBAPHON OU ACÉTABULUM.

Les vases de ce genre étaient destinés à renfermer du vinaigre; ils figuraient sur les tables afin que les convives pussent y tremper des morceaux de pain.

70. ŒNOCHOE (deux variétés).

71. AMPHORIDION.

72. LECYTHUS (deux variétés).

73. ASKOS.

74. PETIT VASE ayant la forme d'une outre.

75. COTYLES (plusieurs variétés).

76. PATÈRE A ANSES.

77. PATÈRE OMBILIQUÉE.

78. GRANDES PATÈRES, très-plates, sans ornements. *d.* 0m 27.

79. PATÈRES SANS ANSES (trois variétés).

80. PTÉROTUS.

81. VASE A GOULOT ET A UNE SEULE ANSE, avec tête de satyre en relief.

TERRES CUITES DE LA MÊME ÉPOQUE.

82. Lampe très-plate, lustrée, d'une très-belle forme, sans ornement.

L'ouverture destinée à recevoir le lumignon est brisée.

83. Lampe du même genre, trouvée à Milo dans un tombeau grec. Don de M. Espéronnier.

84. Gargouille en forme de chien (traces de couleurs).

85. Rosace.

86. Urne funéraire carrée, avec pilastres dans les angles saillants.

Elle représente le combat d'Étéocle fils aîné d'Œdipe contre son frère Polynice. Le couvercle offre une femme couchée, dont la tête repose sur deux coussins; le corps, les pieds et les mains sont enveloppés dans une ample draperie.

87. Urne funéraire du même genre (traces de couleurs).

Elle représente le héros athénien Écheltus, armé d'un soc de charrue, combattant les Perses à Marathon. Le couvercle, analogue au précédent, est de la même époque, mais n'appartient pas à cette urne.

88. Tablette en terre cuite, destinée à l'ornementation des monuments. *h.* 0^m 59. *l.* 0^m 43.

Elle représente Hercule avec un éphèbe, ou bien Thésée et Vinis. Plusieurs parties ont été restaurées. On distingue encore la petite ouverture destinée à recevoir le crampon qui servait à fixer ces tablettes sur les entablements.

89. Déesse ailée, portant sur la tête une corbeille (*calathus*) et tenant deux lions (traces de couleurs).

90. Figurines de femmes drapées (deux variétés). *h.* 0^m 20.

91. Grande tête d'éphèbe. *h.* 0^m 27.

92. Têtes de déesses voilées (deux variétés), traces de couleurs.

TERRES CUITES ET VASES GRECS,

découverts dans les îles Ioniennes,
et donnés au musée par M. le général Espéronnier.

93. Figurine grotesque trouvée à Milo.

94. Figurine d'ancien style grec, trouvée à Égine, représentant une divinité assise.

95. Groupe représentant deux divinités terrestres assises, de style archaïque, trouvé à Égine.

Il rappelle le célèbre groupe en marbre du musée de Madrid, désigné sous le nom de groupe de St.-Ildéphonse.

96. Coupe dionysiaque ou ithyphallique, ornée de dessins en relief représentant une priapée. Un mascaron occupe le centre de la composition. *d.* 0m 12.

Ce vase précieux, d'une parfaite conservation, fut découvert à Milo dans un tombeau grec.

97. Nous avons réuni sous ce numéro plusieurs vases peints de diverses formes, découverts dans les îles de l'Archipel pendant la campagne de Morée.

ANTIQUITÉS GRECQUES.

98. Pavé hexagone (*favus*) en albâtre, des carrières de la Haute-Égypte, trouvé dans les ruines du temple de Jupiter olympien. — Don de M. Espéronnier.

99. Main d'enfant retenant un oiseau, marbre pentélique, trouvé au Pyrée. — Don de M. Espéronnier.

100. Stèle funéraire, en marbre pentélique, de la plus belle époque de l'art grec. *h.* 0m 47. — Don de M. Espéronnier.

Elle représente un éphèbe qui porte la *chlamyde* (petit manteau thessalien) roulée autour du bras gauche; le nom se trouve gravé dans la partie supérieure.

101. Torse en marbre blanc, trouvé au Pyrée. — Don de M. Espéronnier.

Il a été gravé dans l'ouvrage relatif à l'expédition de Morée.

102. *Unguentarium*, vase en albâtre, de forme allongée, destiné à recevoir des parfums. — Don de M. Espéronnier.

103. Statuette grecque, en marbre blanc. *h.* 0m 45.

Elle représente un personnage assis sur un rocher; il porte la tunique courte, sans manches, et le petit manteau des Macédoniens et des Thessaliens. Les pieds sont munis d'une espèce de chaussure (*crepida*) qui laisse les doigts à découvert. Une inscription grecque est gravée dans la partie inférieure du rocher; on distingue aussi quelques traces de lettres sous le pied droit. Ce marbre provient de la collection de M. de Cancleaux, consul de France aux îles Ioniennes.

104. ADORANTE, figurine en plomb, vêtue de la double tunique talaire (imitation de l'antique). — Don de M. Baudouy fils.

105. KHATOM ou CACHET BABYLONIEN en agathe laiteuse. — Don de M. Tournal.

ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES.

106. CERCUEIL DE MOMIE MULIÈBRE, donné en 1835 par M. Jérome Baudouy, négociant à Constantinople.

On observe, parmi les figures qui décorent l'extérieur de la caisse, plusieurs divinités, le pèsement des âmes, etc. L'intérieur est complètement recouvert d'hiéroglyphes tracés en noir sur fond blanc.

107. CAISSE DE MOMIE VIRILE, en bois de sycomore, trouvée dans les grottes sépulcrales de la haute vallée du Nil. — Don de M. le baron Taylor.

La face est dorée. L'appendice placé sous le menton, et qui caractérise les momies viriles, a été détruit. On distingue sur la tête le scarabé sacré avec les ailes éployées. Le collier placé au-dessous du col se termine de chaque côté par une tête d'épervier portant le disque solaire, emblème du dieu Phra. La figure ailée de Nephthys (déesse de la mort), armée de deux coutelas, occupe le centre de la caisse; deux vipères cérastes sont placées au-dessous. Une inscription hiéroglyphique recouvre presque toute la partie antérieure de la caisse; elle renferme le nom du mort, ses titres et qualités, les prières du rituel funèbre, les obligations de l'âme et ses visites aux diverses divinités.

108. RÉSEAU formé par des petits tubes de grès émaillé bleu.

109. EX-VOTO en grès émaillé bleu (jambe et chacal).

110. LES DEUX AILES DU GLOBE AILÉ en grès émaillé bleu.

111. AMULETTE en terre vernie, représentant Typhon? ou le génie du mal.

112. FIGURINE en bronze, coiffée de l'*otf*.

113. OSIRIS A TÊTE D'ÉPERVIER, en bronze.

114. HARPOCRATE ALLAITÉ PAR ISIS, petit groupe en bois de cèdre.

115. FIGURINE en cuivre rouge, représentant Horus ou l'Harpocrate égyptien, caractérisé par la mèche de cheveux qui pend sur le côté droit de la tête. — Elle a été donnée, ainsi que les quatre objets précédents, par Madame veuve Gillabert.

116. FIGURINE EN BRONZE, représentant Osiris avec le fouet et le sceptre recourbé (imitation moderne). — Don de M. Baudouy fils, de Narbonne, négociant à Constantinople.

117. ŒIL MYSTIQUE en grès émaillé bleu.

118. SCARABÉ SACRÉ en basalte noir. — Don de M. Tournal.

119. PETITS SCARABÉS du même genre en grès émaillé.

120. FIGURINES FUNÈBRES en grès émaillé bleu et vert.

On trouve ces petites momies, en très-grand nombre, dans les cercueils en bois.

121. FIGURINE DE MOMIE en grès émaillé vert. *h.* 0^{m} 15.

Elle tient dans ses mains la charrue et le hoyau symbolique, et porte sur son épaule le petit sac destiné à recevoir la semence.

122. FIGURINES FUNÈBRES du même genre et de diverses proportions. — Dons de MM. Barthe, Sernin, d. m., et Renouard, commandant d'artillerie.

La partie antérieure offre, en caractères hiéroglyphiques, le nom du défunt et les prières du rituel funèbre.

123. PETITES MOMIES du même genre, découvertes à Narbonne, sur la route d'Armissan, dans les vignes de M. Razimbaud. — Don de M. Brenguier aîné.

Ces momies étaient confondues avec des objets de fabrique romaine. M. J.-B. Bouillet a également découvert des figurines de ce genre dans les environs de Clermont, confondues avec des monuments de l'époque romaine.

124. MOMIE du même genre, en bois. *h.* 0^{m} 23.

125. MOMIE du même genre, en terre cuite rouge, lustrée. *h.* 0^{m} 15.

126. ISIS? tête de travail égyptien en granit noir, découverte dans une maison de la ville, près de l'école des Frères.



ÉPIGRAPHIE.

INSCRIPTIONS ANTIQUES.

127. Inscription monumentale cunéiforme, découverte dans l'Asie sémitique par M. Botta, consul de France à Mossoul.

Ce curieux monument de l'écriture des Perses, des Assyriens, des peuples qui habitaient les vallées du Tigre et de l'Euphrate, se trouvait placé au-dessous d'un des taureaux à face humaine qui ornaient les portes du palais de Khors-Abad, près de Ninive; il est maintenant conservé au musée du Louvre. L'inscription commence par une formule royale, renferme les titres du roi Sargon, un résumé des victoires de ce prince et les noms de plusieurs villes.

Les Assyriens avaient, comme tous les autres peuples de l'antiquité, une écriture en caractères cursifs. Les caractères cunéiformes étaient réservés pour les inscriptions monumentales; ils varient selon le temps et les points géographiques où on les observe : les plus anciens sont babyloniens, les plus récents persépolitains. Ceux que l'on observe sur les inscriptions de Ninive et de Médie occupent dans cette série une position intermédiaire.

128. Manuscrit égyptien sur papyrus. — Don de M. Tournal.

129. Reproduction de la célèbre inscription trilingue de Rosette. Don de M. Winter Jones, conservateur des antiques du British muséum.

Le monument original, découvert en 1779 par l'armée française, se trouve maintenant à Londres. Il consiste en un bloc de granit, mutilé dans la partie supérieure, et offre trois inscriptions superposées : la première, en écriture sacrée ou hiéroglyphique; la seconde, en caractères démotiques ou populaires; la troisième, en grec. Ces trois textes sont la répétition d'un décret rendu à Memphis par les prêtres égyptiens en l'honneur de Ptolémée V, dit Épiphane. Des pierres identiques furent envoyées dans les divers temples de l'Égypte.

130. Stèle en spath fibreux rose, de l'époque romaine, offrant une inscription numidico-punique, trouvée dans le cimetière européen de Constantine. — Don de M. Gils, capitaine d'artillerie.

M. de Saulcy, de l'Institut, traduit cette inscription de la manière suivante :

« Au Seigneur Baal Hammon, vœu de Gelaakatin, fils de Baaliten.»

Une figure très-barbare, élevant les bras vers le ciel, dans l'attitude d'un *orant* ou d'un adorant, est sculptée dans la partie supérieure de ce petit monument votif. Le croissant que l'on observe au-dessus de sa tête se rencontre sur plusieurs cippes de l'Algérie qui datent de l'époque romaine. Le musée possède plusieurs stèles du même genre, trouvées également à Constantine, qui offrent des inscriptions latines.

INSCRIPTIONS ROMAINES (1).

L'introduction de la langue latine dans les Gaules eut lieu à l'époque de la conquête de cette province par les Romains. Les Gaulois adoptèrent bientôt l'idiome et l'alphabet de leurs dominateurs. Il est probable qu'avant l'invasion de leur territoire, ils se servaient des caractères grecs et ibériens. Nous ne possédons pas de monuments épigraphiques de la langue celtique ou gauloise proprement dite.

131. Inscription gravée sur le piédestal de la statue élevée à Sextus Fadius par la corporation des Fabres de Narbonne.

Elle fut découverte, en 1826, dans des fouilles exécutées chez M. Camp, rue Droite. La famille Tapié-Mengau, de Céleyran, qui possédait depuis cette époque ce précieux monument de paléographie, a bien voulu récemment s'en dessaisir en faveur du musée.

Le texte n'ayant été publié jusqu'à ce jour que d'une manière assez inexacte, même par M. Artaud et par le célèbre professeur Mommsen, sans doute parce qu'ils n'avaient à leur disposition que des copies recueillies à la hâte, nous le reproduisons en entier à cause de son importance, après avoir collationné avec le plus grand soin notre copie sur le marbre original. On remarquera le passage de ce document dans lequel il est dit que Sextus Fadius donne à la corporation des Fabres seize mille sesterses, dont les intérêts, comptés à huit pour cent, devaient être distribués à tous les convives invités à un banquet donné le jour anniversaire de sa naissance.

(1) Nous sommes redevables à M. Léon Rénier, de l'Institut, de la rectification de quelques erreurs qui existaient dans l'ancien catalogue. Il nous a été permis, grâce à ses savants conseils, de donner une interprétation exacte de plusieurs inscriptions qui avaient été jusqu'à ce jour mal lues ou mal traduites.

EXEMPLVM EPISTVLAE (1)
SEX FADI PAP SECVNDI MVSAE
IN VERBA INFRA SCRIBTA

(SEX FADI)VS SECVNDVS COLLEGIO FABRVM NARBONESIVM SALVTEM
(PL)VRIMIS ET ADSIDVIS ERGA ME MERITIS VESTRIS REFERRE GRATIAM
(AE)QVAM DIFFICILE EST QVO MVNVS............VESTRO GRATISSIMVM SCIAM
(M)ODO LARGITIONIS INTER LIBEROS ET CLARISSIMVM NEPOTEM IVCVNDVM
(SESTE)RTIA SEDECEM MILLIA NVMMVM V K MAIAS PRIMAS DIE NATALI MEO
(IMPENS)AE VESTRAE INFERAM EAQVE DIE VSVRAS TOTIVS ANNI COMPVTATAS
OCTONO PERNVMERABO QVO VEL GRATIVS SIT MVNVSCULVM MEVM
A PIETATE VESTRA PETO VT VSVRAS EIVS SVMMAE EA DIE
(HONEST)ISSIMO HABITV INTER PRAESENTES ET EPVLANTES IN PERPETVVM
(DIVI)DATIS NEQVE EA SVMMA IN VLLVM ALIVM VSVM CONVERTETVR
HAC EPISTVLA CAVETVR.........................SM...S CAVETVRVS
SECONDI.................................LATA VEL OMISSA FVERIT
....INEATVEISI IN PETENDA PEQVNIA
........ERENT AD FISCVM MAXIMI PRINCIPIS

(VO)LVNTATEM MEAM SI MODO PROBAVERITIS ET VESTRAM
(IVS)SIONEM VTI AEREAE TABVLAE INSCALPTAM ANTE AEDEM
(P)ROPONATIS ET IN BASI STATVAE QVAM MIHI POSVISTIS
PROSCRIBATIS IMPENSIS MEIS PETO

(QVO CERT)IOR FVTVRAE OBSERVATIONIS IN DESIDERIO MEO PROBATIO SIT
MANV FADII SECVNDI SVB NOTATVM ERAT
................AE MANDATO SCRIBSI KALENDIS OCTOBRIBVS ORFITO ET
...............COS EPISTVLAM PRO PERFECTO INSTRVMENTO RETINEBITIS
(VAL)ERE VOS CVPIO DOMINI OPTIMI ET CARISSIMI MIHI

(LIBERAL)ITATIS IN PERPETVVM CONSERVANDAE ET
(PROPONE)NDAE GRATIA FABRI SVBAEDIANI NARBONESES
..................ATABVLA AEREA CONLATVM ANTE AEDEM LOCO
(CELEBERR)IMO PONENDVM CENSVERVNT

SEX FADIO P(APIO) (2)
SECVNDO MV(SAE)
OMNIBVS HO(NORIBVS)
IN COLONIA N(ARBO)
NENSE FVNCTO
....
NOVI NARB(ONENSES)
FABRI SVBAEDIA(NI) (3)
NARBONENSES
PATRONO OB MERITA
EIVS

L. D. D. D (4)

(1) Il n'existe aucune ponctuation ni aucune séparation entre les divers mots de cette inscription. Cette circonstance, jointe à l'exiguité des lettres, dont l'entaille est à peine accusée, rend la lecture de ce monument très-difficile et très-pénible.

(2) Cette inscription est gravée sur le petit côté du piédestal.

(3) SVBAEDIANI signifie probablement une classe de Fabres qui travaillaient dans l'intérieur de la ville (SVB AEDIBVS), et que l'on distinguait ainsi de ceux qui étaient employés dans les chantiers extérieurs.

(4) *Loco dato decreto decurionum.* Les décurions, qui avaient donné l'emplacement occupé par la statue, composaient un corps municipal, une cour de juges, de conseillers, représentant le sénat romain dans les villes municipales.

132. INSCRIPTION de la fin du IIIe siècle, relative à la restauration du pont, des portes et de l'aqueduc, découverte, en 1786, dans la chapelle de la Vicomté, où elle servait de support à un autel.

PONTEM PORTAS AQVIDVCT QVARV R(ERVM)
VSVS LONGA INCVRIA VETVSTATE CO(RRVE)
RAT CIVITATI RESTAVRAVIT AC REDDI(DIT)
ET AD PRAETVRIANAM GALL PRAEFEC(TVRAM)
IVDICIO AGVSTE REMVNERATIO(NIS)
EVECT(VS EST)

Le nom du préfet des Gaules, dont il est question sur ce monument, devait se trouver sur une autre pierre.

133. INSCRIPTION gravée sur l'autel élevé par les Narbonnais à l'empereur Auguste trois ans avant la mort de ce prince, l'an 2 de Jésus-Christ.

Elle fut trouvée, en 1566, dans les fondements des remparts de la ville. C'est la plus précieuse du musée. M. Le Goux de La Berchère, archevêque de Narbonne, la fit placer dans un des angles de la cour du palais. Ce n'est qu'en 1839 qu'elle fut transportée dans les salles du musée.

On observe, après les noms des consuls et la date (X K), des points figurant une feuille de lierre ayant la forme d'un cœur. Ce système de ponctuation existe également sur plusieurs inscriptions du IIe et du IIIe siècles; mais on ne l'observe généralement que sur les inscriptions funèbres ou les monuments *ad honores*. Les points triangulaires sont un signe de haute antiquité, et caractérisent en général les inscriptions du Ier ou du IIe siècle; mais ce caractère n'a pas de valeur absolue, du moins pour les inscriptions narbonnaises, car il existe des points de ce genre sur l'inscription de Rustique (Ve siècle) et même sur des monuments beaucoup plus récents.

Les règles qui présidaient au système de ponctuation sont fort difficiles à préciser, si toutefois il y avait des règles. Un grand nombre d'inscriptions offrent un point après chaque mot, d'autres en sont complètement dépourvues, tandis que certaines présentent un point après chaque membre de phrase. En général, il n'en existe pas après les mots qui terminent une ligne. Du reste, et comme il est facile de le prévoir, il faut tenir compte des distractions, des habitudes et de l'ignorance des *lapicides*.

L'inscription d'Auguste offre une particularité unique à Narbonne, mais assez fréquente dans plusieurs collections, dans celles de Nîmes surtout, les voyelles longues et les voyelles doubles qui devaient être prononcées en même temps sont accentuées. Ajoutons qu'il n'existe, sur les tables d'Auguste, aucune ligature, aucune lettre superposée ou enchevêtrée, et que les abréviations y sont fort rares.

L'étendue de ce document nous détermine à donner seulement la

traduction; le texte a d'ailleurs été publié plusieurs fois, mais on n'avait tenu aucun compte des circonstances que je viens de signaler.

« Titus Statilius et Lucius Cassius Longinus étant consuls, le x « des kalendes d'octobre, vœu fait à perpétuité par le peuple de « Narbonne.

« Que cela soit bon, favorable et heureux à l'empereur Auguste, « fils du divin (Jules César), père de la patrie, grand pontife, « exerçant pour la xxxiiiie fois la puissance tribunitienne, à son « épouse (Livie), à ses enfants, à sa famille, au sénat et au peuple « romain, aux colons et aux inquilins (1) de la colonie Julia Paterna « Narbo Martius (C. I. P. N. M.), qui se sont consacrés au culte « perpétuel de sa divinité. Le peuple de Narbonne a élevé cet autel « dans le forum, et chaque année, sur cet autel, le ix des kalendes « d'octobre, jour où, pour le bonheur du siècle, ce prince fut donné « à la terre pour la gouverner, trois chevaliers romains d'origine « plébéienne et trois affranchis immoleront chacun des victimes, et « fourniront, le même jour, à leurs dépens, aux colons et aux inqui- « lins, l'encens et le vin nécessaire pour adresser leurs prières à sa « divinité. Ils fourniront encore l'encens et le vin le viii des kalendes « d'octobre, et il en sera de même aux kalendes de janvier. Le vii des « ides du même mois, jour où il commença à régner sur toute la « terre, ils le supplieront en lui offrant l'encens et le vin, et en « immolant chacun une victime. La veille des kalendes de juin, jour « où Titus Statilius Taurus, et M. Æmilius Lepidus étaient consuls, « et où il joignit aux décurions des juges choisis parmi le peuple, « chacun des sévirs immolera des victimes, et ils fourniront aux « colons et aux inquilins l'encens et le vin pour supplier sa divinité « ...... et l'un de ces trois chevaliers et de ces trois affranchis...... »

Traduction de l'inscription gravée sur le petit côté du même autel.

« Le peuple de Narbonne a dédié cet autel à la divinité d'Auguste « ..... aux conditions qui sont rapportées ci-dessous..... (2) Divinité

(1) Les expressions de *colonis* et *incolis* désignent les habitants de la contrée, les Narbonnais proprement dits et les étrangers domiciliés dans la ville ou dans les environs. Cette dernière classe était aussi désignée sous les noms de *incolæ* et *inquilini*, désignation qui du reste reçut plus tard diverses interprétations.

(2) Il existe une longue lacune dans cette partie de l'inscription; elle devait renfermer le nom du flamine et peut-être aussi de la flaminie (prêtresse) qui avaient présidé à la dédicace de l'autel. Une inscription du musée de Nîmes porte FLAMEN PROVINCIAE NARBONENSIS.

La formule de NVMINI ou de NVMINI AVG indiquait dans l'origine un hommage ou un vœu adressé au génie de l'empereur pour la conservation de ses jours; mais plus tard on confondit le *génius* avec le prince lui-même, et l'on institua un culte régulier pour ces nouvelles divinités impériales. (Note de M. Auguste Pelet:)

« de César Auguste, père de la patrie, lorsque aujourd'hui je te « consacrerai et te dédierai cet autel, je commencerai par dire ici « même (*dixero hic*), publiquement, sous quelles conditions et dans « quelle situation il te sera consacré et dédié, afin que si quelqu'un « veut entretenir en état de propreté (*tergere*) le sol sur lequel il « repose, ainsi que les inscriptions qui lui appartiennent, et qu'il le « fasse pour le bien, que cela lui soit permis. Si quelqu'un y sacrifie « une victime, et ne montre pas le magmentum (entrailles), que cela « soit réputé bien. Si quelqu'un veut faire un don à cet autel et « l'enrichir, que cela lui soit permis, et que son offrande jouisse des « mêmes privilèges que l'autel. Que les autres conditions soient les « mêmes, pour cet autel et pour ces inscriptions, que pour l'autel de « Diane du Mont Aventin. C'est à ces lois et à ces conditions, que « j'élève et dédie cet autel, pour l'empereur César Auguste, père de « la patrie, souverain pontife, exerçant pour la XXXV[e] fois la puissance tribunitienne, pour son épouse et ses enfants, pour le sénat « et le peuple romain, ainsi que pour les colons et les inquilins de la « colonie Julia Paterna Narbo Martius qui se sont engagés au culte « perpétuel de sa divinité, afin que de ta pleine volonté tu nous sois « propice. »

134. L. NERFINIO
POTITO
PATRONO

135. L'inscription suivante est gravée sur les deux faces d'un petit édicule en marbre blanc, dont il ne reste que la partie supérieure.

IMP
CAESARI. DIVI. NERVAE. F
(TR)AIANO. AVG. GERM. PONT. MAX. TRIB. POT. C. II....
.....ANVS IIIII VIR AVGVSTAL DE SVA MEDIOCRITA.....
(MONI)MENTO FIERI PONI QVE IVSSIT

AD. VRNAM. POTE(STATIS) (1)

« A l'empereur César, fils du divin Nerva, Marcus Ulpius Trajan, « auguste, germanique, grand pontife, revêtu de la puissance tribunicienne, deux fois consul.......anus, sévir augustal, bien que « d'une humble position, a ordonné d'élever ce monument. »

(1) Les mots AD VRNAM POTESTATIS n'ont pas été expliqués jusqu'à ce jour d'une manière satisfaisante.

136. Inscription gravée sur la base d'une statue.

L. AEMILIO. L. F. PAP. ARCANO
TRIB. MIL. LEG. XI. GEM. ET. TRIB
MIL. LEG. I. MINERV. ITEM. TRIB
MIL. LEG. II. AVG. OMNIB. HONO
RIBVS. IN. COLONIA. SVA. FVNCT
ADLECTO. IN. AMPLISSIMVM
ORDINEM. AB. IMP. CAES
HADRIANO. AVG. IIIIII. VIR
EQVITVM. ROMANOR. CVRION
QVAESTORI. VRBANO. TRIB
PLEBIS. PRAETORI. DESIGNAT
L. AEMILIUS. MOSCHVS. IIIIII. VIR
AVG. PATRONO. OPTIMO. POST
OBITVM. EIVS. INLATIS. ARCAE
SEVIROR. OB. LOCVM. ET. TVITIO
NEM. STATVAE. S. N. IIII
L. D. D. IIIIII. VIROR
ET. SPORTVLIS. DEDICAVIT. XIII

« A Lucius Æmilius Arcanus, fils de Lucius, de la tribu Papiria (1), « tribun des soldats de la xie légion gemina (2), tribun des soldats de « la légion première minervia, tribun des soldats de la légion deuxiè- « me augusta, élevé à tous les honneurs dans sa colonie (3), nommé « sénateur (*adlecto in amplissimum ordinem*) par l'empereur César « Adrien Auguste, sévir des chevaliers romains, curion, questeur « de la ville (de Rome), tribun du peuple, prêteur désigné.

(1) On était dans l'usage de désigner, après le nom propre et le nom de famille, celui de la tribu avec laquelle on exerçait le droit de suffrage (PAP, pour tribu PAPIRIA).

(2) Lorsque la guerre ou les maladies avaient notablement réduit le nombre d'hommes qui composaient une légion, on réunissait deux légions en une seule, qui prenait alors le nom de GEMINA. Chaque légion était désignée, comme cela se pratique encore en Espagne, par un nom particulier (*trajana, scythica, victrix, fulminatrix, etc.*) Le nombre des soldats qui composaient la légion, varia de trois à six mille hommes. La légion était composée de dix cohortes, et chaque cohorte se subdivisait en compagnies ou manipules.

Les tribuns des soldats (TRIBVNI MILITVM) étaient des magistrats suprêmes ayant le rang et le pouvoir de consuls, dont ils portaient du reste le costume.

(3) Cette formule signifiait que l'on avait exercé les trois magistratures les plus élevées.

« Lucius Æmilius Moschus, sévir augustal (1), à son excellent « patron, après sa mort, il a versé, dans la caisse des sévirs, quatre « mille sesterses pour l'emplacement et la garde de cette statue. « Emplacement donné par décret des sévirs. 13,000 sesterses ont « été distribués en sportules par Moschus, à l'occasion de la dédicace « de ce monument. »

Le sestertius ou sesterse était primitivement une monnaie d'argent, mais on la fit plus tard de bronze; sa valeur était de deux as et demi (le quart d'un denier d'argent), ce qui équivaut à 10 centimes de notre monnaie.

137. D. M
L VAL PRIMIGE
NI. L. VAL. CHRES
TVS ET VALERIA
PRIMILLA. ET VA
LERIA. CRESCEN
TINA. FIL. NATVR
PATRI. PIISSIM
ET VALERIA CHRES
TE. MARIT.

« Lucius Valerius Chrestus, Valeria Primilla et Valeria Crescentina, « fille naturelle, (ont élevé ce tombeau) à leur père, et Valeria « Chreste, à son mari, Lucius Valerius primigenius. »

Gruter (tome II, page 945) cite un exemple des mots *filia naturalis*. Cette inscription, des bas temps, gravée sur un cippe funéraire en marbre blanc, fut découverte, en 1862, dans les fouilles exécutées à la base d'une des tours de l'archevêché.

138. L. CORNELI.....
.......RONTO
L. ORELIA. VIT....
L. FLORA.
HIC EST SE(PVLTA)

(1) On distinguait deux classes de sévirs augustaux : les titulaires (*corporati* ou *seniores*), qui étaient choisis dans les rangs les plus élevés de la société, et remplissaient seuls les charges judiciaires et sacerdotales, et les honoraires (*adlecti* ou *juniores*). Les inscriptions funéraires d'un marchand d'habits et d'un cabaretier, qui font partie des collections du musée, constatent que les sévirs honoraires exerçaient souvent un état fort modeste, et qu'ils achetaient ce titre pour satisfaire leur vanité. On pouvait jouir du titre de sévir honoraire dans plusieurs villes très-éloignées les unes des autres.

139. L'inscription classée sous ce numéro provient du cabinet Jalabert. Elle servit pendant longtemps de pavé dans l'église St.-Paul de Narbonne. C'est la plus importante du musée après celle de l'autel d'Auguste et de Sextus Fadius, parce qu'elle constate un des évènements les plus mémorables : le grand incendie qui dévasta la ville sous le règne d'Antonin le Pieux, et dont parle Jules Capitolin dans la biographie de ce prince.

M. Léon Rénier ayant bien voulu compléter cette inscription, dont une partie seulement était parvenue jusqu'à nous, ce travail nous a permis de restituer ce précieux monument de paléographie. La partie ancienne est peinte en rouge; les lettres de la partie restituée sont brunes.

L'enluminage, ou la coloration en rouge des inscriptions, est un procédé qui flatte l'œil, mais qui offre de grands inconvénients, et que l'on devrait sévèrement proscrire, comme l'on s'abstient aujourd'hui de restaurer les statues antiques. Ce procédé n'a été mis en usage à Narbonne que dans un très-petit nombre de cas.

IMP CAES DIVI HADRIANI FILIVS DIVI
TRAIANI PARTHICI NEPOS DIVI NERVAE
PRONEPOS T AELIVS HADRIANVS ANTONINVS
AVG PIVS PONT MAXIMVS TRIB POTEST.....
IMP II COS IIII PP THERMAS INCENDIO
CONSVMPTAS CVM PORTICIBVS ET THEATRO
ET BASILICIS ET OMNIBVS ORNAMENTIS
PECVNIA SVA RESTITVIT

« L'empereur César, fils du divin Adrien, petit-fils du divin « Trajan, parthique, arrière petit-fils du divin Nerva; Titus Ælius « Adrien Antonin, auguste, pieux, grand pontife, exerçant la « puissance tribunicienne pour la.......... fois, proclamé deux fois « *imperator*, quatre fois consul, a fait reconstruire, à ses dépens, « les thermes détruits par un incendie, ainsi que les galeries cou- « vertes (*porticibus*), les basiliques et toutes leurs dépendances. »

Il est impossible de donner, par conjecture, le chiffre de la puissance tribunicienne qui donnerait la date précise de ce monument; mais Antonin le Pieux fut proclamé *imperator* pour la deuxième fois, en 132 ou en 140; il fut consul pour la quatrième fois, en 145, et il porta jusqu'à sa mort, qui arriva en 161, les titres d'*imperator* II et de consul IIII; c'est donc entre les années 145 et 161 qu'il faut placer la date de l'évènement rappelé par cette inscription. D'après le texte de J. Capitolin, la destruction des principaux monuments de Narbonne ayant eu lieu avant l'incendie d'Antioche et de Carthage, on peut conclure que cette destruction eut lieu à une époque plus rapprochée de 145 que de 161.

140. Inscription sépulcrale d'un boulanger (PISTOR), affranchi de Lucius; elle est encastrée dans les murailles du jardin, au-dessous des fenêtres de la salle du Synode.

141. L. NERFINIVS
POTITI. L
PRIMVS
LARDARIVS
SIBI. ET

« Lucius Nerfinius Primus, marchand de lard, affranchi de Potius
« (a fait ce tombeau) pour lui et les siens. »

Cette inscription paraît être du Ier siècle; les lettres sont fort belles et convenablement espacées; on n'y observe ni ligatures ni superpositions. Le mot seul de *libertus* est abrégé.

142. SEX. PAPINIO
Q. PLAVTIO
GVTTIO
IRVFO
M. PORCIO
CATONE

143. Les deux inscriptions sépulcrales classées sous ce numéro faisaient partie du même tombeau: l'une se termine par IN FRONTE PEDES QVADRATOS QVINDECIM; l'autre par IN AGRO PEDES QVADRATOS QVINDECIM. Elles étaient encastrées dans les murailles de l'hôpital.

144. HOSPITIVM
TIBI. HOC
INVITVS. VENIO
VENIVNDVM
EST. TAMEN

145. Cippe dédié aux dieux manes. Les mots DEIS MANIBVS SACRVM, disposés en trois lignes, sont renfermés dans une couronne de chêne. On observe sur les petits côtés un préféricule et une patère.

Les Romains croyaient qu'après la mort, les âmes étaient transformées en esprits: que les uns étaient bienfaisants (LARES), les autres nui-

sibles et redoutables (LARVAE). Le mot de *manibus* s'appliquait aux bons et aux mauvais, mais plus particulièrement aux premiers; c'est pour cela qu'on les invoquait de préférence, et que les sigles D. M. (*Diis Manibus*) figurent en tête de presque tous les monuments funèbres. Le culte des dieux mânes, ou du moins la formule *diis manibus*, que l'on pouvait du reste interpréter par *Deo maximo*, se perpétua jusqu'au Ve siècle; il en existe de nombreux exemples sur les tombeaux chrétiens de cette époque.

146.

VIVIT
ASELLIA. A. L
SALVIA
ASELLIA. A. L
ELEVTERA. HIC
EST. SEPVLTA

147. Cette inscription municipale, dont nous donnons seulement la traduction, provient, comme presque toutes celles du musée, des remparts de la ville (1).

« Quintus Vibius Maxumus, fils de Quintus, et Marcus Varius
« Capiton, fils de Lucius, étant chargés des fonctions de duumvirs,
« ont, par décret des décurions, fait élever, des deniers publics, cet
« autel à Vulcain, et ils ont entouré d'un mur d'enceinte (*maceria*)
« la place où il se trouve. Quintus Vibius Maxumus, fils de Quintus,
« a reçu les travaux. »

148.

NEC IVSSA
TESTAMENTO
NEQVE VOCE
ROGATA SED PIA
PRO MERITIS
SPONTE SVA POSVIT

Il existe, dans la partie supérieure de cette inscription, qui provient des remparts de la ville, une grande rosace.

149.

Q. ASELLIVS. Q. L
GEMELLVS. SIBI. ET
VIBIAE. L. L. TERTIAE.
Q. ASELLIO. GENIALI. LIB.

(1) Cette note est renvoyée à la fin du volume, voir à la lettre *C*.

150. Cette inscription mutilée, en grandes lettres de la plus belle époque, devait être revêtue de lames de métal; on voit encore la trace des crampons qui servaient à fixer ces lames sur le marbre.

....C. F. PAP. RVFO
.......NVLEIANO
...VM. AEDILI. PRAEF
...O ET DVO VIRO

Nous avons déjà dit que les édiles étaient des fonctionnaires municipaux.

On distinguait plusieurs genres de *præfecti: præfectus legionis*, commandant de toute une légion; *præfectus classis*, commandant d'une flotte sous les auspices des consuls; *præfectus urbis*, gouverneur de Rome; *præfectus fabrum*, officier qui commandait les armuriers, les charpentiers et les mécaniciens de l'armée, etc.

Il existait également plusieurs classes de duumvirs, mais il est probablement question ici des deux magistrats chargés de rendre la justice dans les villes de province (*duum viri jure dicundo*).

151. Θ CAMVLIAE. C. F. PROCVLAE
P. CASPONIVS. SABINVS
VXSORI. ET. SIBI. ET

152. Inscription trouvée à Rieux-Mérinville.

C. COMINIO. C. F
VOLT. BITVTIONI
PRAIT. C. I. C

« A Caïus Cominius Bitution, fils de Caïus, de la tribu Voltinia,
« prêteur de la colonie Julia Claudia. »

Les Romains conquirent Narbonne 121 ans avant notre ère. Jules César renouvela la colonie 70 ans après sa fondation (l'an 706 de Rome). Ce renouvellement se fit par les soldats de la dixième légion (DECVMANI). A partir du règne d'Auguste, la colonie est désignée sur les monuments épigraphiques par les sigles C. I. P. C. N. M., c'est-à-dire *Colonia Julia Paterna Claudia Narbo Martius*.

L'inscription classée sous ce numéro est donc plus ancienne que le règne d'Auguste, puisqu'elle n'est désignée que par les sigles C. I. C.; elle est en outre curieuse, parce qu'elle prouve que la colonie était alors administrée par un magistrat portant le titre de prêteur, comme cela avait lieu à cette époque dans un grand nombre de municipes de l'Italie.

153. L'élégante simplicité de ce cippe, la belle ordonnance de l'inscription et la forme des lettres, indiquent la plus belle période de l'art romain (l'époque des Antonins). Ce monument offre sur les deux faces latérales une patère et un préféricule, vases destinés aux libations. On remarque sur la face principale, au-dessus de l'inscription, un bas-relief d'un excellent style, représentant un *génius* dont le corps se termine par des enroulements de feuilles d'acanthe, qui présente une *phiale* à un griffon.

DIS. MAN
Q. IVL. EARINI
IVLIA. Q. FIL
POTENTINA
LIBERTO

« Julia Potentina, fille de Quintus, (a fait élever ce tombeau) aux « dieux mânes de son affranchi, Quintus Julius Earinius. »

Il existe une superposition de lettres à la fin de la deuxième ligne.

154. D. M.
TIB. IVN. EVDOXI
NAVICVL. MAR
C. I. P. C. N. M.
TI. IVN. FADIANVS
IIIIII VIR. AVG.
C. I. P. C. N. M. ET.
COND. FERRAR.
RIPAE. DEXTRAE
FRATRI. PIISS.

« Aux dieux mânes de Tiberius Junius Eudoxus, de la corporation « des mariniers de la colonie Julia Paterna Claudia Narbo Martius. — « Tiberius Junius Fadianus, sévir augustal, de la colonie Julia Paterna « Claudia Narbo Martius, entrepreneur des mines de fer de la rive « droite (probablement du Rhône), à son frère vertueux. »

Cette inscription paraît du IIe siècle. Les points sont triangulaires. Il existe deux points ayant la forme d'une feuille de lierre, à la dernière ligne, avant et après le mot *piissimo*. Le D et l'O de la seconde ligne sont réunis, mais cette ligature a été motivée par la longueur des trois mots qui la composent.

155. **Inscription funéraire dédiée aux dieux manes**, par Sallustius Isochrysus; elle fut découverte en exécutant les fondements du palais de justice.

D. M.
SALVSTIVS
ISOCHRISVS

156. **Inscription** gravée sur un autel à quatre faces, en marbre blanc (cour de l'hôtel de ville). On observe, sur le revers, deux bucranes supportant une guirlande de laurier.

PACI. AVG
TI. DOMITIVS. ROMVLVS
VOTVM. POSVIT. QVOD
FIDE COMISSVM PHOEBVM LIBERV
RECEPIT

« A la paix d'Auguste, Titus Domitius Romulus a élevé ce monu-
« ment, en exécution du vœu fait par son affranchi Phœbus, qui
« lui avait légué le soin de l'exécuter. »

157. L. CERVIO
FASTI. L
TVRPIONI
CERVIA. FASTI. L
AVGE

« A Lucius Servius Turpion, affranchi de Fastus, Servia Augé,
« affranchie de Fastus (a fait élever ce monument). »

Le nom de femme, AVGE, dérive du grec, et signifie lumière.

158. RAVRICIA. L. F. MAXIMA
VIVA. FECIT
Q. CORNELIO. C. F
CAPITONI. F
ANN XXX Θ
C. CORNELIO. C. F
CELSO. FILIO
ANN. VIII Θ

159. BORNE MILLIAIRE DE L'AN XIII OU XIV DE NOTRE ÈRE, trouvée à St.-Couat-d'Aude, dans le torrent de l'Asagal; elle a été donnée au musée par la commission de la Carte des Gaules, sur la proposition de M. Creuly, général du Génie. La ville est également redevable de ce monument à M. Bidard, maire de St.-Couat, qui s'est entièrement mis à notre disposition pour le faire enlever et transporter à Narbonne.

IMP. CAESAR
DIVI. F. AVGVSTVS. P. P
PONTIF MAXVM (1)
COS XIII TRIBVNICIA
POTESTATE XXXVII
IMP. XIIII
XX
IVILI DCCCCXXI
CCCII
IR

Cette borne, dont la hauteur est de 3m70, se trouvait, avant 1848, dans l'église de la commune de St.-Couat; elle fut brisée à cette époque, et les fragments furent placés dans le torrent, afin d'en faciliter le passage aux piétons. Une seconde borne du même genre, qui se trouvait dans la même église, fut également détruite en 1848, et reçut la même destination. Cette dernière est encore dans le torrent; on ne distingue sur les fragments que quelques chiffres à peine visibles. Celle du musée, maintenant divisée en plusieurs parties, était formée primitivement d'un seul bloc de pierre. L'inscription que l'on y observe est complète; elle offre, comme celle de Peyriac, les noms et les diverses dignités de l'empereur Auguste. Le chiffre XX indique le vingtième milliaire en partant de Narbonne vers Toulouse, soit 29,600 mètres. Nous ferons remarquer que le village de St.-Couat, ou St.-Cucufat, est très-ancien; qu'il existe des fragments de sculpture de l'époque romaine dans les murailles de l'église et dans le cimetière, et que la borne milliaire devait être primitivement placée à une petite distance de cette commune.

L'itinéraire d'Antonin ne mentionne que deux mutations entre Narbonne et Carcassonne : *Tricensimum* (Millegrand) et *Hosuerbas* (Lézignan); le second itinéraire porte *Luvaria* (Capendu) et *Usuerha* (Lézignan, passage du torrent de la Jourre). Tout fait présumer cependant qu'il existait une station à St.-Couat.

(1) Le mot *maxumus*, pour *maximus*, était un archaïsme consacré pendant le règne d'Auguste. On disait également, en parlant des dieux protecteurs, *proxumis*, au lieu de *proximis*.

L'entretien des principales voies romaines était confié à des agents impériaux (*curatores viarum*). Les édiles étaient chargés de l'exécution et de l'entretien des routes secondaires.

La lieue gauloise, formée de quinze cents pas romains, était de 2,415 mètres. Le mille est en général évalué à 1,480 mètres.

160. Fragment de borne milliaire, trouvé, en 1862, à l'angle d'une petite rue de Peyriac-de-Mer. — Don de M. Arnaud, maire de cette commune, membre du conseil général.

......CAESAR
..........AVGVSTV...
PONTIF MAXV.......
.....XIII TRIBVNIC.....
...EST....XXXVI..
P.........XIII...
VIIII

Cette borne était placée à neuf mille de distance (13,320 mètres), en partant de Narbonne, sur la voie domitienne qui suivait les côtes de la Méditerranée jusqu'en Espagne. La direction primitive de cette route était d'abord par Elne, Collioure, Port-Vendres, Banyuls et le cap de Creus; mais elle suivit plus tard le tracé du Pertus par *Combusta*, *Ruscione*, *ad Stabulum* (le Boulou), *ad Pyrenæum* (château de Reart) et *Juncaria* (Jonquères).

L'inscription est très-mutilée, mais il est facile de voir qu'elle offre les noms et mentionne les diverses dignités de l'empereur Auguste, fils de Jules César : « *Imperator Cæsar Augustus, divi filius, pater patriæ*, « *pontifex maximus*, *consul* XIII, *tribunicia potestate* XXXVI, *impera-* « *tor* XIII. — *Milliarium* VIIII..... La partie de l'inscription qui devait mentionner le nombre de pas et les mutations voisines a été brisée.

161. VIV.
L. POMPONIVS.
L. L. DIOCLES. MEDIC(VS)
SIBI. ET ATILIAE....
....

« Lucius Pomponius Dioclès, médecin, a fait, de son vivant, « (élever ce tombeau) pour lui et pour Atilia.... »

162. C. IVLIVS. HELENI....
L. VERNA. SIBI. ET.......
Θ. MARCIAE. L. L.,RV......

163. INSCRIPTION VOTIVE trouvée en Espagne. — Don de M. de Stadieu père, ancien président de la Commission.

VENERI
AVG
AQVILIA
MARTIA
MAG. D. P

« A Vénus Auguste, Aquilia Martia, prêtresse désignée (*Magistra* « *designata*), a élevé cet autel (*posvit*). »

164. C. IVLIVS. C. F
GAL. ITALVS
EQVES. ROMANVS
EX. HISPANIA
CITERIORE
SEGOBRIGENS

« Caïus Julius Italus, fils de Caïus, de la tribu Galéria, chevalier « romain, né dans l'Espagne citérieure, à Ségobrige. »

Les Ségobriges formaient une tribu d'Ibériens qui habitaient le sud-est de l'Espagne, et qui, chassés de leurs montagnes par les Celtes, se réfugièrent en Sicile après avoir fait plusieurs stations sur les bords du Rhône.

165. ....CHRYSANTVS.
....M. ET. CLODIA. AGATHE. VXOR.
...BI. DATO. EX DECRETO IIIIII VIRORVM. AVG.
...ET. MARMORIBVS. EX. STRVCTVM. ET. DVCTV.
...T. ET. SPORTVLIS. DATIS. DEDICAVERVNT.

166. INSCRIPTION fruste, découverte près de la gare, et ayant, après coup, servi de pavé pendant l'époque romaine.

....
.. ..ICTORI...
...CAESARIS. AVG.
...TR. P. III. IMP. VII
.........ET. O.........
....CELLIA. SECVNDA

167. Inscription gravée sur le piédestal d'une statue.

IMP. CAESARI.
M. AVRELIO
ANTONINO. AVG.
PIO. FELICI. ARAB.
ADIABENICO. PAR
THICO. MAXIMO.
BRITANNIC. MAX.
GERMANIC. MAX.
PATRI. PATRIAE.
NARBONENS.

« A l'empereur César Marc-Aurèle Antonin, auguste, pieux, « heureux, arabique, adiabénique, parthique très-grand, britan- « nique très-grand, germanique très-grand, père de la patrie. « Les Narbonnais. »

168. ...VIR. QVINQVENNAL...
...PRAEFECTVS. PRO. DV......
...MILITVM. PRIMI. PILVS.....
...ON. LEGIO. HONORIS. ET. VIRT...
....

169. Inscription trouvée à l'angle de la maison nº 98, rue Saint-Jacques, où elle servait de chasse-roue. — Don de M. Bonnet-Vieules.

....
. ...ET. SEMPRONIA
....L. F. MAXVMA
...CONTVBERNALIS
...L. SEMPRONIO
...STAVLLO. FRATRI
...IN. F. P. XV.

Le mot *Contubernalis* désignait deux esclaves unis par le mariage, des soldats de la même chambrée, des jeunes gens qui, après avoir quitté la robe prétexte, suivaient les magistrats ou les généraux dans les provinces, et, dans un sens plus général, des amis intimes, des personnes vivant sous le même toit.

170. Inscription trouvée, en 1729, dans les fouilles faites à Saint-Eutrope pour terminer la cathédrale.

IMP. CAESARI
DIVI. ANTONINI
PII. FIL. DIVI. HADRIANI
NEPOTI. DIVI. TRAIANI
PARTHICI. PRONEPOTI
DIVI. NERVAE. ABNEPOTI
L. AVRELIO. VERO. AVG. AR
MENIACO. PONT. MAXIM
TRIBVNIC. POTESTAT. IIII
IMP. II. COS. II. PROCOS
DECVMANI
NARBONESES

« Les décumans de Narbonne (ont dédié cette statue) à l'empereur « César Lucius Aurelius Verus, auguste, arméniaque, souverain « pontife, revêtu de la puissance tribunicienne pour la quatrième « fois, proclamé deux fois *imperator*, deux fois consul, proconsul, « fils du divin Antonin le Pieux, petit-fils du divin Adrien, arrière « petit-fils de Trajan le Parthique, ex-arrière petit-fils du divin Nerva. »

On a cru pendant longtemps que lorsqu'il y avait deux empereurs un seul portait le titre de *pontifex maximus ;* cette inscription prouve le contraire : un grand nombre de monuments de la même époque donnent le même titre à Marc-Aurèle, collègue de Lucius Verus.

171. VIVON
M. CAEMLEIVS
M. L. PIYRENAEVS
SIBI. ET
MAXVMAE. VXOR
M. CAEMLEIO
MAXVMO

Le mot vivon est pour vivus.

Nous ferons remarquer l'absence, sur tous nos monuments funèbres, de l'*ascia* et de la formule *memoriæ æternæ*, ou *quieti æternæ*, que l'on observe sur tous ceux du musée de Lyon.

Plusieurs inscriptions du musée de Narbonne ont dû faire partie de stèles dont le fronton triangulaire fut mutilé à l'époque de la construction des remparts, afin que ces pierres pussent ainsi faire plus facilement partie du revêtement extérieur.

172. INSCRIPTION du IIIe siècle, dédiée aux dieux mânes de sa mère très-chérie, par Publia Martia. Tout fait présumer qu'elle était placée devant la niche d'un tombeau commun (*columbarium*).

D. M.
TEREFTAE. MA
TERNAE. MA
TRI. PIENTIS
SIME PVBLIA
MARTIA. FECIT.

173. INSCRIPTION FUNÉRAIRE, inédite, découverte en 1840 sur la route de Cuxac, près du passage à niveau. Le marbre est fracturé. Don de M. Vié père, ancien négociant.

P. NOVA.....
FAMILIA
NOVANA. P. L. REPENTINA
P. NOVANVS. P. L. CVPITVS
SIBI. ET. PATRONO ET.
MATRI

Cette inscription constate que Publius Cupitus Novanus, affranchi de Publius, fit élever ce tombeau pour lui, pour son patron et pour sa mère.

174. V. Q. TERENTIVS. Q. L. SERENVS
Q. TERENTIO. Q. LIB. DAPHNO. VESTIAR. IIIIII VIR
AVG. C. I. P. C. N. M. PATRONO. OPTIMO. ET. PIISSIMO ET
OCTAVIAE. VALENTINAE. ET. POMPEIO. FIRMO. VIRO
ET. FIRMINO. SECVNDILLAE. PVSSINNO. ET. POMPEIAE
FIRMVLAE. LIBERIS. ET. LIBERTIS. EORVM. OMNIVM. ITEM
LIBERTORVM QVE. LIBERIS ET LIBERTIS ET SIBI ET SVIS

« Quintus Terentius, Serenus, affranchi de Quintus, a fait, de « son vivant, élever ce tombeau pour Quintus Terentius Daphnus, « affranchi de Quintus, marchand de vêtements, sévir augustal de « la colonia Julia Paterna Claudia Narbo Martius, son très-bon et « très-pieux patron, pour Octavie Valentine et Pompéius Firmus, « son époux, pour Firmina secundilla, pour Pussinus, pour Pompéia « Firmula, pour leurs enfants et affranchis, ainsi que pour les enfants « et les affranchis de leurs affranchis, pour lui et les siens. »

175. Cippe funéraire, dédié par Saturnius aux dieux mânes de Vallia Urbica, son épouse, très-méritante. On observe dans la partie supérieure une cavité (*foculus*) destinée à renfermer le charbon allumé, sur lequel on répandait les libations d'eau lustrale, d'huile, de lait ou de vin. Le préfericule et la patère qui figurent sur les petits côtés rapellent les cérémonies du rituel funèbre. L'inscription, malgré quelques ligatures et quelques superpositions de lettres, peut être rapportée à la fin du Ier siècle.

D. M
VALLIAE. VRBICAE
SATVRNINVS
CONIVGI
MERENTISSIMAE

176. Inscription gravée sur la base d'une statue élevée par les habitants de Narbonne, colonie qui avait été originairement formée par les vétérans de la Xe légion, à Julia Domna, femme de Septime Sévère.

IVLIAE. DOM
NAE. AVGVSTAE
IMP. CAES. L. SEP
TIMI. SEVERI. PII. PER
TINACIS. AVG. ARA
BICI. ADIABENICI
P. P. P. M. TRIB. POT. IIII
IMP. VIII. COS. II. ET
M. AVRELI. ANTONI
NI. CAES. MATRI
ITEMQVE. CASTRORVM
DECVMANI. NARB

« A Julia Domna, augusta, épouse de l'empereur César Lucius « Septimus Severus, pius, pertinax, auguste, arabique, adiabéni- « que, père de la patrie, revêtu de la puissance tribunicienne pour « la IVe fois, proclamé huit fois *imperator*, deux fois consul, mère de « Marc-Aurèle Antonin César, et des camps. Les décumans de Nar- « bonne. »

Cette statue fut élevée l'année même où commença la lutte entre Septime Sévère et Albin.

177. Inscription trouvée dans les fouilles de l'ancien amphithéâtre de Narbonne (marbre).

IVLIAE. C. LIBERT
HEROIDI
C. IVLIVS. NARBONESIS
LIB
PATRONAE. ET. SVIS. POSVIT

« A Julia Heroidia, affranchie de Cassius, Julius Narbonesis, son « affranchi, a fait élever ce tombeau pour sa patronne et pour les « siens. »

Les ruines de l'ancien amphithéâtre de Narbonne furent découvertes, il y a vingt ans, à un kilomètre Est de la ville, à gauche de la route de Gruissan, dans deux pièces de terre appartenant à MM. Bélan et Amédée Razimbaud. Des fouilles furent exécutées sur ce point par les soins des membres de la Commission; mais, comme il était facile de le prévoir, on ne mit à jour que la partie inférieure de ce monument, tout le reste avait été détruit. Le diamètre extérieur de l'amphithéâtre de Narbonne était moins grand que celui de Nîmes, mais l'*arena* était plus vaste.

178. VSTA. IGNI. FIDISSIMVS. ATRO
CORPORA. QVAE. RAPVIT
CONDIDIT. HOC. TVMVLO
NEC. SIBI. NEC. MATRI. NATOS
AETAS. SVA. PLORAT. BISSENOS
ANNOS. NON. HABVERE. SVPRA
NE. TERRA. ALIENA. IGNOTI. CVM
NOMINE. OBISSENT. HIC. TITVLVS
PARVO. PROLOQVITVR

« Très-fidèle a emporté les corps brûlés et les a déposés dans ce « noir (ATRO) tombeau. Leur âge pleure (ces enfants) qui ne naqui- « rent ni pour lui ni pour leur mère. Ils n'avaient pas plus de douze « ans. Une modeste inscription fait parler ce tombeau, afin que, « inconnus sur une terre étrangère, leur nom ne soit pas mort avec « eux. »

Le mot TITVLVS, qui termine l'avant-dernière ligne, est certain; l'abbé Bousquet avait lu TVMVLVS, et cette erreur a été reproduite dans plusieurs ouvrages.

179. ACTORIVS. L. L. SPAER
SAGARIVS

« Actorius Spaer, fabricant de saies (casaques), affranchi de « Lucius. »

Les points triangulaires que l'on observe sur cette inscription, la beauté des lettres, leur disposition et le style général indiquent la plus belle époque de l'épigraphie, le siècle des Antonins. Hauteur des lettres 0m 15.

180. Θ. VIVOS
A. CORNELIVS. A. F. V....
METELLVS. FORO. IVLI....
SIBI. ET. VOCONIA. Q. F. OPTATA
Θ. A. CORNELIO. O. QVA
CORNELIAE. SENTRO

La lettre grecque Θ placée en tête d'une inscription funèbre signifie ***Mortuus*** ou ***Mortua;*** elle indique que le monument avait été construit après la mort, et que la personne était morte d'une mort naturelle. Lorsque les tombeaux étaient élevés du vivant des individus, l'inscription était précédée d'un V ou de VIV (*Vivus* ou *Viva*). Le T (***Trucidatus***) indiquait une mort violente : les sépultures des légionnaires en offrent de nombreux exemples.

181. VIVIT
CORDIA
HILARI. LIBERT
MVSELLIA

« Cordia Musellia, affranchie d'Hilarius, a fait élever ce tombeau « pendant sa vie. »

182. VINICIA. M. L. DONATA
MACERIA. CLVSIT. CIRCVM
MONIMENTVM. SVOM. HIC. LOCVS
ET. MACERIA. H. N. S. N. L. S

« Vinicia Donata, affranchie de Marcus, a fait entourer son tom- « beau d'une muraille. Le terrain et la muraille ne sont pas transmis- « sibles aux héritiers, si ce n'est aux affranchis de Vinicia (*Heredes* « *Non Sequuntur Nisi Libertos Suos*). »

183. INSCRIPTION FUNÉRAIRE, très-fruste, gravée sur un calcaire marin tertiaire. Elle était primitivement placée dans la cour de l'hôtel de ville, à droite de la porte du grand escalier.

L. AFRANIVS. CERIALIS. L
EROS IIIIII AVG DOMO TA
RACONE. OSPITALIS A GALLO
GALLINACIO. AFRANIA CERIA
LIS. L. PROCILLA. VXOR. AFRANIA
L. L. VRANIE. F. ANNORVM. XI. HIC. SITA. EST

« Lucius Afranius Eros, affranchi de Serialis, sévir augustal, « originaire de Tarragone, hôtelier à l'enseigne du Coq, et Afrania « Procilla, affranchie de Serialis, son épouse (ont élevé ce tombeau) « à Afrania Uranie, affranchie de Lucius, leur fille, âgée de onze « ans. Elle repose ici. »

Lucius Afranius Eros devait être un aubergiste, cabaretier ou débitant de boissons, comme il en existait sur toutes les voies romaines, à l'entrée des grandes villes.

184. ....VSVLENO VELENIO
II VIR. Q. FLAMINI. PRIMVM
PLOCAMVS

« Plocamus (a fait élever ce tombeau) pour Usulenus Velenius, « duumvir quinquennal, premier flamine. »

Les flamines composaient une corporation de prêtres qui portaient la *læna* et l'*apex*, les femmes étaient souvent associées à ce sacerdoce. Chaque divinité avait ses flamines particuliers.

185. T. VOLTILIO. T. L. AN....
VOLTILIA. T. L. FLORA
VIVA. FECIT. SEIBEI. ET. T. VO....

Le mot SEIBEI pour SIBI.

186. ....VS. P. F. VOLT
............R. PRAETOR
(DESIG. MENS). SEXT. IS. TESTAM(ENTO)
(SVO FIER)I. IVSSIT. SIBI. ET
.......E. C. L. PHILONICAE. VX

187. L. AVFIDIO. L. F. AEM
VINICIANO. EPAGATINO
PRAEF. FABR. TRIB. MIL
AED. BIS. QVINQ. BIS. FVNDIS
ET. OLIAE. L. L. NICE VXSORI

« A Lucius Aufidius Vinicianus Epagatinus, fils de Lucius, de la « tribu Æmilia, préfet des ouvriers, tribun des soldats, deux fois « édile, deux fois quinquennal (a élevé ce monument) à Fundi et à « Ollia Nice, affranchie de Lucius, son épouse. »

188. SACRVM
DEVM
MANIVM
C. SALVSTIVS
ISOCHRYSVS

Cette inscription funèbre, dédiée aux dieux mânes par Caïus Salustius Isochrysus, fut découverte en exécutant les fondements du palais de justice.

189. Inscription trouvée à l'hôpital.

C. VATINIVS. P. F. QVIR
C. VATINIVS. C. F
VATINIA. C. F. TERTIA

190. L'abbé Bousquet a cru pouvoir rétablir de la manière suivante les parties de cette inscription qui ont été détruites :

(COR)NELI
(CLEO)PANTHE. TE
(RO)GO. PER. DEOS
(SVPE)ROS. ET. INFEROS
(PER) TVAM. MIHI. FIDEM
(OLIM) VNITAM. VTI. HVNC
(LOC)VM. TVEARIS. TVTVM
(QVE) VELIS. (TITVLO TVAE)
(PAREN)DATIONIS
S. A. N. C. INFER

INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES

DES PREMIERS SIÈCLES.

191. Inscription dédicatoire, de la première moitié du v[e] siècle, trouvée à Minerve (Hérault), et gravée sur un grand bloc monolithe de marbre blanc de 3m50 de longueur.

Le cardinal de Bonzy, archevêque de Narbonne, fit placer ce monument sous l'arceau qui se trouve à droite de la porte d'entrée du palais de l'archevêché. La petite inscription gravée sur une plaque de marbre noir, placée à côté de la grande, est relative à ce dernier fait.

Tout indique que ce bloc de marbre faisait partie de l'architrave d'un temple dédié à Minerve, que l'évêque Rustique fit détruire, ou qu'il transforma du moins en église chrétienne. On distingue encore les trous qui servaient à recevoir les barres de fer ou de bronze destinées à lier cette partie de l'entablement avec la frise. Il existe encore dans l'église dt Minerve une table d'autel en marbre blanc, du v[e] siècle, surchargée de signatures gravées par de pieux visiteurs, et offrant l'inscription suivante : RVSTICVS EPISCOPVS ANNO XXX EPISCOPATVS SVI FIERI FECIT. Cet autel était placé dans l'église de l'évêque Rustique; il fut, pendant la période carlovingienne et pendant tout le moyen âge, l'objet d'un pieux pélerinage. En 873, des témoins appelés à Minerve pour constater l'existence d'une dette, prêtent serment sur cet autel, et déclarent que Frédald, archevêque de Narbonne, doit une somme à l'abbaye de Caunes.

DO. ET. X PO. MISERANTE. LIM. HOC. C. L. K. T. E. ANNO IIII. C S.
VALENTINIANO. AVG. VI. III KL. D. XVIIII. ANNO. EPTVS. RVSTI.
RVSTICVS. EPS. EPI. BONOSI. FILIVS. EPI. ARATORIS. DE SORORE
NEPVS. EPI. VENERI SOCI. IN MONASTERIO. COMPRB. ECCLE.
MASSILIENS. ANNO XV. EPTVS SV. D. ANN. V. III. ID OCTB. C. VRSO
PRBO. HERMETE DIACO. ET EOR. SEQTIB. COEP. DEPON. PARIET.
ECCL. DVD. EXVSTAE. XXXVII. D. QVAD. IN FVNDAM. PONI. COEPI.
ANNO II. VII. ID. OCTB. ABSID. P. F. MONTANVS SVB D MARCELLVS.
GALL. PREF. DI. CVLTOR. PRECE. EXEGIT. EPM. HOC. ONS. SVSCIP.
IMPENDIA NECESSAR. REPROMITTENS. QVAE. PER BIENN. ADMINIST.
SVAE PREBV. ARTIFI. B (1) MERCED SOL. DC AD OPER. ET CETER.
SOL. ID. HINC OBLAT SCI. EPI. VENERI. SOL C. DYNAMI. L ORESI. CC.
AGRO. ECI.......ET DE CONLA.. .....SALVTI

Conla est pour conlata.

(1) L'existence d'un point entre les lettres ARTIFI et la lettre B est incontestable, mais il est évident que c'est une erreur du lapicide, et qu'il faut lire ARTIFICIBVS. La même erreur existe à la fin de l'inscription pour le nom de AGROECI.

« Deo et Christo miserante, limen hoc collocatum est [1] anno « quarto consule Valentiniano Augusto sextum, tertio kalendas « decembris, décimo nono anno episcopatus Rustici.

« Rusticus episcopus, episcopi Bonosi filius, episcopi Aratoris de « sorore nepus, episcopi Veneri socius in monasterio, compresbyter « ecclesiæ Massiliensis, anno xv episcopatus sui, die anni quinta, « tertio idus octobris, cum Urso presbytero, Hermete diacono et « eorum sequentibus, cœpit deponere parietem ecclesiæ dudum « exustæ, trigesima septima die, quadratum in fundamento poni « cœpit. Anno secundo, septimo idus octobris, absidem poni fecit « Montanus sub diaconus. Marcellus, Galliarum prefectus, dei cultor, « prece exegit episcopum hoc onus suscipere, impendia necessaria « repromittens quæ per biennium administrationis suæ prebuit arti- « ficibus mercedem solidorum sex centorum ad operas et cetera soli- « dorum mille quingentorum, hinc oblationes sancti episcopi Veneri « solidos c, episcopi Dynami l, Oresi cc, Agroeci.... et deconlatione « ....saluti...........»

« Par la miséricorde de Dieu et du Christ, ce linteau de porte a « été placé la quatrième année (depuis l'ouverture des travaux). « Valentinien Auguste étant consul pour la sixième fois, le trois des « kalendes de décembre et la dix-neuvième année de l'épiscopat de « Rustique.

« Rustique, évêque, fils de l'évêque Bonose, neveu, par sa mère, « de l'évêque Arator, compagnon de monastère de l'évêque Vénere, « et, tous les deux, prêtres de l'église de Marseille. La xve année de « son épiscopat et le ve jour de cette même année, le iii des ides « d'octobre (le 13 octobre de l'an 442), avec Ursus, prêtre, Her- « mete, diacre, et leurs assistants, il commença à démolir les mu- « railles de l'ancienne église qui avait été brûlée depuis longtemps. « Le xxxviie jour de cette même année, il posa la première pierre « (*quadratum*) des fondements. La iie année, le vii des ides d'octobre, « Montanus, sous-diacre, fit construire l'abside. Marcellus, préfet des « Gaules, dévoué au culte de Dieu, pria l'évêque Rustique d'entre- « prendre cet ouvrage, lui promettant, pendant les deux années de « son administration, les secours nécessaires, c'est-à-dire 600 sols « pour les ouvriers, et 1,500 pour le restant des travaux. Voici les « offrandes : St. Vénere, évêque (de Marseille), cent sols ; Dynami, « cinquante ; Orese, deux cents ; Agroece,...et la collecte....salut. »

La première année de l'épiscopat de Rustique étant fixée en 427, le sixième consulat de Valentinien (446) correspond parfaitement à la

(1) Les bénédictins ont traduit les sigles C. L. K. T. E par *collocatum est ;* cette explication est probable, mais il est évident que l'on pourrait en donner plusieurs autres.

19e année de l'épiscopat de Rustique. Ce fut donc en 442 (15e année de l'épiscopat) que Rustique fit construire l'église de Minerve. Ce monument fut terminé dans quatre ans, ce qui prouve qu'il avait peu d'importance; il ne pouvait du reste en être autrement, puisque le rocher sur lequel est situé ce village n'offre qu'une surface très-bornée et que la contrée est à peu près déserte. La principale pensée de Rustique fut donc de transformer le sanctuaire païen en un lieu de piété et de pélerinage. Il est probable que cet évêque ne prit aucune part à la rédaction de l'inscription et que le sous-diacre Montanus fut chargé de ce soin.

En 1677 et en 1707, les archevêques de Bonzy et de La Berchère firent exécuter des fouilles dans la chapelle dédiée à St. Loup (à l'est de Narbonne, sur les bords et à gauche du canal), afin de découvrir le corps de St. Rustique; ces travaux ne donnèrent aucun résultat. On voyait encore, en 1760, dans cette chapelle, le tombeau de cet évêque; il servait de table d'autel, et offrait l'inscription suivante : ORATE PRO ME RVSTICO VESTRO. Ce monument est perdu.

192. Inscription gravée sur la base d'une colonne.

ANNO XVII † EPISC. P. T. RVSTICI. ANNI. DIE CCLXVI. KL † IVL †

Il résulte d'un document manuscrit du frère Louis, minime, que cette base de colonne se trouvait jadis dans l'église paroissiale de N.-D. de la Major (maintenant les Pélerins), et qu'elle supportait l'autel de la chapelle St.-Pierre et St.-Paul, propriété de la famille de Lastours. C'est, en effet, dans un jardin appartenant à un membre de cette famille que ce marbre a été trouvé. Tout fait présumer qu'il existait sur l'emplacement occupé maintenant par l'église des Pélerins une basilique romaine qui dut être affectée au nouveau culte par Rustique, et que cette base de colonne, sur laquelle il fit inscrire son nom, faisait partie de cette basilique. Quoi qu'il en soit, l'inscription doit être ainsi traduite :

« La xviie année de l'épiscopat de Rustique (444) et le 266e jour « de cette année, aux kalendes de juillet. »

193. Inscription probablement chrétienne, de la fin du iiie ou des premières années du ive siècle, gravée à la pointe, sur terre cuite, découverte, en 1783, en exécutant les travaux de la nouvelle route de Coursan. *h.* 0m05. *l.* 0m07.

VIVE
SCIPIO
GRADO
PERPET
........XXI

INSCRIPTIONS VISIGOTHES

DES VIe ET VIIe SIÈCLES.

Les inscriptions suivantes constatent que la langue latine, qui s'était brusquement substituée dans le midi de la France aux idiomes ibériens et celtiques, résista énergiquement, depuis le IVe siècle jusqu'au VIIe, à l'influence des peuples du nord et du sud de la mer Baltique, ou du moins qu'elle ne reçut que de faibles modifications pendant la domination germaine. Ce n'est que longtemps après les invasions des Visigoths et des Arabes, que la langue latine se transforma en langue romane.

L'époque représentée par les inscriptions dont nous allons parler offre le curieux spectacle d'une société qui s'éteint et de l'avènement d'une nouvelle civilisation. Les populations vaincues ne se bornèrent pas à imposer leur idiome aux vainqueurs, elles leur firent même adopter, pour ainsi dire au début de la conquête, leurs mœurs et leurs croyances religieuses. Cette période de notre histoire fut témoin des premières luttes de l'élément démocratique, représenté par les gestes des conquérants germains, contre le despotisme des prêteurs; des persécutions exercées contre les Israélites, des luttes entre les Catholiques et les Ariens, enfin des efforts que fit le christianisme pour anéantir les derniers vestiges du druidisme et du polythéisme romain.

La confusion qui caractérise cette époque est pour ainsi dire tracée sur les monuments épigraphiques contemporains; leur extrême barbarie, le mélange des lettres grecques, romaines, hébraïques, gothiques et les premiers symptômes de transformation de la langue latine en langue romane en sont des preuves patentes.

194. INSCRIPTION, fruste, du règne de Liuba, kalendes de juillet, première indiction, découverte dans les fouilles de la gare.

....ACE BONE MM PET
.....ALONIVSES QVI BI(XIT)
(ANNOS) PL MINS lXX OBV(IT)
(K IVL)IAS IND PRIMA
D N LIVBANI RISS
TON

Il existe après le mot RISS (REGIS) un signe particulier, peut-être un D, qui ne pourrait être rendu qu'à l'aide d'une planche.

M. J.-Bouillet, conservateur du musée de Clermont-Ferrand, nous a fait connaître l'existence, dans les collections de cet établissement, de deux inscriptions mérovingiennes offrant le même style et les mêmes formules funéraires que celle qui est classée sous ce numéro. La première, date du règne de Théodoric; l'autre, de Théodebert II, roi d'Austrasie, dont le règne se prolongea pendant seize ans. On rencontre également des inscriptions du même genre à Arles, Avignon, Nîmes, Lyon et dans presque toutes les anciennes villes romaines du midi de la France, qui avaient conservé pendant les VIe et VIIe siècles une très-grande importance.

195. INSCRIPTION OBITUAIRE, extrêmement barbare, gravée à la pointe comme la précédente, trouvée à Mandourel, près de Durban. *h.* 0m52. *l.* 0m21. — Don de M. Pierre Vialard.

Ce n'est qu'à l'aide d'une gravure que l'on pourrait avoir une idée de la sauvagerie de cette inscription, qu'il a fallu pour ainsi dire interpréter lettre par lettre.

A DEO ONOR
AMEN
TRASEMV
DVS PBRS
R THOD

« A DEO ONOR AMEN TRASEMVDVS PRESBITERVS REGNANDO THODERE »

« Tout honneur vient de Dieu, Ainsi soit-il. Trasemudus, prêtre sous le règne de Teudère. »

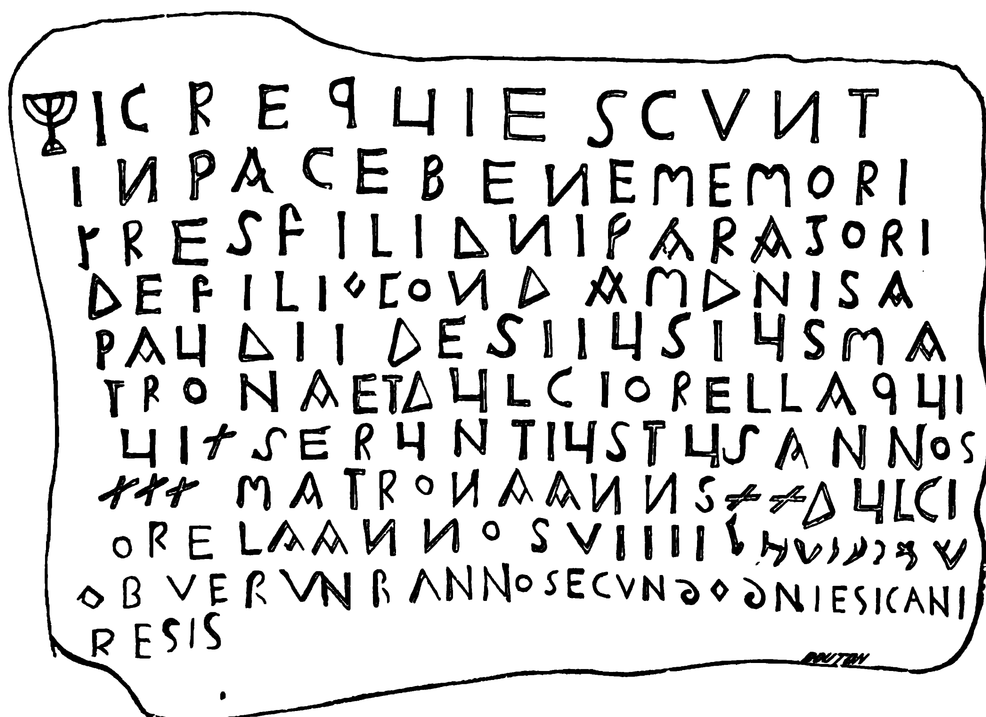
Les quatre premières lignes ont été lues par M. le lieutenant colonel du génie Puiggari; la dernière, par M. le sénateur de Saulcy, membre de l'Institut. Cette leçon est infiniment probable. On lit sur le petit côté, en caractères qui paraissent plus modernes, le mot ARIV. Une croix pattée, très-grossièrement sculptée, est gravée dans la partie supérieure. L'étoile à cinq pointes, symbolise la divinité et les diverses manifestations de la vie : c'est le pentalpha de Pythagore, l'étoile flamboyante de Salomon; elle figure aussi dans le symbolisme des Cabalistes et des Francs-maçons.

Après l'émigration des Visigoths en Espagne, un grand nombre de familles ariennes demeurèrent dans les Gaules et acceptèrent la domination des évêques catholiques.

196. INSCRIPTION DU VIIe SIÈCLE, gravée sur marbre blanc.

Elle fut découverte dans la cour de M. François Figeac, qui voulut bien en faire don au Musée; mais tout fait présumer qu'elle provient du cimetière situé au sud de la gare, dans lequel on découvrit, il y a quelques années, des inscriptions du même genre confondues avec des pierres funéraires hébraïques.

La planche ci-jointe, dont nous sommes redevables à l'obligeance de M. de Caumont, donnera une idée exacte de ce curieux monument de paléographie, qui a été du reste publié il y a déjà plusieurs années par M. Edmond le Blant.



Le chandelier à sept branches qui figure en tête se rencontre également sur les inscriptions chrétiennes et hébraïques des premiers siècles. Voici comment elle doit être lue :

« Ic requiescunt in pace bene memori tres fili domini Paratori de « filio condam domini Sapaudi id est Justus Matrona et Dulciorella qui « vixserunt Justus annos xxx Matrona annos xx Dulciorella annos VIIII « obuerunt anno secundo domini Egicani regis. »

« Ici reposent en paix, d'heureuse mémoire, les trois fils de « Parator fils de Sapaudius, nommés Justus, Matrona et Dulciorella, « qui vécurent : Justus, trente ans; Matrona, vingt; Dulciorella, « neuf. Ils moururent la seconde année du règne d'Egica. »

Cette inscription constate les persécutions et les massacres exercés

par les rois visigoths, ariens ou catholiques, contre les israélites sous Récarède (586), Sisebut (612), Chintila (636), Receswinthe (653), Ervige (680), Egica (687). L'âge des victimes, dont le nom se trouve inscrit sur ce marbre, et quelques caractères hébraïques, gravés furtivement à la fin de l'avant-dernière ligne, comme une protestation qui signifie *la paix sur Israël*, ne peuvent laisser aucun doute à cet égard. On sait du reste que du temps de Sidoine Apollinaire, vers le milieu du ve siècle, il existait à Narbonne un très-grand nombre d'Israélites, et qu'un concile tenu dans notre ville leur prescrivait d'enterrer les morts sans psalmodier. Les Pères du quatrième concile de Tolède prescrivirent même d'enlever les enfants des Israélites afin de les élever dans le catholicisme. En 694, les juifs d'Espagne et de la Gaule se révoltèrent de tous les côtés, mais ce soulèvement ne fit qu'empirer leur situation.

C'est dans le but d'éviter les persécutions que les Israélites simulaient des conversions qui étaient loin d'être sincères. Ils avaient, comme on le voit, le plus grand intérêt à cacher leurs croyances et leur origine, et c'est dans ce but qu'ils abandonnaient les prénoms qui auraient pu trahir leur race pour adopter ceux qui étaient en usage chez les peuples au milieu desquels ils vivaient; ils renonçaient même, pour leurs monuments funèbres, dans un but facile à comprendre, à l'emploi de la langue hébraïque.

197. Inscription du vi^e siècle, trouvée à Salles-d'Aude. — Don de M. Bellaud.

La date xxi doit probablement se rapporter à la vingt et unième année du règne d'Alaric, qui mourut à Vouillé l'an 507, puisque c'est le seul prince visigoth dont le règne se soit prolongé plus de 21 ans. Il est bon d'observer qu'il n'existe pas la moindre trace de ponctuation sur les inscriptions de cette époque.

HIC REQVIESCET
IN PACE BONE M
EMORIE MAR
TINA ANNOR
VM PLVS MENV
S XXXVII (OBIIT) SVB DI
E I KALENDAS
ACVSTAS ANN
O XXI

« Ici repose en paix, d'heureuse mémoire, Martina, âgée d'environ « 37 ans; elle mourut le premier des kalendes d'août, la 21me année « du règne d'Alaric. »

198. Inscription obituaire, trouvée à Mandourel, près de Durban. *h.* 0m52. *l.* 0m26. — Don de M. Pierre Vialard.

IN CHRISTI NOMINE ORATE HOMNES PRO ANIMA TRASEMIRI QVI FVIT DEPOSIT................ CVIVS CORPVS IACET IN HOC TVMVLO VIBAT IN CHRISTO IN ETERNVM AMEN.

On observe dans la partie centrale trois croix; celle du centre est plus élevée que les autres et anglée, dans la partie supérieure, de deux colombes.

199. Inscription de la même époque.

HIC REQVIESCIT
IN PACE BONAE ME
MORIAE IVLIANS
QVI VIXIT AN PLS
MS LV OBIET.....
....

« Ici repose en paix, d'heureuse mémoire, Julianus, qui vécut « environ 55 ans. Il mourut..........»

Comme contraste aux noms, prénoms et surnoms qui servaient à désigner un même individu, pendant l'époque romaine, on remarquera, sur les monuments des premiers siècles et de l'époque mérovingienne qui se trouvent au musée de Narbonne, les désignations uniques en usage alors. On ne rencontre en effet, à partir du ve siècle et jusqu'aux croisades, que des noms viagers, non transmissibles du père aux enfants. Ce n'est qu'à la fin du xe siècle que l'on voit s'introduire de nouveau l'usage des appellations doubles. Chaque personne portait alors, comme aujourd'hui, un nom particulier qui s'éteignait avec elle, et un nom de famille qui se transmettait aux descendants. L'autel de Minerve, dont nous avons déjà fait mention, n'offre que des noms simples; il en est de même de l'autel de Saint-Féliu d'Amont, près de Perpignan, qui a été signalé par M. de Bonnefoy. La particule de ne commença à être usitée que vers le milieu du xie siècle.

Une des particularités les plus curieuses de l'invasion visigothe dans les Gaules fut l'adoption, par les vaincus, non pas de l'idiome, mais des noms propres germaniques (1). Cependant, dans le midi de la France, on voit prédominer, depuis le ve jusqu'au xe siècles, les noms d'origine latine.

(1) Il suffira de citer, d'après les travaux de M. Valentin Smith. *Amal-rek* (Amauri, Amalric, Malric; *Hrod-land* (Roland); *Hrod-geir* (Roger); *Har-bard* (Aribert); *Rath-bard* (Robert); *Regin-vald* (Reginaldus, Renaud); *Thiod-bald* (Thébaldus, Thibaud), etc.

200. INSCRIPTION fruste, transformée, après coup, en tailloir de chapiteau roman.

..........D III K IANVARII INDICTIONE DVODECIMA ANNO SEPTIMO REGNO DOMINI NOSTRI......

Le nom du roi est illisible.

201. HIC REQVIESCIT
IN PACE BONE M
PELASSIA QVI VIX
IT AN PLV M XXX OB
IIT DI X KAL IAN
IND SEXTA

« Ici repose en paix, d'heureuse mémoire, Pélassia, qui vécut « trente ans environ. Elle mourut le dixième jour des kalendes de « janvier, sixième indiction. »

Les indictions étaient des périodes de quinze années. Les trois palmes ou arbres que l'on observe dans le bas de cette inscription ont incontestablement une valeur symbolique.

202. INSCRIPTION OBITUAIRE, bilingue, du VI[e] siècle, trouvée, comme la précédente, dans les fouilles du chemin de fer. — Don de M. Emile Péreire.

HIC REQVIESCET
IN PACE BONE ME
MORIE DOMETIVS
QVI BIXIT PL MINVS
ANNVS XXXVII OBI
ET KAL IVLIAS IND
V MAFORTIO V C
CONSS

« Ici repose en paix, d'heureuse mémoire, Dométius, qui vécut « 37 ans environ. Il mourut aux kalendes de juillet, cinquième « indiction, sous le consulat de Mafortius. » (MAFORTIO VIRO CLARISSIMO CONSULE.)

La dernière partie de l'inscription est en grec de l'extrême décadence; elle peut être ainsi traduite :

« Sépulture de Dometius, du village de Taoussa. »

Le consul dont le nom est mentionné dans cette inscription (Vettius Agorius Basileus Mavortius) fut consul de Rome en 527; il fit faire des copies des poésies d'Horace qui ont servi de type aux manuscrits les plus anciens qui soient parvenus jusqu'à nous.
MM. E. Renan et Edmond le Blant ont fait connaître une inscription trilingue du même genre (grec, hébreu et latin), trouvée à Tortose. On a constaté l'emploi de quelques lettres grecques sur les monnaies des rois visigoths et même sur celles du roi Dagobert. L'étude de la langue grecque, dans les écoles israélites des VIe et VIIe siècles, est un fait bien constaté. Il est du reste démontré aujourd'hui que l'on prêchait encore en langue grecque, à cette époque, dans plusieurs villes du Midi.

203. Fragment d'inscription (cinquième indiction, règne de Theudère).

...........INDICTIONE V REGNANDO THIVDERE

204. Inscription obituaire, trouvée près de la gare, dans la vigne de M. Bénazeth.

HIC REQVISC IN PAC
BON MEMORIAE
ADELFIVS SVB D III IDS IAN

« Ici repose en paix, d'heureuse mémoire, Adelfius, (il mourut) « le trois des ides de janvier. »

INSCRIPTIONS HÉBRAÏQUES.

Après la période de persécutions dont nous avons parlé aux inscriptions visigothes, les Israélites jouirent, dans tout le Languedoc, sous la domination Franque, pendant le règne de Charlemagne et jusques dans les premières années du XIIIe siècle, d'une haute protection et de très-grands priviléges. Il est constaté aujourd'hui qu'ils acquirent des alleux seigneuriaux, et que cette possession leur conférait des droits sur des ordres religieux et même sur des

évêques. Les archevêques de Narbonne se plaignirent plusieurs fois à la cour de Rome de cet état de choses.

Les trois inscriptions classées sous les numéros suivants datent de cette époque et constatent cette tolérance.

Sous Charles Martel (première moitié du VIIIe siècle), une des trois divisions de la ville, désignée sous le nom de grande Juiverie, était affectée aux Israélites, et ils en avaient le gouvernement. Charlemagne maintint et augmenta leurs priviléges à ce point que plusieurs remplissaient les fonctions de collecteurs d'impôts. En 911, les moulins établis sur la rivière d'Aude, dans l'enceinte même de la ville, leur appartenaient, et c'est à eux que l'on doit l'exécution des plus anciens travaux d'utilité publique, notamment le canal destiné à l'écoulement des eaux de la plaine basse de Fontcouverte, et que l'on désigne encore sous le nom de *rec das Jigious*.

Il existait également à Narbonne, pendant les XIe, XIIe et XIIIe siècles, un grand nombre de Juifs. Le commerce de toutes les marchandises du Levant, de l'Afrique et de l'Italie, était pour eux une source honorable et légitime de grands bénéfices. Leurs écoles jouissaient d'une grande célébrité, et les rabbins étaient renommés par leur savoir et leur éloquence. Benjamin de Tudela, qui parcourut en 1173 toutes les synagogues, fait le plus grand éloge de celles de Narbonne; il cite parmi les familles les plus notables de cette époque celle du prince Calonyme, qui était de la race de David. Une maison de notre ville fut désignée pendant tout le moyen âge sous le nom de *maison du roi des Juifs*. Cette qualification n'avait probablement rapport qu'à une fonction dans la synagogue, ou bien à un rang dans la hiérarchie du Sanhédrin. Les archives de l'hôtel de ville constatent que cette maison fut vendue en 1307 pour établir le consulat de Cité.

C'est sous Philippe le Bel, en 1306, que les Juifs furent bannis du royaume, sous peine de mort. Leur chef, Mohamed Taurosius, possédait alors, soit dans la ville, soit dans la fusterie de Cité, plus de vingt maisons ou hôtels, qui furent vendus à l'encan. Plusieurs Israélites ont illustré notre ville par leurs écrits, notamment Kimchi et ses deux fils David et Moïse. Quelques familles se sont même perpétuées à Narbonne jusques dans les premières années de ce siècle.

205. M. du Mège a publié une traduction latine de l'inscription classée sous ce numéro. Voici la traduction française :

« La permission de construire un temple, une arche et un enclos « du côté de l'orient a été accordée l'an 5,000, pendant le mois de « janvier (*tebeth*). Dieu nous a fait rendre le sabbat et il a mis un « terme à notre dispersion, selon ce qui est écrit : « Ton Dieu te « recueillera du milieu des peuples parmi lesquels il t'avait dispersé, « lors même que ta dispersion serait à son comble, et il te recevra. « Peuple aie confiance en lui en tout temps, épanche ton cœur devant « lui, Dieu est notre refuge. »

La première citation est tirée du Deutéronome, la seconde, des psaumes. Les juifs comptant le nombre des années sur l'âge du monde, d'après les traditions bibliques, cette inscription date du IXe siècle. Les constructions qu'elle mentionne, désignées pendant tout le moyen âge sous le nom de *vieux temple*, étaient situées hors la ville, et se trouvaient ainsi séparées de la Juiverie.

206. Inscription trouvée, ainsi que celle qui est classée sous le numéro suivant, dans les fouilles de la gare. — Don de M. Emile Péreire.

La traduction suivante, communiquée par M. Bloch, rabbin de Bordeaux, ne diffère presque pas de celle qui a été publiée par M. Ernest Renan.

« Ce monument, écrit avec une plume de fer (ciseau), témoigne « et dit que David est caché (inhumé) au milieu de nous. Il fut enseveli deux jours après la mort de sa genisse (jeune épouse), et il « suivit son sentier (route funèbre) au mois de la pluie (octobre ou « novembre), le 16, à la fin du jour. »

207. Inscription obituaire, gravée, comme la précédente, sur un calcaire marin coquillier tertiaire très-grossier. On ne distingue que les mots suivants :

« Le tombeau....... fils de R. Joseph....... la génération des « vivants.......... le dévot du très-haut............ (le mois) de « gyyar....... en l'année......... son lieu de repos. »

M. Oury, rabbin de Toulouse, et M. le lieutenant colonel de Génie Puiggari ont publié de savants commentaires sur ce monument de paléographie. Une autre inscription du même genre, trouvée à Narbonne (à *Mato Pézoul*), acquise par M. du Mège, fait maintenant partie des collections du musée de Toulouse.

INSCRIPTIONS DU MOYEN AGE

JUSQU'AU XVIIe SIÈCLE.

208. Inscription dédicatoire, du xe siècle, en vers léonins, relative à la consécration d'un couvent sous le vocable de St. Nicolas, trouvée dans le jardin de Lamourguier, où elle servait de margelle à un puits. On sait que dans les vers léonins l'hémistiche rime avec la fin du vers.

HEC DOMVS EST CVNCTA : NICHOLAY RITE PERVNCTA :
FIT CONSORS CHRISTI : DOMVI QVI SVBVENIT ISTI :
SI SOCII VITE FORTE : VVLTIS ADESSE VENITE :
HOC CRVCIS IN SIGNO ✝ : LIBEMVR AB HOSTE MALIGNO :

Libemur est pour Liberemur.

« Toute cette demeure est consacrée sous le vocable de Nicolas.
« Celui qui vient en aide à cette maison devient l'auxiliaire du Christ.
« Si vous voulez partager l'austérité de notre vie, venez, avec ce signe
« de la croix ✝ nous serons délivrés de l'esprit malin. »

Il résulte d'un document conservé à la bibliothèque impériale qu'en 1086, Dalmatius, archevêque de Narbonne, dépouilla les simoniaques et les *nicolaïtes clercs et laïques* des terres qu'ils avaient injustement possédées depuis longtemps, et les donna à l'église Ste.-Marie, située dans les faubourgs.

209. Inscription dédicatoire, du xiiie siècle, offrant un des plus beaux modèles de l'épigraphie du moyen âge. Elle constate que Pierre de Montbrun, camérier et secrétaire de la cour de Rome, cinq ans après avoir été consacré archevêque de Narbonne (1273), entreprit la réédification de l'église de la Madeleine, et la termina en moins de trois années, avec l'aide de Dieu.

Anno Domini MCCLXXIII kalendas marcii Dominus Petrus de Monte bruno qui a tempore Domini Clementis pape quarti usque ad tempus Domini Gregorii pape decimi sedis apostolice camerarius et notarius fuerat quinque annis ad ecclesiam Narbone veniens in archiepiscopatum consecratus capellam istam que prius in humili structura fuerat ad honorem beate Marie Magdalene aedificare cepit et infra triennium cum dei adjutorio consummavit eandem orate pro eo.

Cette inscription conserve des traces d'un ancien enluminage de plusieurs couleurs. Les deux premières lignes offrent seules des traces de ponctuation.

L'observation que nous avons eu occasion de faire à propos des inscriptions romaines s'applique également aux inscriptions du moyen âge. Il est fort difficile de découvrir la règle qui présidait à l'emploi des points, d'autant plus que cette règle varie selon le siècle et dans chaque province. En général, pendant les XIIIe et XIVe siècles, chaque mot est séparé par trois points superposés.

210. INSCRIPTION FUNÉRAIRE, du XIVe siècle, trouvée dans l'ancienne église St.-Cosme ou des Doctrinaires (actuellement le théâtre). Elle était placée sur le charnier d'Arnaud de Solier, mort le 10 des kalendes de mai, le jour de la fête de St. Cosme.

Istud penale fecit fieri Arnaudus de Solerio, qui sepultus fuit in presenti carnerio et decessit anno nativitatis Christi MCCCIIII in festo sancti Cosme.

211. ÉPITAPHE du XIe siècle, d'une abbesse appelée Marie. — Don de M. Jules Delmas.

In hoc tumolo condita requiescit in pace venerande recordationis Deo sacrata Maria abbatissa studens in diebus vitae suae sanctis operibus in mandatis domini persistens in elemosinis omnino prumta memoriis et orationibus sanctorum valde devota regola monasterii instantissime observans vixit in virginitate....

212. INSCRIPTION OBITUAIRE, de l'an 1391, trouvée dans les matériaux de construction d'une ancienne chapelle de l'église des Jacobins (*lous Prédicadous*) de Narbonne, donnée au musée par les religieuses de la Ste.-Enfance (1). Elle constate que les moines, réunis en chapitre, statuèrent et prirent l'engagement de faire dire chaque jour une messe solennelle et chantée, pour le salut de l'âme de Pierre Ramejan, marchand de Narbonne, de Naude, sa femme, et de tous leurs parents. La messe devait être suivie des absoutes pour les défunts, avec la croix, conformément aux usages.

Cette belle inscription n'a pas été terminée : le nombre d'années,

(1) Cette note, relative aux établissements religieux qui existaient à Narbonne en 1789, est renvoyée à la fin du volume, voir à la lettre *D*.

de mois et de jours que vécurent les deux époux n'est pas indiqué d'une manière précise. Cette circonstance semble prouver qu'elle fut gravée du vivant des donateurs, et qu'elle était destinée à être complétée après leur mort.

213. INSCRIPTION FUNÉRAIRE, trouvée dans la loge du concierge de St.-Just. Elle est antérieure à la construction de la cathédrale actuelle, et devait se trouver dans l'ancienne église carlovingienne qui servit au culte jusqu'en 1355.

Anno Domini MCCXLVIII, kalendas februarii, obiit Bernardus de Chibaco, capellanus de Bethleem, in cujus obitu omnibus intitulatis tenetur dare helemosinarius XII denarios narbonenses et duos sestarios arragonis, pro DCC solidis expensis in menso de Via. Item, hospitale Sancti Justi, tenetur emere annuatim lectum pannorum, precio XL solidorum melgoriensium, in festo omnium sanctorum, ad notitiam helemosinarii in usu pauperum clericorum pro honore de Verno, et si hoc minus bene ageret, accipiat helemosinarius dictum honorem et onus. Item capellanus de Bethleem debet tenere hanc dotem ad mensam suam pro Raynaldo de Peissin et Bernardo de Chibaco, pro VIII libris melgoriensibus que dantur ei de canonica, pro quibus capitulum habuit IV millia solidorum a jam dictis.

« L'an de Notre Seigneur 1248, aux kalendes de février, mourut « Bernard de Chibac, chapelain de Notre-Dame de Bethléem (ancienne « chapelle de Saint-Just), à la mort duquel l'aumônier est tenu « de donner à tous les titrés 12 deniers narbonnais et deux setiers « de blé aragonais, pour 700 sols dépensés à Via. De même, l'hô- « pital de St.-Just est tenu d'acheter chaque année, à la fête de la « Toussaint, un choix de linge du prix de 40 sols melgoriens, à la « connaissance de l'aumônier et pour l'usage des clercs pauvres. Et, « si cette tâche était mal remplie, l'aumônier se chargera de satisfaire « à mon désir, et en recueillera le mérite. De même, le chapelain de « Bethléem doit avoir cette dotation, qui lui est assignée pour son « entretien, pour Raynal de Peissin et Bernard de Chibac, pour les « 8 livres melgoriennes qu'on lui donne du canonicat, pour laquelle « somme le chapitre avait reçu 4,000 sols des sus-mentionnés. »

214. Tombeau en marbre gris, trouvé aux Cordeliers. — Don de M. Jules Delmas.

EPITAPHE DE MADAME DE LESTANG
SVR LA FLEVR DE SES ANS EN LIGNÉE FECVNDE
EXEMPLE DE VERTV, EMARE ABANDONA
SON ESPOVS, SES ENFANS, LES HONEVRS ET LE MONDE
ET POVR AVOIR LE CIEL TOVT SON AVOIR DONA

LE CIEL GARDE L'ESPRIT, CE DVR TVMBEAV LES OS
SON MARI LES REGRETS, TOVT LE MONDE SON LOZ

EXPRESSOS PARIO CERNIS QVOS MARMORE VVLTVS
DESTAGNO ÆMARÆ SVNT MONVMENTA MATRIS
DONEC VENIAT OPTATIO MEA

LOZ veut dire louange.

Cette épitaphe est gravée sur les trois faces du monument. Les lettres ont été dorées.

215. Épitaphe, en vers léonins, de Jordane, morte en 1211, aux kalendes d'octobre, trouvée à Boutenac. Les lettres ont été incrustées avec du plomb.

Moribus exculta. jacet hic Jordana sepulta.
Cujus si mores. claros audire labores.
Hos et scire velis. mulier fuit ista fidelis.
Discrete mentis. simplex animi patientis.
Anno MCCXI qui obiit kalendas octobri

216. Inscription municipale offrant les armes de la ville et des consuls en exercice pendant l'année 1656. Elle était placée sur la porte de la grande salle de l'ancienne mairie. Cette inscription constate, en termes un peu emphatiques, la construction de l'escalier de cet édifice, du marché à la viande (*mazel*), de la poissonnerie et de la rectification du lit de l'Aude au point désigné sous le nom de *Crouts d'énsabourro* (*Suburra*) (1).

(1) Cette note, relative aux anciennes limites de la ville de Narbonne pendant la période romaine, est renvoyée à la fin du volume, voir à la lettre *E*.

217. Inscriptions tumulaires, en mémoire de Sicarde, mère de l'écrivain Martin, morte le deux des ides d'octobre 1199. Ces deux petites inscriptions, aujourd'hui divisées, étaient gravées sur les deux côtés de la même plaque de marbre; elles furent découvertes dans l'église des Pélerins (la Major), et données par les membres de cette confrérie.

Anno Domini MCXCVIIII II idus octobris virtutum nardis jacet hic decorata Sicardis Martini scriptoris mater quid me aspicis quod es fui quod sum eris dic Pater noster.

Anno Domini MCXCVIIII idus octobris Martini mater scriptoris dicta Sicardis hoc jacet in tumulo requiescat corpus ejus Quid me aspicis quod es fui quod sum eris dic Pater noster.

M. Puiggari croit qu'il faut lire *spiritus*, au lieu de *corpus ejus*. Les deux inscriptions se terminent par les mots suivants : « Pourquoi me regarder ? je fus ce que tu es, tu seras ce que je suis. Dis un *pater*. »

218. IVLS. FLOS. ARPS. NARS.
M. D. X. V.

« Jules, de Florence, archevêque de Narbonne. 1515. »

Cette inscription, portant le nom de Jules de Médicis, qui devint pape sous le nom de Clément VII, était primitivement placée sur la façade du palais, au-dessus de l'arceau qui sépare la tour St.-Martial de celle de la Madeleine. Elle accompagnait les armes de ce prélat qui se trouvent à côté, et dut être placée à l'époque de son avènement. Il aurait été convenable de ne pas encastrer cette inscription dans une des salles du musée, parce que cette disposition peut faire supposer que la salle où elle se trouve fut construite par Jules de Médicis, mais l'obligation dans laquelle on était de réunir les armes de ce prélat avec l'inscription, et d'un autre côté les dispositions peu convenables du local, ont nécessité cette disposition.

219. Inscription de l'an 1610, relative à l'installation des Pères de la Doctrine chrétienne à Narbonne, sous le règne de Louis XIII.

220. Épitaphe de G. Bandosi, pelletier à Narbonne, de sa femme Bérengère et de leurs fils Nicolas et Pierre (1276-1297).

221. Épitaphe de Rubeis, du bourg de Narbonne, mort le trois des ides de février 1257, et de sa femme Marie Philippa, morte le 9 des kalendes de septembre 1275.

Anno Domini MCCLVIII III idus februarii obiit Dominus Rubeis burgi Narbone cujus anima per misericordiam Dei requiescat in pace amen.

Anno Domini MCCLXXV nonis klas septembris obiit Domina Maria Philipa uxor Domini Raymondi Rubei cujus anima per misericordiam Dei requiescat in pace amen. Tu qui me legis sis memor mei ut dicas pro me pater noster et ave Maria et habebis a Deo magnum meritum cum transibis de hac vita et habebis qui Deum pro te orabit sine fine.

222. Inscription funéraire de noble Jean de Bennavent, capitaine du château de Castelnaudary, citoyen de Narbonne, décédé le dernier octobre de l'an 1582. Cette inscription fut trouvée aux Cordeliers. — Don de M. Jules Delmas.

223. Inscription municipale, trouvée à Narbonne.

« Le contrat de la construction et parachevement du présent pont « et arche, a esté passé aux entrepreneurs au moys de janvier, « M VI^c VIII soubz le regne du très chrestien prince Henry IIII, Roy de « France et de Navarre, par noble Françoys d'Avthemars de Tauran « et honorables homes Nicolas Cœurdechesne, Sanson de Saverdan, « Anthoine de Lameyrie, Jacques Silere et Pierre Lavcou, consvlz en « l'année M VI^c VI. »

224. Inscription du XIVe siècle, de forme octogonale, gravée sur marbre blanc, offrant un long inventaire des nombreuses reliques qui étaient renfermées dans le maître-autel de l'église des Cordeliers (Observantins) de Narbonne. — Don de M. Jules Delmas.

225. Épitaphe de G. de Thézan, mort la veille des ides de mars 1206; elle fait l'éloge des vertus chrétiennes du défunt, qui avait embrassé la vie religieuse. Le lapicide a signé cette inscription : P. VEBALDI. ME. FECIT.

226. ÉPITAPHE de Pierre Olargue, bachelier en médecine, mort en 1504. Le défunt est représenté en costume de docteur, les mains jointes sur la poitrine. Les deux écussons que l'on remarque dans la partie supérieure offrent ses initiales et une main soutenant une ampoule. Cette inscription a été trouvée dans le jardin des Minimes. Don de M. Renouard.

Jean d'Olargues, médecin, qui a laissé d'excellents souvenirs dans le canton de St.-Pons, vivait à peu près à la même époque.

Hic jacet magister Petrus Olardi in medecina baccalarius qui obiit anno Domini M CCCCC IIII et die X....... in pace requiescat amen.

227. INSCRIPTION, en vers léonins, constatant que Robaldus, abbé de St.-Paul, né à Pavie, fit agrandir l'église et refaire la toiture, en 1224; elle paraît donc se rapporter à d'anciennes constructions, puisque la première pierre de l'église actuelle fut posée en 1229 par l'abbé Reybaud.

† Anno MCCXXIIII. M. Januarii.
Abbas prole pia. progressus ab urbe Papia.
Robaldus Hoc opus adiecit. et dirupta tecta refecit.
Ergo da Christe. tanti reparator ut iste.
Sit pro mercede. celi tibi vivus in ede.

228. FONDATION d'un prêtre et d'un anniversaire par Bérenger d'Aiguin, clerc de l'église de Narbonne, mort aux kalendes d'avril 1342. Cette inscription fut trouvée à St.-Eutrope.

Anno Domini MCCCXLII kalendas aprilis obiit Berengarius Aiguini clericus ecclesie Narbone qui instituit unum presbiterum et unum anniversarium in ecclesia memorata et fuit sepultus coram isto lapide supercilium sepulture et lapis cohopertus terra.

229. ÉPITAPHE, en vers léonins et en prose, de Ricarde, fille de Raymond de St.-Antonin et de Lumbarde, épouse de Guillaume

Cotet, morte en 1162, la veille de St-André. Cette épitaphe a été trouvée à l'église de Lamourguier.

† Etatis flore mortis preventa tenore
Virtutum nardis jacet hic decorata Ricardis
Hanc factor rerum qui certam cuique dierum
Prefigis metam jubeas dormire quietam
Sub fragili cista quia sub poneris ut ista
Astans attentis precibus memor esto jacentis.

Anno Domini MCLXII vigilia beati Andree obiit Ricardis filia Raymundi de sancto Antonino et Lumbarde uxoris ejus et uxor Guillelmi Coteti †.

230. Inscription obituaire, en langue romane, trouvée aux Cordeliers. — Don de M. Jules Delmas.

Ayso es la sepultura del senor Bernard Yzarn mercier de Narbona e de dona Margarida premeyra moler del dit Bernard, fila de maystre Felip de Montels, notari dessa intras de la dita vila e de dona Margarida moler del dit Bernard seconda fila del noble Bernard Benereg senhor de Monrabech e des son linage que yacer y volra (1). L'an 1392 al tres d'abrielh los venerables religioses frayres menos de Narbona lo payre gardian ab tot lo convent establiron a lur capitol al son de la canpana de voluntat de maystre Frances Borrhil Mistré provensal de lorde una messa perpetual per tot temps en la capela de nostra dona de Confort.

C'est la seule inscription de ce genre que possède le musée, et il n'en existe pas d'autre dans le département.

(1) Et de sa lignée qui voudront y reposer.

231. ÉPITAPHE ARMORIÉE de Ricsovende, femme de Raymond de Podalières, morte le dix des kalendes de mai 1289. Cette inscription a été trouvée à Fontfroide. — Don de M. Jules Delmas.

Anno Domini MCCLXXXIX. X. kalendas maii obiit Ricsovendis uxor Raymundi de Podaleriis de Narbona cujus anima per misericordiam Dei vivat in Christo. Tu qui me aspicis memento mei quia quod sum eris quod es fui rogo te ut dicas pro anima mea pater noster.

232. ÉPITAPHE de Géraldus Solier, hebdomadier de la cathédrale (chanoine de semaine pour célébrer les offices), qui mourut en 1443, le treizième jour du mois de juin. Elle a été trouvée dans la loge du concierge de St.-Just.

Anno Domini MCCCCXLIII et die XIII mensis junii obiit Dominus Geraldus Solerii quondam hujus sancte ecclesiae hebdomaderius altaris majoris qui in eadem ecclesia fundavit quoddam anniversarium perpetuum cujus anima requiescat in pace amen.

233. ÉPITAPHE de Pierre de Volta, mort en 1220, aux kalendes de juillet. Elle renferme les dispositions testamentaires du défunt en faveur de la Charité de Narbonne.

Anno Domini MCCXX kalendis julii obiit Petrus de Volta qui dimisit karitati civitatis Narbonae que fit in crastino Pasche et in die Ascencionis Domini et albatis mercenderiis specialiter qui vestiuntur in Pascha et Pentecostae duos mansos qui sunt in civitate Narbonae infra postulam pelagos (1) et constituit quod de logerio predictorum mansorum annuatim in die obitus sui in perpetuum quicumque pro ipsa karitate et pro ipsis albatis eosdem mansos tenuerint procurent honorifice in cibo et potu septem sacerdotes qui celebrent missas ea die pro anima sua et parentum suorum et exeant super tumulum suum et dent ad specialem helemosinam duos sestarios bladi mitadenchi in panibus ad januam eorundem mansorum.

(1) Petite porte de la mer.

234. INSCRIPTION FUNÉRAIRE du XIIIe siècle, trouvée à l'église de Lamourguier.

Anno nativitatis Christi MCCX septimo kalendas augusti obiit Guillelma filia quondam Stephani Sagnatoris cujus anima requiescat in pace que dimisit DCC solidos melgorienses ecclesie sancte Marie burgi Narbone eo pacto ut prior et conventus ejusdem ecclesie pro anima sua teneant in perpetuum a festo sancti Andree usque ad festum pasche Domini unum sacerdotem secundum tenorem sui testamenti qui pro ea specialiter in missis et orationibus intercedat ad Deum. Praeterea sit manifestum quod aladaicis mater ejusdem Guillelme donavit prefate ecclesie cc solidos melgorienses ut prior et conventus ejusdem ecclesie donnent annuatim in perpetuum in festo Annunciacionis sancte Marie unum sextarium frumenti in helemosinam pauperum in panibus.

« L'an de la nativité du Christ 1210, le sept des kalendes d'août « (26 juillet) mourut Guillelma, fille d'Etienne Sagnator, dont l'âme « repose en paix, et qui donna 700 sols melgoriens à l'église Sainte- « Marie du bourg de Narbonne, afin que le prieur et le couvent de « cette église tinssent à jamais, depuis la fête de St.-André jusqu'à « la Pâque de Notre-Seigneur, d'après la teneur de son testament, un « prêtre pour intercéder spécialement pour elle auprès du Seigneur « par des messes et des prières. En outre, qu'il soit manifeste que « Aladaïs, mère de Guillelma, donna pour toujours, à la même « église, 200 sols melgoriens, afin que le prieur et le couvent de « cette église distribuassent en aumône aux pauvres, annuellement « et à perpétuité, le jour de l'Annonciation, un setier de blé converti « en pains. »

235. ÉPITAPHE de Ponce, qui mourut le 7 des kalendes de juin, l'an de l'Incarnation 1184. — Don de M. Coussières aîné.

Septimo kalendas junii obiit Poncius frater Arnaldi de Paris anno ab incarnatione Domini MCLXXXIIII.

Quid me expectas quod es fui quod sum eris memento mei dic pater noster

Has jacet ante fores pro quo decet ut prius ores
Quam Subeas templum quisquis petis hic prece Christum.

INSCRIPTIONS COMPLÉMENTAIRES.

Nous avons cru devoir publier les inscriptions suivantes, relatives à l'histoire de Narbonne, bien qu'elles n'appartiennent pas au musée; elles se trouvent dans le voisinage de cette ville, et forment le complément naturel de ce catalogue. Les numéros qui les accompagnent serviront à faciliter leur classement si elles sont un jour destinées à faire partie des collections de la ville.

236. Autel votif, découvert à Montfort, près l'étang de Bages, conservé chez M. le baron de Montfort, qui a bien voulu nous en laisser prendre une copie.

FORTVNA
TAVSIOV
LANIMO

« Fortunata votum solvit jovi libens animo. »
« Fortunata a librement accompli le vœu fait à Jupiter. »

Ce *votum* ou *titulus* est gravé sur pierre de Portel. Les lettres, en capitales rustiques, que l'on pourrait confondre avec des caractères de la décadence, indiquent une époque assez reculée, comme le constatent du reste le style de ce petit monument et la formule employée par Fortunata. Tout fait présumer que cet autel provient d'un *sacellum* ou petite chapelle romaine, aujourd'hui détruite, qui devait être située au-dessus des falaises du lac Rubresus, près du point de la plage que l'on désigne encore sous le nom de *port des galères*.

237. Grande et belle Inscription du xiiie siècle conservée au château de Sérame. Elle était placée sur la sépulture d'un abbé de Saint-Paul nommé Pierre, qui était en même temps archidiacre de St.-Just, mort en 1211, le trois des nones d'octobre. Cette inscription renferme les dispositions de son testament. L'abbé est figuré dans la partie supérieure, assis, dans une petite niche, bénissant, et tenant dans la main droite un *baculum* surmonté d'une chouette. D'après la *Gallia christiana*, l'autorisation de porter le bâton pastoral ne fut accordée aux abbés de St.-Paul qu'en 1258, par le pape Alexandre IV. Le tombeau de Sérame constate que ce privilége était plus ancien, mais il est bien possible que les abbés de St.-Paul l'eussent adopté avant d'y être autorisés.

238. **Inscription** gravée sur le piédestal d'une statue élevée à Quintus Julius Servandus, sévir augustal de la colonie de Narbonne, par son épouse Licinia Pallas, qui avait donné mille sesterces pour la conservation de cette statue. L'emplacement avait été accordé gratuitement par les sévirs. — Cette inscription est encastrée dans les murailles de la cour de M. Poulhariez.

Q. IVLIO
SERVANDO
IIIII VIR AVG
C. I. P. C. N. M
LICINIA PALLAS
MARITO OPTIMO
INLATIS ARCAE
IIIII VIR OB TVITIONEM
STATVAE. S. N. M
L. D. D. IIIII VIR

239. **Inscription gallo-romaine**, découverte sur le mont Alaric; elle est conservée chez M. Calixte Huc, de Moux, qui a bien voulu nous en laisser prendre une copie.

T. VALERIVS. C. F. SENECIO
P. VSVLENVS. VEIENTONIS. L
PHILEROS
T. ALFIDIVS. T. L. STABILIO
M. VSVLENVS. M. L. CHARITO
MAGISTRI. PAGI. EX REDITV FANI
LARRASONI CELLAS FACIVND
CVRAVERVNT. IDEMQVE. PROBAVERVNT

Cette inscription constate que les conseillers ou magistrats du Pagus (*magistri pagi*), dont les noms figurent en tête, firent construire et reçurent les travaux des petites chapelles (*cellas*) du temple dédié à Larrason (*fanum Larrasoni*), temple dont ils percevaient les revenus. Une autre inscription, consacrée à la même divinité, a été publiée par M. le professeur A. E. Barry, de Toulouse; elle fut découverte dans la même région, à Comines, près de Capendu.

Larrason était une divinité gauloise dont le culte se perpétua pendant la domination romaine, à cause de la tolérance des conquérants pour tout ce qui était relatif au culte des nations étrangères.

On ne connaît pas d'inscription en caractères celtiques, les Gaulois avant et après leur conquête par les Romains se servirent des lettres grecques ou latines.

240. INSCRIPTION du XVe siècle, gravée par un malheureux prisonnier sur les murailles d'une des salles de la grande tour qui servit pendant longtemps de prison.

G. Rogier de Santa Valeira fo pres a tort

241. L'inscription suivante, conservée dans le parc du château de Céleyran, près Narbonne, nous a été communiquée par M. Puiggari. Elle est antérieure au XIIe siècle. Une grande croix la divise en quatre parties égales.

Scr mar reliqiae hic sont Cassiani Marcelli Martini d d
anno secondo d d ab Hilario praesbr et donat basilicae scr id est
Satornini et Marcelli domom ad cap d pontis pro lominaria scr

« Sanctorum martyrum reliquiæ hic sunt Cassiani Marcelli Martini.
« Datum dedicatum anno secundo Datum dedicatum ab Hilario præs-
« bytero et donat Basilicæ sanctorum id est Saturnini et Marcelli
« domum ad caput pontis pro luminaria sanctorum. »

242. INSCRIPTION découverte à Boutenac, et conservée dans l'église de cette commune. Elle est gravée sur les deux faces d'une petite plaque de plomb. La seconde partie est en caractères cursifs.

Decimo septimo calendas januarii Simeon episcopus et monachus apud Boltenacum in pace quievit qui post multa tempora a bonis viris decimo sexto calendas septembris inventus cum magno gaudio et honore hoc in loco conditus est anno millesimo centesimo trigentesimo tertio ab incarnatione Domini.

Notum etiam sit omnibus quod episcopus iste ferro fuit ligatus partem cujus ferri videlicet et crucem quam in pectore gestabat extra tumulum retinimur anno millesimo centesimo trigentesimo tertio ab incarnatione Domini.

L'évêque Siméon, qui n'était probablement que directeur ou bien surveillant, car il n'y a jamais eu d'évêque proprement dit à Boutenac, était aussi qualifié de moine; il n'a jamais été canonisé. Les archevêques de Narbonne permirent cependant que l'on vénérat les reliques de ce pieux cénobite, dont on célèbre la fête, dans cette commune, le jour de St. Simon le Stylite. La tradition raconte qu'il sortit du couvent de Fontfroide pour s'imposer une règle plus sévère, qu'il vécut dans une caverne, et qu'il portait sans cesse une ceinture de fer munie de pointes aiguës.

243. Les deux inscriptions suivantes, gravées sur deux plaques d'ardoise, se trouvent placées sur la porte de Sainte-Catherine, en dedans et en dehors de la ville, où elles se détruisent chaque jour; il n'en restera bientôt plus la moindre trace.

LVDOVICO MAGNO
IVNCTIONE MARIVM
COMMERCIO RESTAVRATO
PRAEF ET COSS PP
M DC XCIX

« Le gouverneur et les consuls ont dédié cette inscription à Louis « le Grand, en 1699, à l'occasion de la jonction des deux mers et de « la restauration du commerce. »

QVOD FELIX FAVSTVM QVE SIT
CLAVSAE NVPER CIVITATI TVTAE JAM
LVDOVICI MAGNI PRAESIDIO
DOMITIS HOSTIBVS PROPAGATIS
IMPERII FINIBVS PACATO ORBE
QVARTA HAEC PORTA CONSTRVCTA EST
ANNO M DC XCIX

« Que cela soit heureux et convenable! Les ennemis vaincus, les « bornes de l'empire reculées, l'univers pacifié, cette quatrième « porte a été construite pour une ville, fermée naguère, maintenant « en sûreté sous l'égide de Louis le Grand. »

Il existe à côté de la porte Ste.-Catherine, sur le pont du canal, un petit édicule consacré à la Vierge, en 1525, par Anchise de Bologne, qui offre des pilastres ornés d'arabesques d'un excellent style. La grille en fer qui garantit la statue porte la date de l'année 1671.

244. Maxime, gravée en grandes lettres sur une des murailles de la cour de l'ancienne prison, ancienne maison d'Auderic.

FRVSTRA VIVIT QVI VT BENE VIVAT NVLLA CVRA EST.
1547 RVMI 1551

« Il vit en vain celui qui pour vivre agréablement ne se donne « aucun souci. »

245. Inscription constatant la non-mitoyenneté d'un mur. Elle se trouve maison Lombarde, place des Pénitents blancs, n° 70.

SVR CESTE MVRAILHE LE VOISIN DV COSTE DV MARIN NE PEVT SY ASPVYER POVR BASTIR MAIS SEVLEMENT SEN SERVIR A SON AVTEVR EN PAYANT LA MOITIE DI CELLE COME EST PORTE PAR LE CONTRACT PAR LES SRS PELISSIER ET CASLABON RETENV PAR BEZIERS NOTRE

La salle du musée qui est consacrée aux monuments épigraphiques renferme les estampages des inscriptions qui se trouvent à Narbonne ou dans les environs, ainsi que les empreintes et les moules de quelques inscriptions célèbres ou relatives à l'histoire de la ville.

Il existe à l'arsenal et dans les murailles qui entourent Narbonne un très-grand nombre d'inscriptions romaines, principalement funéraires; on les compte par centaines. Il n'existe pas en France de localité qui puisse en offrir une aussi riche et aussi précieuse collection. Plusieurs de ces inscriptions sont maintenant tout à fait illisibles; les autres se détruisent chaque jour avec une déplorable rapidité. Fort heureusement, elles se trouvent toutes assez exactement reproduites dans le manuscrit de l'abbé Bousquet, qui fut généreusement donné à la ville par M. Coussières aîné, négociant. Les bas-reliefs et les fragments de sculpture qui accompagnent ces inscriptions figurent dans le même manuscrit, mais le dessin en est très-médiocre; il conviendrait de les faire copier ou photographier par un artiste habile avant leur complète destruction.

ÉPOQUE ROMAINE.

VASES FUNÉRAIRES.

Les Romains mirent en pratique deux modes de sépulture : l'enterrement (*humatio*) ou déposition des cadavres dans la terre, dans des sarcophages, dans des mausolées, et l'incinération, c'est à dire la combustion des cadavres sur des bûchers.

L'enterrement fut mis en pratique jusqu'à une époque assez avancée de la république ; on trouve même des exemples de ce mode de sépulture jusqu'au Ier siècle de l'ère chrétienne. L'incinération prévalut alors, et se perpétua jusqu'à la fin de l'empire (premières années du IVe siècle). A partir de cette époque, on enterra de nouveau, et cet usage s'est maintenu jusqu'à nos jours dans toute l'Europe.

Comme il est facile de le prévoir, l'usage de brûler les morts ne dut être adopté et abandonné que très-lentement, parce que tous les changements de ce genre inspirent toujours aux familles une extrême répugnance. Il y eut donc dans le Ier et dans le IVe siècles deux périodes de transition, pendant lesquelles l'inhumation et la combustion furent simultanément mises en pratique.

A l'époque où l'inhumation était généralement adoptée, on déposait les cadavres dans des fosses ou bien dans des cavités souterraines creusées artificiellement (*conditorium*). On construisait aussi les tombeaux des classes riches en plein air, le long des grandes routes, dans des enclos disposés à cet effet. Ces tombeaux constituaient souvent des monuments d'une très-grande importance (mausolée d'Adrien, de Cécilia Métella, etc.). Pendant la période de l'incinération, une partie des cendres et des os calcinés provenant de la combustion des

cadavres était renfermée dans des vases (*olla ossuaria, cineraria*) de terre cuite, de verre, de marbre, de jaspe, de porphyre, d'albâtre, de plomb, d'or et d'argent. Ces vases funéraires, les plus communs surtout, étaient ensevelis dans une fosse, et reposaient sur l'autre partie des cendres et des ossements; le tout était ensuite recouvert de terre, et des colonnes, des cippes, des inscriptions funéraires signalaient à l'extérieur l'existence de ces sépultures.

Les vases funèbres étaient aussi déposés dans des niches (*columbaria*) pratiquées dans de grandes chambres sépulcrales, qui étaient consacrées soit à une famille et aux affranchis des deux sexes de cette famille (*sepulcrum familiare*), soit à des personnes étrangères les unes aux autres (*sepulcrum commune*). Ils étaient en général munis d'un couvercle; on les couvrait souvent aussi avec des briques et des tablettes de marbre, sur lesquelles étaient gravées les inscriptions funéraires. Les classes pauvres recueillaient une partie de la dépouille mortelle de leurs parents dans de simples tessons de poterie, et ces vases modestes étaient placés dans l'intérieur de la terre au-dessus de la partie restante des cendres et des os calcinés.

246. Urne cinéraire a deux anses, en verre vert, avec son couvercle, renfermant des ossements brûlés. *h.* 0m30. — Don de M. Jallabert, ancien président de la Commission.

On comprendrait difficilement la conservation des vases de ce genre si l'on ignorait l'usage dans lequel on était de les renfermer dans de petites auges en pierre (*pila lapidea*) ou de les recouvrir à l'aide de vases en terre cuite très-épais, fabriqués dans ce but.

247. Vase du même genre, sans anses.

248. Vase du même genre et de plus petite dimension, trouvé à Vaison.

249. Vase funéraire en plomb, muni de son couvercle, ayant la forme d'une *capsa* ou d'un *scrinium*. — Don de M. Jallabert.

250. Cinérarium ou Ossuarium, de forme sphérique, en pierre de Portel.

251. Vase du même genre, de forme ovoïde, découvert en 1841 dans le cimetière de bourg. Le couvercle est surmonté d'une rosace.

252. VASE du même genre, sans ornements, de forme conique.

253. VASES FUNÉRAIRES en terre cuite, sans ornements, de forme sphérique, munis de leurs couvercles. L'un de ces vases renferme des ossements brûlés et des écailles d'huitres, restes du repas funèbre ou *silicernium*.

254. VASE FUNÉRAIRE en marbre blanc, sans ornements, renfermant des ossements brûlés et des fioles à parfums dénaturées par l'action du feu. Le couvercle était fixé sur le vase par des crampons en fer.

255. CERCUEIL CARRÉ en terre cuite, recouvert d'une brique à rebord percée au centre d'une cavité circulaire destinée à recevoir un vase funéraire; il renfermait une petite amulette en plomb, un miroir en métal, des vases pour les aliments, une dent de sanglier percée, des épingles en ivoire et quelques autres ustensiles en bronze. Les ossements que l'on y observe, bien que brûlés et brisés, permettent cependant de constater qu'ils ont appartenu à un sujet très-jeune. Le vase funéraire placé sur la brique à rebord renferme également des ossements brûlés. Il faut donc voir dans ce petit monument une double sépulture. — Don de M. Roube, avoué.

VASES EN POTERIE ROUGE LUSTRÉE.

Tous les anciens centres de population de l'époque romaine renferment une grande quantité de débris de vases en poterie rouge lustrée, très-fine, dont le vernis a conservé tout son éclat, et qui devait être fabriqué avec de la sanguine argileuse et de la soude. Les formes de ces vases sont très-variées et d'un goût très-pur. Les ornements offrent en général des sujets et des emblèmes bachiques; on y observe aussi des oiseaux, des chiens et autres espèces d'animaux; des méandres, des flots, des arabesques, des combats et diverses espèces de feuillages. Tout indique qu'ils étaient employés à des usages domestiques. L'on en conserve un au musée de Naples, sur lequel on lit : BIBAS AMICO. Ces vases étaient fabriqués sur le tour, à l'aide de moules dans l'intérieur desquels les ornements étaient gravés en creux. Il est probable que ces moules, très-communs dans les collections, étaient fabriqués en Italie et expédiés ensuite aux potiers des provinces, ou

bien que les potiers fabriquaient eux-mêmes les moules, mais qu'ils employaient, pour les décorer, des matrices achetées dans de grandes usines qui centralisaient la vente de ces ornements. Quoi qu'il en soit, cette manière de voir explique pourquoi les vases samiens offrent partout une analogie frappante, et comment leur forme et le style de leurs ornements est partout identique. D'un autre côté, il devait exister à cette époque, comme aujourd'hui, de grands centres de fabrication qui expédiaient leurs produits dans les contrées les plus éloignées de l'empire.

256. Nous avons réuni sous ce numéro un grand nombre de fragments de vases avec figures et ornements dans le genre de ceux qui ont été décrits dans les considérations précédentes.

257. Vase plat, sans ornements, avec son couvercle, intact, portant l'estampille du fabricant. — Don de M. Roube, avoué.

258. Coupe parfaitement conservée, offrant une marque de fabrique. — Don de M. E. Cassan.

259. Vase du même genre, trouvé à Vaison, près d'Avignon.

260. Fragment de Vase du même genre, avec une figure de style barbare qui peut être considérée comme une marque de fabrique.

VASES DE DIVERS GENRES,

BRIQUES ET AUTRES OBJETS EN TERRE CUITE.

261. Grand Vase sphérique à base plate (*dolium*), de 1m58 de diamètre, découvert dans les vignes du Quatourze, près du passage à niveau. — Don de M. Baïlac, négociant.

Les vases de ce genre étaient destinés à recevoir le vin nouveau jusqu'à ce qu'il fut mis dans les amphores; ils servaient aussi à renfermer des grains et de l'huile. Le célèbre tonneau de Diogène n'était autre chose qu'un vase de ce genre. Il en existe de forme ovoïde, qui étaient fixés dans le sol (*dolium demersum*); celui de Nîmes appartient à cette classe : il pouvait contenir cent amphores. On fabrique du reste encore de nos jours, en Espagne, des vases de terre cuite d'une dimension extraordinaire, parfaitement réussis, qui servent à renfermer l'huile.

262. Grandes amphores vinaires, à deux anses, pointues. *h.* 1m18. Don de MM. Alquié et Grulet.

On les maintenait debout en les appuyant contre une muraille ou bien en enfonçant la partie inférieure dans la terre.

263. Amphores du même genre, mais plus petites.

264. Amphores du même genre, pointues, mais moins longues, destinées à renfermer de la saumure, des fruits secs, de l'huile, des viandes salées, etc. (*cadus, seria*).

265. Vases cylindriques, de petite dimension, pointus, dépourvus d'anses. *l.* 0m45. — Don de M. J. Caunes, pharmacien.

Ces vases étaient probablement destinés à renfermer les vins les plus précieux; il existe cependant des vases funéraires un peu plus grands, mais de la même forme.

266. Vases de diverses formes et destinés à divers usages.

267. Vase plat, à rebords larges et très-épais, découvert en exécutant les fouilles de la gare, donné par la Compagnie des chemins de fer du Midi. Les estampilles de fabrique, placées à droite et à gauche du bec, sont presque illisibles; on ne distingue plus que les lettres ......SA MARTIA. *d.* 0m54.

Il existe un vase identique au musée de Taragone, qui est incontestablement de la même fabrique. Nous ignorons à quel usage ces vases pouvaient être consacrés : servaient-ils à renfermer l'eau destinée aux oiseaux de basse-cour? Est-ce des bassins pour laver les pieds (*pelluvium*)? ou bien des vases pour faire cailler le lait? Cette dernière opinion nous semble la plus probable. On se sert encore en effet en Suisse, pour cet usage, de grandes jattes du même genre.

268. Jatte destinée à recevoir des aliments (*patina*).

269. Vase provenant de la collection Jallabert, offrant l'inscription suivante, gravée en creux et en lettres de la décadence : T. ER. II. F. S. EN. Y. Les lettres étant disposées circulairement autour du goulot, il est fort difficile de dire où est le commencement et où se trouve la fin de cette inscription, qui est demeurée jusqu'à ce jour sans explication.

Ce vase peut être compris dans la classe de ceux que l'on désignait sous le nom de *litterati*, parce qu'ils offraient les initiales du nom de leur propriétaire. Plaute fait allusion à cet usage, et dit, en parlant d'une urne : *litterata est ab se cantat cuja sit*.

270. Goulot de vase muni d'un diaphragme destiné à filtrer l'eau et à retenir les impuretés des liquides.

271. Vases trouvés dans un puits romain à la tuilerie de Monsieur Azéma, et donnés par lui.

272. Pernettes, ustensiles destinés à prévenir l'adhésion des vases pendant qu'ils étaient soumis à l'action du four.

273. Tuyaux carrés pour conduire la chaleur des *hypocausis*, découverts dans les mines des bains antiques de *Foun santo*, près de Boutenac. — Don de M. Tournal.

274. Briques réfractaires très-épaisses, vitrifiées, découvertes dans la même localité. — Don de M. Tournal.

275. Vases très-légers, en terre cuite noire, avec ornements gravés à la pointe; quelques-uns sont peut-être de l'époque mérovingienne.

276. Vase de forme sphérique, à long goulot et à une seule anse.

277. Urnule de forme ovoïde très-légère, striée, ayant servi probablement de gobelet.

278. Vase pour les ragoûts et les confitures.

279. Ampoules en terre cuite, improprement désignées sous le nom de lacrymatoires.

Il existe à Dijon, dans la collection de M. Baudot, un vase de ce genre offrant l'inscription suivante : LACRIM OSSA. Nous en avons vu un autre à Tarragone, dans la riche collection de M. Hernandes, sur lequel on observe un œil avec des larmes, mais nous ne garantirions pas son authenticité; il paraît avoir été fabriqué pour confirmer l'opinion de ceux qui pensent que ces vases étaient destinés à recevoir des larmes, opinion qui est aujourd'hui tout à fait abandonnée.

280. Alabastrum, petit vase en albâtre, destiné à recevoir les parfums les plus précieux.

281. Vase cylindrique en marbre blanc; c'est peut-être un *graphiarium*.

282. Briques a rebord (*tegulæ*) ou Briques faîtières, destinées à couvrir les toits; elles ont la forme d'un trapèze. Le côté le plus étroit recouvrait la partie la plus large de la brique inférieure. Les rebords latéraux étaient recouverts par des tuiles demi-cylindriques (*imbrex*), afin que la pluie ne put pas pénétrer dans les interstices. Cette forme

est encore en usage dans quelques contrées de l'Italie; elle se perpétua dans le midi de la France jusqu'à l'invasion des Arabes (IXe siècle). Les briques faîtières de quelques anciens monuments étaient dorées. On en fabriquait aussi avec des tablettes de marbre et avec du bronze.

283. **Palmettes** ou **Antéfixes**, ornements inventés par les Étrusques et adoptés par les Grecs et les Romains. Ils servaient à masquer le point de contact des briques à rebord et à orner ainsi la façade des maisons et des temples.

284. **Mascaron** en terre cuite, débris d'un antéfixe. — Don de M. F. Larraye.

285. **Mufle de lion**, trouvé dans les vignes du Quatourze. — Don de M. Bonnet-Vieules, conseiller municipal.

286. **Vase gallo-romain**, à large ouverture, de forme ronde et écrasée, en terre cuite commune, découvert à Capendu. Le bec est protégé intérieurement par une cloison, afin de mettre un obstacle à l'issue trop rapide du liquide. Une anse se trouve placée à l'extrémité opposée. — Don de M. Auguste Combes.

Les vases de ce genre, très-communs dans toutes les collections, étaient en général placés dans les sépultures à côté de la tête des cadavres.

LAMPES.

Les lampes antiques (*lucernæ*) étaient consacrées à plusieurs usages. On désignait, sous le nom de *sépulcrales*, celles qui étaient déposées dans les tombeaux ou bien suspendues à la voûte des chambres funèbres à l'aide de petites chaînes; *conviviales*, celles qui servaient pour le service de la table; *meretricæ*, celles que les courtisanes plaçaient devant leurs maisons en guise d'enseigne; *cubiculares*, celles qui étaient employées pour le service des chambres, etc. Ces ustensiles étaient généralement en bronze ou en terre cuite. Leurs formes sont très-variées. Elles avaient une ou plusieurs mèches (*monolychnos*, *polymyxos*). L'ouverture pratiquée à l'extrémité opposée du lumignon était destinée à recevoir le crochet du lampadaire ou bien un petit manche en bois qui en rendait l'usage plus commode. Les figures qui les décorent sont variées à l'infini; plusieurs ont une valeur symbo-

lique; d'autres ne doivent être considérées que comme de simples caprices d'artiste. Quelques lampes sont terminées par un croissant, afin de rappeler le culte de la Diane des enfers, Hécate, fille de la nuit.

Nous nous bornerons, dans la liste suivante, à donner la description de celles qui offrent le plus d'intérêt et à mentionner les principales figures que l'on y observe.

287. LAMPE en terre cuite, entourée d'une guirlande de feuilles et de fruits d'olivier, trouvée dans les chambres sépulcrales situées au nord de Pouzols, sur la voie appienne. *d.* 0m 12. — Don de M. Tournal.

288. PARAZONIUM et cnémides ou jambières.

289. HÉCATE. Elle tient dans la main droite un flambeau renversé et porte une double tunique; son *peplus* décrit un cercle autour de sa tête.

290. GÉNIUS assis en face d'un hermès.

291. DEUX TORCHES.

292. MIRMILLONS armés du bouclier quadrangulaire des légions romaines (*scutum*). Ils portent l'épée courte, des jambières, et rappellent les combats funèbres que l'on célébrait à l'occasion de certaines funérailles. — Don de Mme veuve Gillabert.

293. HELLÉ assise sur le bélier à toison d'or.

294. PETITE LAMPE en bronze, sans ornements, destinée à figurer dans un *lararium puerile*. Elle fut découverte dans des fouilles exécutées à l'hôpital. — Don de MM. les administrateurs des hospices.

295. PYGMÉE, mime grotesque, remarquable par le développement anormal des parties génitales.

Ces espèces de bouffons figuraient quelquefois dans les funérailles : ils suivaient ordinairement les pleureuses.

296. TÊTE VIRILE, imberbe, vue de face, ayant deux petites cornes droites sur le front. C'est probablement Bacchus-Io.

Nous avons eu déjà occasion d'observer que les cornes étaient un emblême de puissance. Les figures des anciens rois de la Perse en offrent de nombreux exemples; il en est de même de Sérapis, d'Ammon, de Moïse, etc.

297. Lampe donnée par M. Bonucci, directeur des fouilles royales de Pompéi; elle a été trouvée dans les ruines de cette ancienne ville.

298. Lampe en terre cuite, comme les précédentes, trouvée à Tenez (Algérie). — Don de M. Lignères, négociant.

299. Génie des Vendanges.

300. Char traîné par deux panthères ? et guidé par un aurige.

301. Figure de femme nue et accroupie.

302. Larve ou masque scénique. — Don de M. Brenguier aîné.

303. Lampions communs, en terre cuite, sans ornements, destinés à l'usage des classes pauvres.

304. Léda recevant les caresses de Jupiter métamorphosé en cygne.

305. Petite Lampe en terre cuite, trouvée dans la campagne de Rome.

306. Lampe a deux mèches, trouvée à Arzew, dans le jardin de la marine. *l.* 0m16. — Don de M. Coural, capitaine de frégate.

307. Sanglier courant à gauche, poursuivi par un chien.

308. Griffon.

Cet animal fabuleux, l'un des attributs d'Apollon, était également consacré à Némésis, et présidait à la garde des trésors et des tombeaux; il représentait aussi la puissance des mauvais génies.

309. Tête d'enfant. — Don de M. Bénézech.

310. Dauphins affrontés. Allusion à la vie future, ou bien présage d'une heureuse navigation.

Les dauphins, guidés par des divinités marines, étaient chargés de conduire les âmes des justes aux îles Fortunées. Ils étaient aussi un des attributs de Vénus. Les premiers chrétiens adoptèrent cet emblème, mais en lui donnant une autre signification. Les peintures des catacombes de Rome en offrent plusieurs exemples.

311. Grande Lampe en terre cuite, sans ornements, trouvée sur le chemin d'Armissan, dans les vignes de M. Razimbaud.

312. Glaive courbe et Casque dont le cimier est formé par le corps d'un oiseau.

313. Deux Palmes. — Don de M. Caffort, docteur-médecin.

314. Fleuron à quatre pétales.

315. Bois de cerf. L'authenticité de cette lampe, qui fut trouvée à Cervignano, en Autriche, est contestable.— Don de M. de St.-Aubin.

316. Sanglier courant à gauche.

Cet emblême national, que les Gaulois plaçaient sur leurs enseignes militaires et qu'ils faisaient graver sur leurs monnaies, figure sur deux bas-reliefs des remparts de Narbonne (porte du Connétable).

317. Lampe décorée d'un coq et d'une palme, portant l'estampille C. OPPI. RES.

Le coq et la palme qui décorent cette lampe peuvent être considérés comme les emblêmes du courage et de la victoire. On immolait les coqs aux dieux lares, à Priape et à Esculape. Une estampille pareille à celle que l'on observe sur cette lampe a été découverte à Cos (*Cosa* des Romains), département du Tarn-et-Garonne.

318. Chien courant à droite, emblême de la rapidité de la vie, trouvé à Ornaisons. — Don de M. Honoré Fabre.

319. Lampe a une mèche, en bronze, trouvée à Méfioules, près de Narbonne.

320. Oiseau becquetant un fruit.

321. Esclave ayant les mains appuyées sur une amphore.

322. Isis. Cette lampe fut découverte dans la rue des Carmes. — Don de M. Hubert.

323. Génie ailé portant une coquille en guise de bouclier.

324. Casque gaulois.

325. Larve ou masque scénique.

326. Lampe en terre cuite, sans ornements, offrant une inscription latine en caractères cursifs tracés à la pointe sèche.

327. Petit Autel placé entre deux thyrses, sur lequel on observe une pomme de pin.

328. Moules en terre cuite, destinés à la fabrication des lampes; ils ont été acquis à la vente du cabinet Jallabert.

329. Croissants en terre cuite, ayant appartenu à des lampes funèbres.

Ils rappellent le culte d'Hécate (*dea feralis*), la Proserpine ou la Diane des enfers.

MARQUES DE FABRIQUE.

Les marques ou estampilles que l'on observe sur les lampes et sur les vases en terre cuite de tout genre conservés dans les divers musées de l'Europe sont innombrables. On en découvre chaque jour de nouvelles, et il est rare de rencontrer les mêmes noms. Les fabriques de poteries romaines étaient donc extrêmement nombreuses; celles de Sagonte, aujourd'hui Murviedo (Espagne), occupaient douze cents ouvriers. Les noms des fabricants ont tantôt une terminaison latine, tantôt une terminaison gauloise; ils sont quelquefois au nominatif et quelquefois au génitif, précédés ou suivis des abréviations suivantes : OF. F. M.F (*officina, fecit, me fecit* ou *manu fecit*). Les marques présentent souvent, en Afrique surtout, les prénoms, les noms de famille et les surnoms des fabricants. Voici celles que possède le musée de Narbonne :

MARQUES SUR DES VASES EN TERRE ROUGE, DITS DE SAMOS.

OF. ARDA	SAVIN
OF. SILVANI	L. ALFI
OF. ERM	CARITO
OF. BASSI	TARVR
OF. LVCC	ORSV ?
OF. APNI	MVRAN
OF. PVDE	D. MON
OFIC. PAP	P. IVL. AR
OF. ITAL	SESTI
OF...V....RI	PAVLLVS. F
OF. CANT	✝ NAXI
OFIC. AVI	MARTIAVS. VA
OF. SA...	SA. AP
OF. ANCI	COSSIVS. VRA
SVAV. PVBL	IVL. APA
E. FAGER	PO. TVTITA ?
XAPI	PATRI
VVM	ATE
CELADI. MAN	SLEAVIL
PONTI. MAN	

MARQUES SUR DES LAMPES.

FORTIS	VIENNI
CAIM. D ?	N
L. SAIAONN	C. OPPI. RES
CRESCES	O......SVC ?

Empreinte de pied ou de semelle accompagnée de la lettre E.

Sur plusieurs monuments funèbres, l'empreinte des pieds fait allusion au départ de ce monde pour l'autre.

MARQUES SUR DES BRIQUES ET SUR DES ANSES DE GRANDS VASES.

T. FAD. LIC	CN. COELI. PRIVATI
.....L. PEB	TI. IVL. AN....
SVCCESSID. PELVCILIS	C. VOTONIS ?
P. LV. CRISPSI	Q. ANCHARI. C. F
C. NIG. IDI	C. L. P
FIGME....?	P. IANB

330. Estampille en bronze trouvée dans les fouilles de la gare, destinée à marquer les vases d'argile. Elle porte les nom, prénom et surnom du potier LVCIVS. LVCRETIVS. SIGERIVS. — Don de M. Firmin.

On sait que les lois romaines prescrivaient l'obligation de placer une marque de fabrique sur tous les produits exécutés avec de la terre cuite.

VASES ET AUTRES OBJETS EN VERRE.

331. Grains de collier, boutons, coulants et chatons de bague en verre coloré par des oxydes métalliques.

332. Fragment de Vase en verre blanc, taillé au rouet.

333. Fragments de Vases offrant de riches irisations provenant de la décomposition du verre.

334. Baguettes ou Tiges tordues pendant la fusion.

335. Fragment de Vase coulé dans un moule et offrant quatre mascarons.

336. Gobelet ou Vase a boire ?

337. Fragment de Verre blanc rendu opalin par la combinaison de l'arsenic avec l'oxyde d'étain.

338. Vase de forme sphérique, à large ouverture, trouvé à Vaison, près d'Avignon.

339. Sous-Coupe en verre vert.

340. Ampoules de diverses formes et de diverses proportions.

Le nom de lacrymatoires a été donné à ce genre de vases, parce que l'on supposait qu'ils avaient servi à recueillir les larmes versées pendant les funérailles, mais rien n'autorise une pareille supposition. Leur emploi est aujourd'hui bien connu : ils servaient à renfermer les huiles odoriférantes et les baumes destinés à être répandus sur les bûchers funèbres. Un bas-relief du Capitole, représentant les funérailles de Méléagre, ne peut laisser aucun doute à ce sujet. On les utilisait aussi dans les usages domestiques pour renfermer du fard liquide, des matières colorantes, des eaux de senteur et des cosmétiques destinés à adoucir la peau. Nous ferons remarquer que les lacrymatoires n'offrent jamais les traces du pontis, empreinte que laisse toujours la canne dans la partie inférieure des vases soufflés. Cette circonstance semble indiquer que les procédés de fabrication de l'époque romaine différaient notablement de ceux que nous employons aujourd'hui.

341. Ampoule (*ampulla*) d'un très-grand volume. — Don de Mme veuve Gillabert.

Le mot *ampulla* servait à désigner des vases de plusieurs formes, dont le goulot était toujours allongé et la panse sphérique ou pyriforme. Leur forme a donné lieu aux expressions de *langage ampoulé, boursouflé, vide de sens.*

342. Ampoule dorée à l'intérieur avec du sulfure d'étain.

343. Ampoule écrasée par suite de la température élevée qu'elle dût subir dans l'*ossuarium* avec les os calcinés.

344. Ampoule de proportion microscopique. Elle ne peut renfermer que huit ou dix gouttes de liquide.

345. Plaque de Verre vert transparent, destinée à être placée dans un châssis pour clore l'ouverture des maisons ; elle a été découverte aux bains de Rennes. — Don de M. Pech fils, docteur-médecin.

Les Romains se servaient aussi pour cet usage de plaques de corne, de parchemin, de feuilles de mica, de gypse laminaire limpide, mais surtout de divers tissus préparés à cet effet.

346. Pates antiques colorées à l'aide d'oxydes métalliques, imitant les agathes, les porphyres, les onyx, etc., découvertes dans la cam-

pagne de Rome. Elles ont été taillées et polies après coup, en forme de cabochon, afin de rendre l'éclat des couleurs plus sensible.— Don de MM. Pech et Tournal.

Ces divers échantillons donnent une haute idée de la fabrication du verre pendant la période romaine.

347. Fragments de Verre du même genre, découverts dans les environs de Narbonne.

348. Fragment de Vase formé par la réunion de plusieurs tiges de verre vert translucide, offrant, dans la partie centrale, des torsades en émail blanc.

N. B. Les urnes funéraires en verre ont été décrites page 68.

MOSAÏQUES.

349. Mosaïque d'une riche maison romaine, trouvée à Narbonne, dans le fossé du bastion 27, à moitié hauteur de la contrescarpe. Elle fut découverte en 1855, pendant que M. Puiggari était capitaine du génie, et c'est à lui surtout que le Musée en est redevable. L'enlèvement et le transport furent confiés à M. Castanier, ingénieur civil, membre de la Commission archéologique, qui s'acquitta de cette tâche délicate et difficile avec une rare habileté. C'est à M. Facchina, de Venise, que revient le mérite de la restauration et de la mise en place.

Les couleurs ont beaucoup d'éclat et d'harmonie. L'artiste a su obtenir, par leur combinaison et à l'aide de la perspective linéaire, des reliefs et des dépressions qui produisent une illusion complète. Il n'entre dans la composition de cette mosaïque que des petits cubes de roches naturelles (grès et calcaires).

Une élégante rosace, encadrée par des méandres et des caissons, occupe le centre de la composition. Le fond est blanc et entouré d'une large bordure de la même couleur, relevée de mouchetures noires. Elle a 3^{m}50 de largeur sur chaque face.

Les mosaïques placées dans l'embrâsure des croisées de la même salle furent trouvées à la même époque, et servaient de pavé à la même maison. Elles représentent des masques scéniques et des rosaces. Un dessin exposé dans la salle indique les dispositions primitives de ces divers fragments.

350. Fragments de Pavé mosaïque de l'espèce désignée sous le nom de *pavimentum vermiculatum*.

351. Pavé formé par l'assemblage de petites briques posées de champ et disposées en arète de poisson (*opus spicatum*).

352. Tablettes de diverses formes et de différents marbres, ayant fait partie d'un *pavimentum sectile*, découvertes dans les fouilles de la gare et du nouveau cimetière.

353. Mosaïque découverte à Roubia (*pavimentum tessellatum, tesseris structum*). — Don de M. Léopold Barthez.

354. Copie, sur briques émaillées, de la mosaïque découverte à Pompéi, dans la maison du poète tragique; elle représente un chien muni d'un collier et retenu par une chaîne (*canis armillatus, canis catenarius*). L'inscription CAVE CANEM (prenez garde au chien) fait allusion à l'usage dans lequel on était de placer ces animaux à l'entrée des maisons, et de prévenir les visiteurs d'éviter leurs morsures. — Don de M. Tournal.

FIGURINES.

355. Vénus diadémée, figurine en bronze, de 0m22, trouvée à Cuxac-d'Aude, dans un vase funéraire. La pose des bras est tout à fait conforme à celle de la Vénus de Cléomènes, dite de Médicis. Le corps repose sur la jambe gauche, la droite est fléchie et portée en arrière. La conservation est parfaite.

Plusieurs figures antiques de Vénus sont diadémées, notamment sur un sarcophage du palais Barberini et sur les médailles de Cléopâtre. On trouve souvent des statuettes de Vénus Anadyomène dans les bassins des sources thermales et des fontaines froides. Elles étaient offertes par les malades aux divinités protectrices de ces sources.

356. Échanson (*pocillator*), figurine en bronze, de 0m17, trouvée dans les fouilles de la gare. Il tient une patère dans la main droite; la gauche, qui a été détruite, devait porter un rhyton. — Don de M. Azéma.

Les *pocillatores* ou *cyathi* étaient jeunes, imberbes; ils portaient une tunique courte. Quelques auteurs pensent que les figures de ce genre représentent les accolytes des sacrificateurs, et ils les désignent sous le nom de Camilles. On les rencontre en général par couples. Il est démontré aujourd'hui que ce sont des lares. Un bas-relief du Vatican offre deux figures de ce genre, avec l'inscription LARIBVS AVGVSTIS.

357. Mercure caducéator, figurine en cuivre rouge, d'un excellent style, découverte près de Narbonne, dans les fouilles du *traouc dé la*

grabo. h. 0m14. Le fils de Jupiter porte la chlamyde ou manteau thessalien et le pétase ou bonnet de voyageur. Deux ailes sont attachées à cette coiffure et deux autres aux talonnières.

Les figures de Mercure sont très-communes dans l'ancienne Gaule, mais surtout dans les contrées maritimes. Nos ancêtres honoraient cette divinité d'un culte particulier, parce qu'ils la considéraient comme chargée de présider aux transactions commerciales, comme l'emblême de la civilisation et de l'esprit d'entreprise. Ils la désignaient sous le nom de *communis mercurius*, parce qu'elle était adorée de tous les peuples. On lui donne pour attributs une bourse et un caducée. César dit que les Gaulois adoraient plus particulièrement Mercure : *Deum maxime Mercurium colunt, hujus sunt plurima simulacra.*

358. FIGURINE du même genre, trouvée à Bize. *h.* 0m09.

359. FIGURINE du même genre, découverte à Castelmaure. — Don de M. Bonnes, docteur-médecin à Peyriac.

360. FIGURINE du même genre, découverte à Montredon. Le petit piédestal en bronze sur lequel elle repose est antique. — Don de M. de Montredon-Montredon.

Les proportions de cette figurine peuvent faire supposer qu'elle était placée dans la petite chapelle d'un enfant (*lararium puerile*). Mercure figurait parmi les huit grandes divinités (*dii selecti*).

361. DIANE, figurine en bronze, découverte à Lézignan. *h.* 0m16. Don de Mme veuve Sernin.

362. PYGMÉE, acteur comique (*mimus*), dans l'attitude d'un lutteur, figurine en bronze d'un très-beau style, de 0m07, trouvée à St.-Thibery (Hérault). On remarque sur la tête un emblême obscène; les parties génitales ont un développement anormal.

Les peintures des vases étrusques représentent souvent des pygmées combattant des grues, qui ont une grande analogie avec cette figurine. Le musée d'Avignon en possède une du même genre, qui est considérée comme une caricature de Caracalla, et qui pourrait bien être un de ses mimes, nains ou fous, que l'on gardait à titre de distraction dans les maisons romaines et dans les palais des anciens rois de France.

363. VÉNUS avec un voile rejeté derrière la tête, figurine en stuc noir, très-dur, d'un excellent travail. Les bras et le bas du corps ont été brisés. L'authenticité est contestable. — Don de M. de Caunes, de Ginestas.

364. POMONE, figurine en bronze, de la décadence. C'est peut-être une imitation de l'antique. — Don de M. Lieuzère, doreur.

365. AMULETTE en plomb munie d'une bélière, représentant une figure nue, ayant un doigt sur la bouche et le doigt de l'autre main sur l'anus. C'est Harpocrate Mutimus, conçu dans des idées vulgaires. Peut-être aussi faut-il voir dans cette figurine une des divinités protectrices de l'enfance, destinée à garantir des enchantements et du mauvais œil. Elle fut trouvée dans le cercueil en terre cuite classé sous le nº 255. — Don de M. Roube, avoué.

M. L. Pech a publié dans la *Revue archéologiqne* une notice sur cette amulette.

366. MINERVE, avec l'égide et le casque corinthien. Terre cuite rouge.

367. BUSTE DE JUPITER AMMON, trouvé à Lagrasse. *h.* 0m05.

368. PETIT LION, en bronze, ayant la pate gauche de devant appuyée sur un disque. Trouvé à Ouveilhan.

369. JOUETS D'ENFANT, en terre cuite (*crepundia*), représentant un coq, un chien et une truie.

370. FIGURINE VÊTUE DE LA TOGE (terre cuite).

371. PETIT BUSTE DE PHILOSOPHE (marbre blanc). La draperie en marbre rouge antique est moderne. — Don de M. H. Reboul, correspondant de l'Institut.

372. HERMÈS DE PHILOSOPHE. — Don de M. H. Reboul, correspondant de l'Institut.

373. BACCHUS COURONNÉ DE PAMPRES, petit buste en bronze.

374. TERME en bronze, trouvé dans les fouilles de l'hôpital. *h.* 0m07. Donné par l'Administration des hospices.

375. TÊTE IMPÉRIALE, bas-relief d'applique, en bronze, trouvée à St.-Salvaïré, près Narbonne. *h.* 0m05. L'authenticité est contestable.

BAS-RELIEFS, BUSTES, STATUES
ET FRAGMENTS D'ARCHITECTURE.

376. PLATE-BANDE D'UN MONUMENT CORINTHIEN, offrant deux aigles d'un style très-hardi, très-puissant, qui supportent une guirlande de fruits et de feuillage. Un foudre voilé occupe le centre de cette composition.

Ce précieux fragment d'architecture demeura pendant longtemps

exposé sur la porte de la chapelle des Pélerins, et c'est aux membres de cette confrérie que le Musée en est redevable.

Les archéologues du dernier siècle pensaient que cette fraction d'entablement avait fait partie d'un temple dédié par l'empereur Auguste à Jupiter tonnant pour remercier les dieux d'avoir été préservé de la foudre pendant un voyage qu'il fit en Espagne. Cette conjecture ne repose sur aucune donnée historique. Il vaut beaucoup mieux convenir que l'on ignore la signification de ce bas-relief, et laisser au temps le soin de résoudre ce problème.

Publius Victor dit, il est vrai, qu'à la suite de ses victoires sur les Cantabres, Auguste fit élever un temple à Jupiter tonnant (*ædes jovi tonanti ab Augusto dedicavit in clivo Capitolino*) pour avoir été préservé de la foudre qui tua l'esclave chargé d'éclairer sa marche (*Servum que prelucentem exanimasset*); mais ce monument fut élevé à Rome, et l'histoire ne dit pas qu'un autre temple du même genre ait été construit dans une autre ville de l'empire.

Le musée possède trois autres fragments de la même frise, qui ont été donnés par M. Tapié-Mengau et par l'administration des hospices. Il existait encore six plâtes-bandes du même genre, qui formaient le bassin de l'ancienne fontaine de bourg, mais elles ont disparu depuis une quarantaine d'années; toutes les recherches entreprises dans le but de les découvrir n'ont eu aucun résultat.

377. Capricornes supportant un Globe, allusion à l'horoscope d'Auguste. On lit sur la tranche de ce bas-relief, qui était placé sur la façade de Lamourguier, ...IVS. L. F. PAP. MODESTVS. D..... (Julius Modestus, fils de Lucius, de la tribu Papia, a dédié ce monument).

378. Torse d'enfant, portant une ceinture à laquelle sont suspendus des jouets (*crepundia*), trèfles, lunules, etc. Ce torse est en marbre blanc; il en existe un du même genre au musée Pio-Clémentin de Rome.

379. Fragment de Bas-relief en marbre blanc, représentant le torse et les jambes d'un faune vêtu de la *nébris* ou peau de faon, découvert dans la rue de l'Abattoir. — Don de M. Prosper Rivière, fabricant de verdet.

380. Fragment d'Autel votif trouvé à Fontfroide, sur lequel on observe Mercure caducéator et les sigles de la formule dédicatoire VOT. S. L. M. (*votum solvit libens merito*). L'inscription qui était gravée dans la partie supérieure a été détruite. On remarque sur les petits côtés une patère et un préféricule.

Les autels de ce genre (*arulæ*) étaient placés sous le portique qui précédait le *fanum* ou *templum*, ou bien sur un soubassement autour des murs extérieurs de la *cella*.

381. Pieds d'une Statue colossale, en marbre, de la plus belle époque, découverts dans les fouilles de la gare, et donnés au musée par la Compagnie des chemins de fer du Midi.

382. Doigt d'une Statue colossale, en marbre, trouvé dans le nouveau faubourg. — Don de M. Alberny.

383. Bas-relief représentant un chariot rustique à quatre roues, attelé de bœufs (*plaustrum*). Le conducteur (*mulio*, *bubulcus*) porte une tunique qui descend jusqu'au dessous des genoux (*sagum* des Gaulois) et des guètres flottantes qui sont encore en usage dans le midi de la France, et portent le nom de *garramachos*. Les roues du char sont à rayons et ovales, mais elles devaient paraître rondes lorsqu'on les examinait d'une certaine distance. La roue sans rayons, analogue à celle dont on se sert encore dans la Navarre, portait le nom de *tympanum* ou *rota non radiata*.

384. Tombeau en marbre blanc, découvert à la *Claire-Vidale*, près de Narbonne, dans les vignes de M. Soulié. La face principale représente des faunes et des génies bachiques qui exécutent diverses scènes des vendanges : les uns cueillent et foulent les raisins, pendant qu'un autre verse dans un *dolium* le vin nouveau qui est renfermé dans une outre. Le petit côté offre un griffon, animal fabuleux, qui figure dans l'ornementation de tous les temples consacrés à Bacchus, et qui présidait aussi à la garde des sépultures.

Ce tombeau a été mutilé à une époque très-ancienne, et disposé de manière à pouvoir servir de sépulture pour un enfant. La scène des vendanges indique une époque de décadence. Le griffon est d'un meilleur style et probablement d'une autre main.

385. Tablette de marbre blanc, trouvée dans le jardin du Refuge (ancienne maison de Lastours), offrant un dessin exécuté simplement au trait, et représentant des jeux que les bateleurs exécutaient dans les amphithéâtres avec les animaux féroces. La partie supérieure de cette petite et curieuse pierre funéraire offrait une inscription qui a été mutilée, dont il ne reste que le mot ANESMANI. C'est probablement le nom d'un dompteur de bêtes (*mansuetarius*, *ursarius*) représenté dans un des moments les plus périlleux ou les plus comiques de ses exercices. On observe sur le dernier plan une cage destinée à renfermer des animaux féroces ; à gauche, on remarque des traces d'un arbre ou d'une échelle qui devait servir à faire grimper les ours Martin de cette époque.

M. L. Pech, qui a donné ce marbre à la ville, et qui en a publié une description dans la *Revue archéologique*, pense qu'il date du Ier siècle ; il base son opinion sur le style des lettres. M. Mérimée, au contraire,

ne considérant que le dessin assez incorrect des figures, croit qu'il date du IIIe siècle.

M. Bacofeu, professeur à l'université de Bâle, nous a signalé l'existence, dans le musée de Naples, d'un monument du même genre, en terre cuite, provenant d'un tombeau de la grande Grèce.

386. Statue virile, en calcaire oolithique, découverte aux *Amarats*, près de Narbonne. Elle porte une tunique et une toge moins étriquée que sous la république, moins ample que sous Trajan et ses successeurs (*neque restricta, neque fusa*). Une des extrémités de ce dernier vêtement passe sous le bras droit et est rejetée sur l'épaule gauche. La tête a été détruite. *h.* 1^{m}50.

387. Fragment d'un Groupe en marbre blanc, représentant la partie inférieure du corps d'une femme vêtue d'une tunique de dessous (*subucula*), et d'un légionnaire dont les jambes sont enveloppées d'une cotte-de-mailles. Il a été trouvé dans les vignes de M. Razimbaud, près la route d'Armissan.

388. Génie funèbre, accroupi, placé dans une niche. Il tient dans la main droite un objet indéterminé, et dans la gauche deux disques accouplés qui ressemblent à un miroir ouvert, ou bien à deux grosses balles à jouer. — Don de M. L. Bellaud.

389. Femme conduisant un bige ou char a deux chevaux. Elle est précédée d'un génie tenant un flambeau, et porte une double tunique ; celle de dessus est à manches relevées et agrafées sur les bras. Les chevaux foulent aux pieds une figure couchée. Le même motif se trouve reproduit sur l'arc de triomphe de Constantin, à Rome.

390. Autel votif trouvé en Algérie, offrant un personnage qui porte deux tuniques et qui tient dans ses mains des fruits analogues à des pommes de pin. On remarque au-dessous les lettres S. E. A.

Dans plusieurs cérémonies grecques et romaines, on se servait des fruits du pin en guise de flambeaux ; ils ornaient les thyrses des adorateurs de Bacchus. On en observe également sur un grand nombre de monuments funèbres. Une pomme de pin colossale, en bronze, conservée maintenant dans les jardins du Vatican, était placée sur le mausolée d'Adrien.

391. Autel votif du même genre, trouvé dans la province de Constantine. La face principale offre une figure vêtue d'une longue tunique à manches, retenue sous le sein par une ceinture. Elle tient un raisin dans la main droite, et dans la gauche un objet indéterminé. L'inscription gravée dans la partie inférieure porte VRBANA. V. S. L. A (Urbana a librement accompli son vœu.)

392. Fragment d'Autel votif du même genre.

393. Autel votif du même genre, offrant un éphèbe dont les épaules sont recouvertes d'un petit manteau; il tient un raisin dans la main droite, et dans la gauche un objet indéterminé. Cet autel a été découvert, ainsi que les trois précédents, à Ghella (Algérie). — Don de M. Gils, capitaine d'artillerie.

394. Petite Tête impériale en marbre blanc, portant la couronne triomphale (*laurea insignis*).

395. Tête de Femme voilée, en marbre, plus petite que nature, trouvée à Lézignan.

396. Tête de Bacchus indien (*pogon* ou barbu). — Donnée par M. Calmettes père, chirurgien.

397. Silène, statue en marbre blanc, de la plus belle époque, exécutée probablement par un artiste grec. *h.* 1m10. Elle fut découverte dans les fouilles de la gare. La tête, le torse et les jambes sont bien conservés, les bras et les pieds manquent. Tout fait présumer que le nourricier de Bacchus tenait une coupe d'une main et un vase de l'autre. — Don de M. Emile Péreire, président de la Compagnie des chemins de fer du Midi.

398. Minerve, statuette en marbre blanc. La tête a été mutilée. *h.* 0m36. — Don de M. Pascal, ancien préfet.

399. Hercule enfant ? torse en marbre blanc, d'un excellent style et de grandeur naturelle, trouvé à deux kilomètres de la ville, sur la route d'Armissan. Acquis à la vente du cabinet Jallabert.

400. Torse juvénil, trouvé dans les fouilles exécutées près de l'église des Pélerins. — Don de M. Ponsol.

401. Tablette en marbre blanc, trouvée dans les fouilles de la gare, et donnée au musée par la Compagnie des chemins de fer du Midi. Une face représente le masque, en très-haut relief, d'un vexillaire, caractérisé par la dépouille de lion qu'il porte sur la tête, par le *gladius* et par le *vexillum*, ou mieux encore un masque d'hercule. Le côté opposé, sculpté en très-bas relief, d'un style archaïque assez étrange, offre le profil d'une femme placée en regard d'un autel rustique, sur lequel on distingue des flammes et une pomme de pin. C'est peut-être une figure de Cybèle.

Si ces deux dernières déterminations sont exactes, cette espèce de *tabella votiva* aurait une valeur symbolique. Hercule débarrassa, en effet, la terre des monstres qui la rendaient inhabitable pour l'espèce

humaine; Cybèle (la mère idéenne, l'*alma tellus*, la bonne déesse, la mère nourricière du genre humain), qui était dans tout le midi de la Gaule l'objet d'un culte particulier, pourrait symboliser l'agriculture, qui, par ses travaux, rend la terre féconde. Nous hasardons cette explication avec beaucoup de réserve, mais il est évident que l'on pourrait faire encore plusieurs autres suppositions.

402. TÊTES ACCOUPLÉES, en marbre blanc, dans le genre des hermès ou des janus bifrons, découvertes dans les vignes de M. Décampe, près du petit chemin de Razimbaud. Le crochet en fer qui est scellé dans la partie supérieure paraît de l'époque. S'il en est ainsi, tout fait présumer que ces têtes de femme ont servi de contrepoids pour une romaine (*æquipondium*).

403. TÊTES VIRILES GÉMINÉES, barbues, du même genre.

On plaçait les bifrons dans les bibliothèques, dans les galeries de peinture, dans les carrefours et sur les appuis des portes. Ils reposaient en général sur des gaînes ou des pilastres, et offrent presque toujours des contrastes ou des allégories : le présent et l'avenir, la prudence et la sagesse, etc.

404. TÊTE FRUSTE DE JUPITER AMMON, plus petite que nature, en marbre blanc, découverte près du moulin du Gua. — Donnée par les dames Bruel.

405. TRAJAN ? tête de grandeur naturelle, en marbre blanc avec traces de couleurs, trouvée à Ornaisons. — Don de M. Montahuc.

406. TÊTE D'IMPÉRATRICE, trouvée à Capestang (marbre blanc). — Don de M. Jallabert.

407. TÊTE VIRILE fruste, en marbre blanc; elle est remarquable par l'agencement des cheveux.

408. TÊTE VIRILE indéterminée, de grandeur naturelle, en terre cuite.

409. PETITES TÊTES IMPÉRIALES indéterminées, en marbre blanc.

410. TÊTE DE BACCHUS ENFANT, couronné de pampres, découverte dans le nouveau cimetière de cité. — Don de M. Bru.

L'artiste a parfaitement rendu le sourire gracieux du fils de Jupiter et de Séméle. On déposait souvent les petits bustes de ce genre dans les tombeaux comme un signe de résurrection, parce que Bacchus était venu deux fois dans ce monde.

411. FRAGMENT D'UN BAS-RELIEF FUNÉRAIRE, sur lequel on observe le chapiteau d'un pilastre et un oiseau dont le bec communique avec

l'oreille d'une tête de femme vue de face et supportée par des feuillages.

Il faut laisser au temps le soin d'expliquer cette allégorie. Quelques peintures chrétiennes, sur lesquelles on voit le Saint-Esprit, sous la figure d'une colombe, placé à côté de l'oreille des premiers évêques, afin d'exprimer que ces pieux personnages recevaient ainsi une inspiration divine, pourraient cependant faciliter cette explication.

412. BUSTE INCONNU, placé sur une gaîne (bas-relief).

413. Sous ce numéro sont classés sept bas-reliefs représentant des génies bachiques supportant des guirlandes de feuillages et de fruits (grenades, raisins, nèfles, pommes de pin, pampres, feuilles d'acanthe, etc.); ils ont dû faire partie d'un grand monument circulaire. On y observe également des oiseaux et des animaux. *l.* 6 mètres.

414. PARTIE INFÉRIEURE D'UN GRAND BAS-RELIEF représentant Hercule recouvert de la peau du lion de Némée.

415. PARTIE INFÉRIEURE D'UN GRAND BAS-RELIEF représentant des lutteurs.

416. DEUX CHIENS AFFRONTÉS, séparés par un *Canthare* (bas-relief funéraire).

417. BAS-RELIEFS représentant des têtes de taureau ornées pour figurer dans les sacrifices ou bien dans les fêtes publiques, et supportant des guirlandes de fruits et de feuillages.

418. Nous avons réuni sous ce numéro plusieurs parties de la frise d'un monument dorique, avec triglyphes, rosaces et têtes de victimes. Plusieurs de ces fragments d'architecture ont fait partie d'un édifice circulaire.

419. RINCEAUX d'un monument circulaire.

420. TÊTE DE BÉLIER (*ægicrane*) supportant une guirlande.

421. BAS-RELIEF en marbre blanc des Pyrénées, trouvé dans les fouilles exécutées près de l'ancienne église St.-Sébastien, offrant un enroulement de feuilles d'acanthe encadré par une bordure de trèfles à fleurons.

Ce fragment d'architecture faisait probablement partie de la soffite d'un temple situé dans l'enceinte de l'ancien capitole. Ce monument, qui servit de résidence aux rois visigoths, était situé dans l'espace occupé maintenant par la caserne St.-Bernard, la butte des trois moulins et quelques maisons de ce quartier. Il devait se composer d'un ou

de plusieurs temples, entourés d'une muraille et de tours carrées très-élevées. En 1344, l'archevêque Gasbert de Valle voulut faire abattre plusieurs tours, qui étaient probablement les derniers vestiges du capitole, mais les consuls s'y opposèrent. Cet acte de vandalisme ne fut consommé qu'en 1451, par l'archevêque Jean de Harcourt, et c'est avec les matériaux provenant de la démolition, qu'il fit construire l'église de St.-Sébastien, aujourd'hui à demi ruinée, et où se trouve encore la distillerie de M. Martin.

422. Masque scénique (*persona*) supportant une guirlande de fruits et de feuillages.

On rencontre plusieurs bas-reliefs de ce genre dans les murailles de la ville; les archéologues du dernier siècle pensaient, nous ignorons sur quelles données, qu'ils avaient fait partie d'un temple dédié au dieu *Cers* (vent du N.-O.); mais tout fait présumer qu'ils ont appartenu à la frise d'un théâtre ou bien à un monument funèbre. Nous inclinons en faveur de cette dernière opinion.

423. Bas-relief du même genre et du même monument.

424. Masque scénique représentant un faune barbu qui supporte une guirlande.

425. Nous avons réuni sous ce numéro trois masques tragiques recouverts de grandes perruques, qui faisaient probablement partie d'un monument funèbre.

426. Buste de Femme placé au-dessous d'une guirlande de fruits et de feuillages.

427. Tête barbue, de style barbare, plus grande que nature, dont les oreilles sont remplacées par des feuilles de vigne; elle a été trouvée à Creyssel. Est-ce une divinité viale? une divinité gauloise exécutée pendant la période gallo-romaine? ou bien encore faut-il voir dans cette figure l'ouvrage d'un sculpteur inexpérimenté? Nous soumettons ces diverses questions aux hommes compétents.

428. Suite de Bas-reliefs, de deux dimensions différentes, sculptés à l'effet avec une grande hardiesse, qui ont dû faire partie d'un arc de triomphe ou bien d'une porte de ville. Il en existe encore un très-grand nombre dans les murailles de Narbonne. On y observe des casques, des cuirasses, des lances, des carquois, des haches doubles; le bouclier long (*scutum*), le bouclier rond (*parma* ou *clipeus*), le bouclier votif des races asiatiques (*pelta*); le *pilum*, arme de jet de l'infanterie romaine; les *ocreæ* ou jambières, l'épée droite et l'épée courbe, les trompettes droites et courbes (*tuba* et *lituus*), etc. Afin d'augmenter l'effet de l'ombre et de la lumière, et obtenir ainsi plus

de saillie, ces divers objets sont entourés d'une ligne creuse très-prononcée. Ces bas-reliefs, profondément fouillés, montrent comment les artistes romains entendaient la sculpture architecturale. Longueur totale : 15 mètres.

429. PLUSIEURS BAS-RELIEFS FUNÈBRES représentant des figures en buste, vues de face, drapées; deux de ces figures se donnent la main comme gage d'affection ou de dernier adieu.

430. FRAGMENT D'UN SARCOPHAGE ? en marbre blanc. — Don de Monsieur A. Pailhiez.

431. TOMBEAU en marbre blanc, orné de strigiles, offrant, dans le centre, un cartouche destiné à recevoir une inscription ou une plaque de métal.

432. FRAGMENT D'UN BAS-RELIEF FUNÈBRE, en calcaire oolithique, offrant un buste impérial ? placé au centre d'une coquille. On observe, à gauche, un génie ailé et des feuilles aquatiques imbriquées.

433. BESTIAIRES COMBATTANT UN SANGLIER. L'un des lutteurs porte, comme les torréros espagnols, une épée et une cappe, qu'il présente à l'animal afin de détourner son attention.

On sait que plusieurs tombeaux romains, notamment celui qui sert de fonts baptismaux dans l'église de St.-Aphrodise, de Béziers, représentent des chasses dirigées contre des animaux féroces (*venationes*), afin de rappeler les combats funèbres que l'on célébrait à l'occasion de certaines funérailles.

434. REPAS FUNÈBRE (*silicernium, cœna ferialis*). Les convives sont couchés sur un *biclinium*. Les vases à boire reposent sur une console (*abacus, clibantum*).

435. TÊTE DE VICTIME ornée de lemnisques qui retiennent une guirlande.

436. PRÊTRESSE DE CYBÈLE, ou plutôt ANGÉRONIE, déesse du silence; le doigt qu'elle appuyait sur la bouche a été brisé il y a peu d'années. Cette divinité, d'origine phénicienne, fut admise comme tant d'autres dans le panthéon romain; un génie ailé est à ses côtés.

437. AGITATOR OU AURIGA CONDUISANT UN CHAR, bas-relief très-fruste et d'une époque de décadence.

438. BAS-RELIEF du même genre, mais de plus petite dimension, avec trois chars, trois auriges et six chevaux.

Il existe encore sur les remparts de la ville plusieurs bas-reliefs du même monument, ils sont tous relatifs aux jeux du cirque.

439. Féronia, déesse des affranchis, coiffée du bonnet phrygien; les bonnets que l'on observe sur la partie droite de ce bas-relief rappellent la formule *ad pileum servos vocare* ou *capere pileum*.

440. Bonnets symboliques des Affranchis.

441. Bas-relief offrant trois bonnets d'affranchis surmontés d'une rosace.

442. Tête juvénile supportant une guirlande.

443. Partie supérieure d'une grande Cariatide très-fruste. Il ne reste que la tête et une partie des bras.

444. Bas-relief représentant un vase (*labrum*) dont les anses sont formées par le corps de deux faunes qui se terminent en feuille d'acanthe; deux autres faunes sont assis sur les bords du vase. C'est probablement un symbole d'initiation au culte de Bacchus et à ses rites lustraux.

445. Il n'a été donné aucune explication satisfaisante de ce bas-relief, sur lequel on observe, comme sur plusieurs tombeaux de l'ancienne Gaule, des sujets mythologiques et des scènes de la vie privée accouplés d'une manière toute particulière. Dans la partie gauche, on distingue une femme assise, le bras appuyé sur un vase renversé; le *péplus* qu'elle porte décrit un cercle autour de sa tête. Deux autres femmes, portant des amphores, versent de l'eau à côté d'elle; ce sont probablement trois naïades. Dans ce cas, cette partie du bas-relief représenterait un fleuve à trois sources. Le centre de la composition est occupé par un édicule; à droite, un philosophe assis devant une table, sur laquelle est un livre, s'adresse à un personnage vêtu d'une tunique courte, qui, se tenant debout, lui remet un objet indéterminable.

Nous ferons observer, à l'occasion de ce bas-relief, qu'il existe une grande uniformité dans les sculptures funèbres de l'époque romaine, et que toutes peuvent être classées dans quelques types symboliques bien connus; les tombeaux de Narbonne semblent faire exception à cette règle et offrir des particularités fort curieuses.

446. Partie inférieure d'un Bas-relief représentant un licteur ou officier public attaché au service des magistrats romains.

Le nombre de licteurs qui précédaient les fonctionnaires était proportionné à leur rang. Les dictateurs en avaient vingt-quatre, les consuls douze, les prêteurs six, et ainsi de suite.

447. Sacrifice.

448. Scène d'adoption ?

449. Tête de Guerrier casquée, ayant la visière baissée et tenant une lance.

450. Danseuse (*saltatrix*).

451. Il n'a été donné aucune explication satisfaisante de ce bas-relief, sur lequel on observe un personnage debout, vu de face, n'ayant pour tout vêtement qu'une tunique courte retenue par une ceinture, et qui porte une petite corbeille d'osier suspendue au cou. L'inscription MYLIERE MYLIERE MEAE, gravée dans la partie inférieure, et le mot MAIA, qui se trouvait dans l'angle droit supérieur, et qui a été mutilé depuis longtemps, augmente la difficulté de cette explication. En 1847, M. Letronne avait essayé d'expliquer l'énigme de ce curieux monument; il y a renoncé depuis.

Tout fait présumer que le personnage figuré sur ce bas-relief est un marchand ambulant, et que l'inscription désigne la marchandise renfermée dans la corbeille; mais quelle est cette marchandise? M. Mérimée, qui nous pardonnera sans doute cette indiscrétion, dont les lecteurs de ce catalogue nous sauront bon gré, incline à croire que Myliere est un mot d'origine grecque, latinisé, et qu'il pourrait bien désigner une sorte de pâtisserie qui, d'après le pudique Héraclides, avait la forme d'une *jeunesse de femme*. On sert du reste encore aujourd'hui, à Rome, dans les petites auberges du transtevere, un plat de ce genre, dont nous nous abstiendrons de dire le nom, même en latin.

Un archéologue narbonnais du dernier siècle avait émis une opinion qui ne saurait supporter un examen sérieux : il voyait dans ce marchand ambulant un châtreur de porcs, et pensait probablement que la corbeille renfermait les parties retranchées à ces animaux.

452. Colonnes antiques, en granit gris des Pyrénées. Elles sont encore en ce moment déposées dans le cloître de St.-Just; nous ignorons sur quel point de la ville elles furent primitivement découvertes. *hauteur* 5m10, *diamètre* 0m70.

453. Colonne du même genre, mais d'un plus petit diamètre.

454. Chapiteau composite en marbre blanc, découvert dans la rue de l'Abattoir. — Don de M. Jouet.

Il est facile, en examinant avec soin les fragments d'architecture du musée de Narbonne et ceux qui se trouvent encastrés dans les remparts, de déterminer avec beaucoup de vraisemblance le nombre et le genre de monuments qui existaient dans l'intérieur de la ville pendant la période romaine, mais il est bien difficile de savoir où ils étaient situés, parce que les fragments que nous possédons n'ont pas été découverts sur leur lit de pose. Il faut encore ajouter à ces difficultés que la ville a été saccagée par divers siéges, et que l'exhaussement continuel du sol a fait disparaître toutes les traces des anciens édifices et jusqu'à la direc-

tion d'un grand nombre de rues. Le plan de l'ancienne Narbonne publié dans l'ouvrage du baron Trouvé, qui du reste n'est que la reproduction de celui qui se trouve dans le manuscrit de M. Laffon, ne repose sur aucune donnée sérieuse. On ignorait même, à l'époque de l'exécution de ce plan, la position exacte de l'amphithéâtre, que nous connaissons parfaitement aujourd'hui.

455. Fragments de sculpture et Ornements d'architecture découverts dans l'intérieur de la ville.

456. Tronçon de Colonne antique, en brèche africaine, trouvé dans l'intérieur de l'église de Salles-d'Aude ; il a été retaillé et poli.

457. Chapiteau en calcaire oolithique du Montmajour, près Arles, trouvé aux Cordeliers. *h.* 0m 72. — Don de M. J. Delmas.

Tout fait présumer qu'il faisait partie d'un monument de style corinthien de la plus belle époque ; une partie de la corniche se trouve au bastion St.-François et une partie de la frise à la porte royale, dite de Béziers.

458. Tronçon de Colonne corinthienne, trouvé aux Cordeliers. Ce fragment appartenait probablement au monument dont nous venons de parler. — Don de M. J. Delmas.

459. Partie inférieure d'un Fut de colonne cannelée, disposée, après coup, pour servir de tombeau à un enfant. *d.* 0m 75.

460. Angle de Fronton représentant un dauphin.

461. Montant ou Encadrement de porte (*ante pagmentum*) formé par un faisceau de feuilles aquatiques imbriquées et liées par trois tores.

462. Rinceaux d'une Frise corinthienne.

463. Pierre angulaire d'une Frise corinthienne ornée de rinceaux de feuilles d'acanthe en calcaire marin tertiaire. Elle offre la trace manifeste de l'application d'un ciment cristallin blanc, très-dur, destiné à garantir la pierre de l'influence des agents atmosphériques. On a découvert à Pompéi des sculptures de ce genre, en tuf volcanique, qui avaient été également recouvertes d'un enduit de ce genre. Quelques sculpteurs ont récemment mis ce procédé en pratique. *h.* 0m 82.

464. Base de Colonne engagée, en marbre blanc, de 1m 25, trouvée dans l'intérieur de la caserne St.-Bernard, à 3 mètres de profondeur ; elle faisait probablement partie d'un temple renfermé dans l'enceinte du capitole. Nous devons observer cependant que ce fragment d'architecture ne fut pas découvert sur son lit de pose. — Don de M. Fabrée, commandant du génie.

465. Base de Colonne en marbre blanc, découverte dans l'intérieur de la ville; elle devait faire partie d'un de ses monuments les plus notables. Diamètre, avec le tore, 1m40.— Don de M. Firmin.

OBJETS DIVERS.

466. Uterus, ex-voto ou *donarium* en terre cuite, trouvé dans la campagne de Rome. — Don de M. Tournal.

467. Phallus, ex-voto trouvé à Pompéi (terre cuite). — Don de M. Tournal.

468. Amulette phallique, trouvée dans le département de l'Hérault. La main obscène, que l'on observe presque toujours sur les objets de ce genre, a été détruite. — Don de M. Jeannier, receveur du canal.

469. Phallus surmonté d'un croissant, trouvé à Vaison, près Avignon.

470. Amulette phallique du même genre, trouvée dans le nouveau faubourg. La bélière destinée à la suspendre a été brisée. — Don de M. Ernest Caussat.

471. Amulette phallique représentant les trois époques de la vie.

472. Amulette microscopique, du même genre, munie d'une bélière de suspension (or).

473. Défense de Sanglier, offrant un trou de suspension, trouvée dans les caves romaines situées dans le quartier de la maison Lasserre. Don de M. J. Caunes, pharmacien.

On rencontre des amulettes de ce genre dans les sépultures gauloises, romaines et mérovingiennes.

474. Amulette du même genre, mais artificielle, exécutée avec un fragment d'os.

475. Boucles et Fibules en bronze, de diverses formes.

476. Fibule en bronze, trouvée dans la campagne de Rome; son authenticité est contestable. — Don de M. Tournal.

477. Clef en bronze, trouvée à Narbonne.

478. Clef du même genre, trouvée à Vaison.

479. USTENSILES en bronze : sondes pour les plaies, foret, instrument pour la peinture à l'encaustique, anse d'une *olla* ou manette de sceau, ornements pour les harnais des chevaux et les baudriers des légionnaires, boucles de ceinture, compas (*circinus*), spatules de chirurgien, clous et têtes de clous pour la décoration des portes et des meubles, anneaux de chaîne, ébauchoirs, dé à coudre, etc.

480. MUFLE en bronze. C'est probablement l'extrémité d'un robinet (*epistomium*).

481. AMULETTE QUADRANGULAIRE ? en pierre, offrant une petite ouverture destinée à recevoir un anneau de suspension.

482. STRIGILLE trouvé à Rome, dans les thermes d'Antonin.— Don de M. Tournal.

Ces instruments étaient destinés à enlever la sueur provoquée par la chaleur du *sudatorium*. On s'en servait également pour racler la peau des athlètes, afin d'enlever une préparation composée d'huile, de cire et de terre d'Albe, avec laquelle ils se faisaient oindre le corps. Les strigilles sont composés de deux parties : le manche (*clausula* ou *capulus*) et la lame flexible et creuse (*tubulatio* ou *lingula*).

483. INSTRUMENTS du même genre, mais plus petits, en fer et en bronze.

484. USTENSILE formé à l'aide d'un fil de bronze décrivant deux cercles juxta-posés, composés d'un grand nombre de spires enroulés sur le même plan, trouvé dans la campagne de Rome. — Don de M. Tournal.

Les archéologues sont très-divisés pour déterminer l'usage de ces instruments. M. Visconti pensait qu'ils devaient avoir des propriétés sonores, et qu'ils étaient destinés à être placés sur des harnais pour exciter la marche des chevaux ; d'autres antiquaires croient que c'est une agraffe ou bien une partie d'armille. L'authenticité est contestable.

485. VASES EN FER, de forme sphérique, à large ouverture, accouplés et placés sur une coquille marine (*pecten*) ; ils sont entourés d'un fil de cuivre oxydé, imitant les concrétions madréporiques.

Nous ignorons à quel usage ces vases pouvaient être consacrés ; ils étaient peut-être destinés à recevoir des épingles et des aiguilles, ou bien de l'encre noire et de l'encre rouge. M. Latour, d'Azille, qui en a fait don au musée, assure qu'ils ont été découverts dans les environs de cette commune. Nous insistons sur ce dernier point, parce qu'à leur aspect, il semble que ces vases ont longtemps séjourné dans la mer.

486. Pesons ou Pirouettes de fuseau (*verticulus*) en terre cuite, en agathe, en ambre et en verre.

487. Miroir en métal (*speculum*). La moulure qui l'entoure est moderne.

488. Dés a jouer (*tessera lusoria*). Ils ont la même forme que ceux dont nous nous servons encore chaque jour (un cube parfait); la disposition des numéros est la même, mais il en existe un beaucoup plus plat, et l'on ne comprend pas comment on pouvait en faire usage, car il est évident que les numéros correspondant aux surfaces les plus grandes devaient se présenter presque toujours. Cette observation s'applique également au dé qui est plus long que large.

489. Gladius, épée romaine en fer, pointue, à deux tranchants, trouvée rue des Carmélites, en face la maison Paloque. *l*. 0^m52. — Don de M. Paul-Thomas Serre.

490. Fragment de Bois de cerf portant l'empreinte d'un instrument tranchant, trouvé dans le nouveau faubourg. — Don de M. Cauvet, négociant.

491. Bague en bronze, avec les initiales S.F.Q.N.

492. Bague en argent; le chaton renferme une turquoise.

493. Bague en argent, avec une petite boule de pâte artificielle, colorée en bleu, imitant le lapis.

494. Bague en or; la petite pierre qui était enchâssée dans le chaton a été détruite.

495. Ustensiles en os et en ivoire : styles, instruments pour ébaucher, à l'usage des potiers; aiguilles, épingles, cure-oreilles (*auriscalpium*), boutons en os, transformés en turquoise; fuseaux, boutons d'attache, navette, manches de divers instruments, etc.

496. Ergot de Coq transformé en turquoise.

497. Épingle en os, pour retenir les cheveux (*acus crinalis* ou *comatoria*), de 0^m28; elle a été trouvée près de Narbonne, sur la route d'Armissan. — Don de M. J. Razimbaud.

Le mot *acus* désignait à la fois les aiguilles et les épingles.

498. Manche en os, sur lequel on observe un sphinx et un personnage portant une amphore.

499. Petit Disque en terre cuite, offrant les sigles EX. S. C. (*ex senatus consulto*). Est-ce une espèce de tessère ?

500. Culot de verre vert, destiné probablement au jeu de la Mérelle, offrant les sigles D. S. entourés d'un grenetis.

501. Sifflets en os, à une et à deux ouvertures, de diverses dimensions.

L'usage de ces instruments n'est pas bien connu ; on a émis à leur sujet un grand nombre d'opinions, comme il arrive toujours en pareil cas : on a prétendu qu'ils servaient aux soldats pour correspondre entr'eux lorsqu'ils étaient placés en sentinelle; qu'on s'en servait pour appeler les domestiques et les animaux ; quelques archéologues ont pensé que c'était des fragments de flûte, des amulettes, des espèces de fibules, ou bien que l'on s'en servait dans le tissage des laines pour lester les fils de la chaîne. Quoi qu'il en soit, ces instruments sont très-communs dans les fouilles des monuments romains; on en découvre même qui remontent aux époques celtique et anté-historique.

502. Pondus. Ce poids, exécuté avec une roche très-dure, d'une belle couleur verte parfaitement polie (*euphotide*), fut trouvé dans les fouilles de la gare; il pèse 30 kilos, et peut-être considéré comme l'un des plus beaux que l'on connaisse. La surface la plus grande offre deux cavités destinées à recevoir une anse.

503. Poids du même genre, ayant la forme d'un sphéroïde dont les deux extrémités de l'axe auraient été aplaties. On remarque sur une des faces une +, ou bien le signe × formé à l'aide de petites pointes de fer incrustées dans la roche (3 kilos 150 grammes).

504. Poids du même genre (105 grammes), trouvé à Nissan. — Don de M. Bernard Maury.

505. Poids du même genre (80 grammes).

506. Poids en marbre blanc, offrant deux cavités remplies de plomb, destinées à recevoir une anse (3 kilos 100 grammes).

507. Molette en marbre, pour broyer les couleurs, ayant la forme d'un doigt, trouvée dans le Quatourze, près la *Clairo-Bidalo*. On en a découvert de pareilles à Pompéi, dans le tombeau d'un peintre.

508. Cuillère en argent (*lingula*), découverte à Salles-d'Aude. On lit dans la partie concave les mots VTERE FELIX ; sa forme est celle des cuillères à parfums; on s'en servait probablement pour manger des confitures. La tige carrée, terminée en pointe, pouvait servir de fourchette. — Don de M. Bellaud aîné.

509. **Cuillères** en bronze.

510. **Gond** en bronze (*cardo* ou *ginglymus*). Ils servaient comme aujourd'hui à fixer les portes et à faciliter leur mouvement de rotation.

511. **Perpendiculum**, poids en bronze, destiné à tendre un fil à plomb.

512. **Romaine, Peson ou Crochet a peser**, en bronze (*statera*). La tige est carrée et offre sur chaque face des lignes transversales indiquant les divers poids et servant à retenir le peson (*æquipondium*); la conservation est parfaite. Cet instrument fut découvert dans le nouveau faubourg. — Don de M. Alberny.

513. **Sonnette carrée**, en bronze, pour suspendre au cou des animaux domestiques (*tintinnabulum*).

514. **Sonnette** du même genre, mais plus grande, à dôme sphérique, trouvée près de Villeneuve-des-Corbières. — Don de M. de Calage.

Les Grecs et les Romains se servaient, comme de nos jours, de ces sonnettes pour suspendre au cou des animaux domestiques; il en existe de fondues et d'autres qui ont été travaillées au marteau.

515. **Grelots** en bronze pour suspendre au cou des chevaux.

516. **Ornement** en bronze, destiné à être fixé sur les baudriers des légionnaires.

517. **Godets** en plomb, recouverts d'une feuille de cuivre, destinés probablement à broyer des couleurs. Le plomb a été transformé, en partie, en carbonate.

518. **Grains de Collier ou Coulants en agathe.**

519. **Moule antique**, en terre cuite (*forma*), d'une médaille de Maximinus. découvert à St.-Karade, près d'Aix (Bouches-du-Rhône). Don de M. le comte Gaston de Saporta.

520. **Poids ou Pesons** en terre cuite, de forme conique aplatie, percés d'une ouverture dans la partie la plus étroite.

Ils servaient aux tisserands pour tendre les chaînes des métiers verticaux, et aux pêcheurs pour lester les filets. Leur volume et leur poids varient à l'infini, et n'ont aucun rapport avec ce que l'on pourrait appeler les poids légaux de l'époque romaine. Il en existe qui offrent des estampilles de fabrique, et nous en avons vu un au musée de Tarragone sur lequel on observe la lettre M, mais nous n'en connais-

sons pas avec l'indication du poids. M. Barry, professeur à la Faculté de Toulouse, croit cependant qu'ils servaient à peser, et que les marchands les portaient suspendus au bras à l'aide d'une corde; il a de plus observé que ces poids offrent dans chaque province des formes particulières.

521. Meule a bras (*mola manuaria*) en lave noire scorifiée des anciens volcans d'Agde.

La partie inférieure, conique et fixe, se nommait *meta*, la meule extérieure et mobile *catillus*. La partie supérieure servait de trémie pour recevoir le blé, qui était ainsi broyé et réduit en farine entre la *meta* et le *catillus*. Il en existait de plusieurs formes. On en découvrit une très-volumineuse dans le nouveau cimetière de cité, qui devait être mise en mouvement par une bête de somme (*mola asinaria*), mais il fut impossible de la conserver.



ÉPOQUE CHRÉTIENNE.

SCULPTURE.

TOMBEAUX DES PREMIERS SIÈCLES.

522. TOMBEAU en marbre blanc, du IVe siècle, découvert, en 1658, dans une rue du bourg de la ville qui portait jadis le nom de la Huchette. Il offre six personnages vêtus à la romaine, portant des chaussures à courroies, et tenant dans leurs mains des *volumens* ou rouleaux de papyrus. Ces figures, qui représentent les apôtres, sont séparées les unes des autres par des arbres qui symbolisent les Champs-Élysées ou le paradis. St. Paul est caractérisé par l'épée, le coq fait allusion à St. Pierre; on sait que les clefs sont, à part quelques rares exceptions, un attribut moderne (1). Tous ces personnages ne sont point nimbés; cet ornement ne fut adopté que plus tard, du moins comme règle générale; on en trouve un seul exemple sur les tombeaux chrétiens découverts aux *Aliscamps*, près d'Arles.

Le couvercle de ce tombeau est plat; sur la partie ornée qui fait face au visiteur sont deux anges soutenant un cartouche; à droite, un israélite, caractérisé par son bonnet, sa tunique courte et sa chaussure, adresse des reproches à Saint Pierre à l'occasion de sa conversion; à gauche, figurent Adam et Ève sous l'influence du mauvais génie; Ève cueillant le fruit défendu; enfin, Adam et Ève chassés du paradis terrestre.

523. PARTIE SUPÉRIEURE D'UN SARCOPHAGE CHRÉTIEN, trouvé dans la maison de la famille de Stadieu, et donné au musée, en 1840, par M. de Stadieu père, ancien président de la Commission. Le centre offre deux anges ou génies ailés soutenant un cartouche; à droite et à gauche, deux figures en buste, dont l'une bénit à la manière latine.

(1) Il existe cependant, au musée d'Avignon, un sarcophage chrétien du IVe siècle sur lequel on remarque la remise des clefs.

Les sigles D. M. (*diis manibus*) sont gravés sur la tranche, aux deux extrémités. L'emploi de cette formule, bien que d'origine romaine, ne doit point surprendre, parce qu'elle était consacrée par un long usage et que l'on pouvait d'ailleurs lui donner une autre interprétation (*Deo maximo*). Une inscription, dont il ne reste qu'une seule ligne, et dont les lettres ont même été partagées, se trouve gravée sur la partie du couvercle qui recouvrait directement le tombeau.

524. SARCOPHAGE CHRÉTIEN DU IVe SIÈCLE, donné au musée, en 1863, par la famille de Stadieu.

Les archéologues narbonnais du dernier siècle avaient cru reconnaître dans le bas-relief qui orne la face principale de ce monument la célébration des noces d'Ataulphe, roi des Visigoths, avec Placidie, sœur de l'empereur Honorius, qui eut lieu dans notre ville l'an 413 de notre ère. Cette interprétation ne saurait supporter un examen sérieux. Il est évident qu'il faut voir dans ce bas-relief diverses scènes de l'ancien et du nouveau testament. La femme qui occupe le centre de la composition, et qui a les bras étendus, est une orante ou une adorante. Des figures du même genre occupent toujours la même place sur presque tous les tombeaux chrétiens des premiers siècles qui se trouvent au musée d'Arles; on ne saurait y reconnaître la vierge, parce qu'à cette époque les figures de la mère du sauveur étaient fort rares; parce qu'on la représentait toujours avec son enfant; parce qu'enfin on n'avait pas encore donné au culte de Marie la prédominance qu'on lui accorde maintenant. On observe, à droite de cette figure, des apôtres tenant des volumens, Jésus multipliant les pains (1) et les poissons, par l'imposition des mains, et Moïse frappant le rocher d'Horeb. Un israélite assiste à ce dernier miracle, et son enfant se désaltère avec les eaux qui jaillissent de la source mystérieuse. Plusieurs apôtres, tenant également des phylactères, sont figurés du côté opposé. On voit, dans cette partie, deux israélites, caractérisés, comme il est dit plus haut, par leur bonnet, leur chaussure et leur courte tunique, c'est-à-dire par le costume des esclaves, adressant des reproches à St. Pierre à l'occasion de sa conversion. Nous ignorons quel est le personnage placé à l'extrémité de la partie gauche, qui, tenant une tablette en face de lui, est assis sur un siége d'osier dont le dossier est droit; il appartient probablement à la classe des *tabularii*. Cette figure se rencontre également, et à la même place, sur les tombeaux contemporains conservés dans les musées du Vatican, d'Arles, de Lyon, etc.; on l'observe aussi sur une fresque des catacombes de St.-Thrason.

Il est facile, en comparant les tombeaux chrétiens des premiers siècles qui se trouvent dans le musée de Narbonne avec ceux d'Arles, de reconnaître qu'ils offrent les mêmes sujets, les mêmes dispositions, le même style, les mêmes procédés d'exécution; on pourrait même dire qu'ils sont sortis des mêmes ateliers et qu'ils ont été exécutés par les mêmes artistes. Les sujets que l'on y observe le plus souvent sont la

(1) Les pains portent pour marque une petite croix.

résurrection du Lazare et de la fille de Janire, Jonas, le sacrifice d'Abraham, Adam et Ève, le passage de la Mer rouge, Daniel avec les lions, la guérison de l'aveugle, du paralytique et du flux de sang; les noces de Cana, la condamnation des trois hébreux, etc. Il existe à Narbonne, dans l'église St.-Paul, un tombeau de la même époque, représentant la Samaritaine; on observe sur ce bas-relief la margelle d'un puits surmontée d'un *girgillus*, cylindre horizontal à manivelle, destiné à monter l'eau; on s'en sert encore de nos jours.

Sur ces divers monuments, Jésus, accomplissant les actes de sa vie terrestre, est toujours représenté sans barbe, en signe d'humilité, parce que alors il est plus particulièrement homme; il est représenté barbu lorsqu'il est divinisé ou dans toute sa gloire; dans ce dernier cas, on le voit toujours assis, nimbé, tenant le livre des évangiles, et souvent plus grand que nature, afin d'indiquer, par ses proportions physiques, sa supériorité morale. Un tombeau du musée d'Arles offre cette curieuse particularité, que J.-C. y est figuré une fois imberbe et une autre fois barbu : dans le premier cas, il lave les pieds à Simon Pierre; dans le second, il est apothéosé. Nous devons ajouter que l'emploi des nimbes ou auréoles est extrêmement rare à cette époque, bien que cet emblème se rencontre sur des monuments antérieurs.

525. FRAGMENT D'UN TOMBEAU CHRÉTIEN DU IVe SIÈCLE, donné au musée par M. Bellaud. A droite, on remarque un apôtre tenant un volumen. La partie gauche est très-usée, mais on peut y voir, avec un peu de bonne volonté, le sommeil d'Adam et la main de Dieu sortant des nuages, l'arbre de la science et le paradis terrestre, figuré par des arbres et des animaux. Cette composition, divisée en deux parties, est encadrée par des tiges de lierre qui sortent d'un canthare.

526. FRAGMENT D'UN TOMBEAU CHRÉTIEN DE LA MÊME ÉPOQUE. — Don de M. Bellaud.

527. FRAGMENT D'UN TOMBEAU CHRÉTIEN, en marbre blanc, de la même époque, donné par M. Bellaud. Les figures, en haut-relief, séparées par des chênes et autres espèces d'arbres représentant le paradis, rappellent encore les bonnes traditions de l'époque romaine. Dans la partie gauche, Jésus, imberbe, guérit l'aveugle fils de Timée. Au centre, Jésus, imberbe encore, se trouve placé entre deux apôtres qui lui offrent des couronnes de fleurs et de feuillages. A gauche, le pommier avec le serpent.

528. SARCOPHAGE DU VIe SIÈCLE, en marbre blanc des Pyrénées, orné de cannelures ondoyantes, et offrant dans la partie centrale le monogramme grec de Jésus-Christ (chrisme, ou croix à six branches). Le couvercle, qui est de la même époque, mais d'un autre tombeau, a la forme d'un toit à quatre versants ornés d'écailles imbriquées;

il fut découvert à l'hôpital. Le musée en est redevable à M. H. Faure, membre de la Commission des hospices et de la Commission archéologique.

Le monogramme de J.-C., que Constantin fit placer sur l'enseigne militaire nommée *labarum*, et qui figure sur les diplômes, les médailles, les rescrits impériaux des ve, vi^e^ et viie siècles, ainsi que sur un très-grand nombre de monuments du moyen âge, est renfermé dans une couronne de feuillages sur laquelle on remarque une feuille de vigne. Cet emblême est très-souvent employé sur les monuments des premiers siècles; il fait allusion à plusieurs passages des Évangiles : *Je suis la vigne et mon père est le vigneron. Je suis la vigne et vous en êtes les rameaux, etc.* En général, le monogramme de J.-C. était accompagné des lettres *alpha* et *omega*, pour rappeler que Dieu est le commencement et la fin de toutes choses. La secte des Ariens, si répandue pendant les ve, vi^e^ et viie siècles, ne reconnaissant pas la divinité du Verbe, manifesta cette croyance en supprimant les deux lettres du monogramme. Cette absence semblerait donc indiquer que le tombeau classé sous ce numéro servit de sépulture à un arien; mais ce n'est là qu'une présomption, puisque les artistes appartenant à l'église orthodoxe exécutèrent, à toutes les époques, des monogrammes du Christ sans y ajouter les lettres mystiques.

529. TOMBEAU DU VIe OU DU VIIe SIÈCLE, en marbre blanc, de style mérovingien. A l'extrémité de chaque angle saillant se trouvent des pilastres, et, au centre, des enroulements de feuilles de vigne et de lierre. Le couvercle est à quatre versants et de la même époque. Ce tombeau a été découvert dans l'ancien jardin des Minimes. — Don de M. Pastre.

Beaucoup de tombeaux de ce genre n'offrent aucune inscription et n'ont jamais servi; ils étaient fabriqués à l'avance, comme cela se pratique encore de nos jours. On sait en effet que dans les grandes villes les rues qui conduisent aux cimetières sont peuplées de sculpteurs qui exécutent des tombeaux sans destination spéciale.

530. TOMBEAU du même genre et de la même époque. Le couvercle, à quatre versants, est dépourvu de sculptures; il faisait partie d'un autre tombeau.

531. TOMBEAU du même genre et de la même époque, découvert dans les vignes du Quatourze.

532. TOMBEAU du même genre et de la même époque.

533. SARCOPHAGE en calcaire coquiller de Nissan, sans ornements et sans inscription, découvert en 1842 dans des fouilles exécutées près de l'hôpital, sur la place St.-Paul.

Ce sarcophage est de la classe de ceux qui étaient destinés à être

déposés dans le sol; il date des dernières années du IIIe ou du commencement du IVe siècle, c'est-à-dire de l'époque où l'on abandonna l'usage de brûler les cadavres (incinération) pour adopter le mode actuel de sépulture (inhumation). C'est vers le même temps que s'opéra dans les Gaules la transition définitive du paganisme au christianisme. On sait que les gnostiques du IVe siècle adoraient à la fois Jupiter et Jésus. Des sépultures de cette époque renferment encore des squelettes qui tiennent dans la main droite une pièce de monnaie à l'effigie de Constantin, destinée à payer le nautonnier des enfers.

Le cimetière dans lequel était placé ce sarcophage en renfermait une très-grande quantité; il offrait une extrême analogie avec les *aliscamps* d'Arles, et portait jadis le nom d'*Embolas*. La partie la plus inférieure renfermait des vases funéraires de l'époque romaine. Tout fait présumer que les tombeaux des premiers siècles dont nous venons de parler, et ceux que l'on observe dans l'église St.-Paul, proviennent du même cimetière.

534. SARCOPHAGE en marbre des Pyrénées, de la même époque, provenant des mêmes fouilles; il est entièrement dépourvu d'ornements.

535. SARCOPHAGE en marbre blanc, orné de strigilles ou cannelures ondoyantes, offrant dans le centre un cartouche sans inscription. C'est peut-être une baignoire de l'époque romaine.

536. FRAGMENT D'UN TOMBEAU CHRÉTIEN, orné d'entrelacs, de style mérovingien; la tranche offrait une inscription dont il ne reste que la partie suivante :

+ .....V. A(NNOS)......
+ .....S. ESINIO EREDA + Q. V. ANNOS......

537. FRAGMENT D'UN SARCOPHAGE CHRÉTIEN des premiers siècles, décoré de dessins en zigzag. Le monogramme du Christ, accompagné d'un *alpha* et d'un *omega*, est placé au centre, dans une couronne; ces lettres font allusion au passage de l'Apocalypse, où il est dit : *Je suis le commencement et la fin, l'alpha et l'omega, celui qui est, qui était et qui sera, le Tout-Puissant.*

SCULPTURES MÉROVINGIENNES.

538. BAS-RELIEF DU VIIe SIÈCLE, trouvé dans la cour de la maison Reverdy. *h.* 1m10. *l.* 0m58. L'explication de ce bas-relief présente de grandes difficultés; on y remarque un animal fantastique analogue à la Tarasque; un cavalier, de style très-barbare, poursuivant un cerf;

des rosaces, des oiseaux qui becquettent des raisins. C'est peut-être une chasse mystique contre la Gargouille; dans ce cas, il faudrait voir dans ce monument un emblème des victoires remportées par le christianisme sur l'idolâtrie.

Les représentations des scènes de chasse sont assez fréquentes sur les sculptures du moyen âge : les unes rappellent des légendes, les autres symbolisent les luttes de l'Église militante. Sur plusieurs monuments des premiers siècles, le cerf symbolise Jésus-Christ. On sait que le Sauveur apparut à St. Eustache et à St. Hubert sous la figure de cet animal.

539. Bas-relief en marbre blanc, de style très-barbare, représentant le triomphe de la croix. *h.* 1m. *l.* 0m55. Ce bas-relief, dont les têtes offrent une grande ressemblance de caractère avec celles gravées sur les médailles visigothes, était encastré à l'extérieur des murailles romanes de l'église des Pélerins (la Major).

Dans la partie supérieure, deux colombes se désaltèrent dans un canthare.

Ce motif est très-fréquemment reproduit sur les peintures, les mosaïques et les bas-reliefs des premiers siècles de l'Église; on l'observe également sur les armes du pape Grégoire XVI. Les premiers chrétiens étant dans l'usage de conserver les pains destinés au sacrement de la communion dans de petits vases analogues aux canthares, il est permis de penser que les colombes sont un emblème des fidèles qui se nourrissaient du pain mystique. Ce vase peut aussi être considéré comme le *saint-gréal*, qui servit à J.-C. pour célébrer la cène, et dans lequel Joseph d'Arimathie recueillit le sang qui coulait des plaies du Sauveur. Les canthares jouaient également un très-grand rôle dans le symbolisme païen : ils étaient considérés comme un emblème de la vie. Un canthare renversé symbolisait la mort.

Dans la partie inférieure du bas-relief, un personnage assis sur un siége ayant la forme d'un X (*faldistorium*), tient à la main une grande croix grecque pattée et gemmée, à laquelle sont suspendues les lettres mystiques *alpha* et *oméga;* un second personnage le traîne à l'aide d'une corde; un basilic se trouve placé au-dessous du siége : c'est une allusion aux paroles de David *Super aspidem et basilicum ambulabis et conculcabis leonem et draconem*. Si cette interprétation est exacte, la figure portant la croix pourrait être considérée comme J.-C. écrasant les hérésies et dominant les passions, représentées par une des bêtes sataniques les plus redoutées des anciens.

Il est facile, en comparant ce bas-relief aux sculptures des tombeaux classés sous les numéros 524 et 527, de voir combien fut rapide la décadence qui suivit la grande migration des peuples germaniques et scandinaves dans les Gaules (Goths, Bourguignons, Franks, etc.), migration qui commença dans les premières années du Ve siècle.

CHAPITEAUX ROMANS, GOTHIQUES ET DE LA RENAISSANCE.

Presque tous les chapiteaux du musée ont fait partie de monuments de la fin du XIe et du XIIe siècles. Ils proviennent en général des anciens cloîtres aujourd'hui détruits de St.-Paul, du couvent des Carmes, ou bien des églises situées dans la banlieue de la ville, qui furent abandonnées après la construction des remparts. Plusieurs offrent des sujets allégoriques. Le christianisme, né dans l'Orient au sein du judaïsme, se manifesta d'abord, comme tous les dogmes orientaux, par des symboles. Jésus-Christ ne s'exprimait qu'en paraboles, et l'apocalypse de St. Jean est un type du génie symbolique. Cette manière d'exprimer les nouvelles doctrines était pour les premiers chrétiens un moyen d'éviter les persécutions. Il existe cependant plusieurs sculptures chrétiennes qui ne sauraient être interprêtées dans un sens emblématique, et qui ne doivent être considérées que comme simple caprice d'artiste.

540. CHAPITEAU ROMAN, trouvé dans l'ancienne église des Carmes; il représente un évêque et des diaconesses distribuant des pains à des pauvres, qui reçoivent ces offrandes à genoux. — Ce chapiteau a été donné par M. Despeyroux.

541. CORBEILLE DE CHAPITEAU DU XIIe SIÈCLE, d'un très-beau style. Don de M. Carrettié.

542. CHAPITEAU décoré d'animaux monstrueux, dont les corps accouplés se réunissent à une seule tête.

543. CHAPITEAU orné d'entrelacs et d'oiseaux.

544. DEUX BEAUX CHAPITEAUX ROMANS DU XIIe SIÈCLE : l'un est décoré d'animaux fantastiques, l'autre de feuilles d'acanthe imitant le galbe corinthien. *h.* 0m 50. — Don de M. Bernard Séguy.

545. CHAPITEAU sur lequel on observe un cavalier, une femme portant un faucon sur le poing, et le roi David assis sur un tabouret et jouant du *psalterium* devant Saül.

546. CHAPITEAU HISTORIÉ représentant des scènes d'expiation.

547. CHAPITEAU représentant une lutte de guerriers équipés comme au XIIe siècle : l'un est armé d'un bouclier rond, l'autre porte un bouclier pointu sur lequel on observe une croix.

548. Chapiteau à tailloir très-saillant, orné de quatre feuilles de vigne.

549. Chapiteau historié, représentant divers épisodes de l'entrée de J.-C. à Jérusalem. On distingue Zachée monté sur la branche d'un sycomore ; un personnage placé à l'entrée de la ville étend son manteau sous les pas du Sauveur qui, assis sur son humble monture, bénit de la main droite. — Don de M. Caffort, docteur médecin.

550. Chapiteau aux angles duquel figurent des vieillards qui ont tous leur main à la barbe, et prêtent serment devant des emblêmes chrétiens : un poisson et des brebis. — Don de M. Dureau, bibliothécaire.

On sait que les néophytes et les apôtres sont souvent représentés sous la figure de brebis qui se désaltèrent dans les eaux des quatre fleuves du paradis, ou bien qui entrent dans Jérusalem. Jésus-Christ est également représenté, sur les monuments de toutes les époques, sous la figure du Bon Pasteur et d'un agneau. L'emblême du poisson est aussi très-commun : on le rencontre sur les anneaux, les cachets, les lampes, les fresques et les verres peints des premiers siècles de l'Église. Le mot grec ICHTHUS (poisson) avait un sens mystique, parce que les lettres dont il est formé sont aussi les initiales de chacun des mots de la phrase IÊSOUS CHRISTOS THEOU UIOS SÔTER : Jésus-Christ, fils de Dieu, sauveur.

551. Chapiteau sur lequel on observe des harpies (femmes à tête d'oiseau) qui offrent une extrême analogie avec celles des vases étrusques.

Les sirènes, symboles de la séduction, des plaisirs déréglés, sont également représentées sur le Bestiaire latin de Bruxelles et de Berne comme les harpies, vampires ou *lamiæ*.

552. Chapiteau. Le décor fait allusion à la lutte du bon et du mauvais génie ; il offre de grands rapports avec les bas-reliefs persépolitains représentant les rois perses divinisés qui luttent contre des animaux fantastiques. C'est donc un emprunt fait au mythe d'Ahrimane et d'Ormuzd, c'est-à-dire à la lutte du bien et du mal, du jour et de la nuit, de l'ange et du diable. Le même motif se trouve reproduit sur la porte de l'église de la Cité, à Carcassonne.

553. Chapiteau du XIIIe siècle, orné de feuilles à crochet.

554. Chapiteau roman, avec deux dragons et une tête de satyre. Don de M. Ponsol.

555. Chapiteau roman, historié, du XIIe siècle, trouvé à la Major (chapelle des Pélerins) ; il représente la visite de Marie à Élisabeth ;

l'Annonciation et la Nativité. Dans la seconde scène, la vierge est assise, nimbée et tient dans la main gauche un livre de prières. Le messager céleste est également nimbé, vêtu d'une longue tunique et muni de grandes ailes; il tient le phylactère, sur lequel se trouve ordinairement inscrite la formule de la salutation, *Ave Maria, etc.* Dans l'épisode de la Nativité, la vierge est couchée, l'enfant, dont la tête est entourée d'un nimbe crucifère, repose à côté de sa mère; tout son corps, les bras compris, se trouve emmailloté entre deux planches; l'âne et le bœuf, dont on n'aperçoit que les têtes, le réchauffent de leur haleine; saint Joseph est placé à gauche, sa tête repose sur une de ses mains.

556. Chapiteau du xvie siècle, avec feuillages et écusson d'armoiries, trouvé dans les démolitions d'une maison située rue de l'Ancien-Courrier, en regard de l'impasse des pélerins. La forme étrange de cette corbeille fait présumer qu'elle supportait la retombée d'une voûte d'arètes à arceaux prismatiques. — Don de M. Bourdel, entrepreneur de travaux de maçonnerie.

557. Chapiteau de la renaissance, en albâtre, offrant des détails de sculpture très-minutieux, exécutés avec une rare habileté; il a été trouvé à Perpignan. Acquis à la vente du cabinet Jallabert.

SCULPTURES DIVERSES.

558. Bas-relief trouvé à Athènes, *h.* 0^{m}95. *l.* 0^{m}60. Il représente sur la face principale un paon nimbé, et sur le revers une grande croix. — Don de M. le général Espéronnier.

Le paon, un des attributs de Junon, était, dans l'iconographie païenne, le symbole de l'apothéose des impératrices. Les chrétiens des premiers siècles adoptèrent cet emblême, mais en lui donnant une nouvelle signification : il symbolisait alors la résurrection, le changement, la transformation, parce que les plumes de cet oiseau se renouvellent chaque année. On remarque des paons emblématiques sur la chaire des évêques ariens de Ravenne, sur un sarcophage de l'église St.-Étienne, à Bologne; sur une inscription de la basilique Ste.-Marie, à Rome; sur le sarcophage du pape Zosime et sur le pavé de St.-Marc. A St.-Ambroise, de Milan, un paon enlevant un poisson figure le triomphe du Christianisme.

559. Petit monument exécuté d'un seul bloc de marbre blanc, qui a beaucoup exercé la sagacité des archéologues; il fut découvert à Narbonne pendant la démolition de la tour mauresque, en 1639. Il se compose d'un portique supporté par quatre colonnes composites et d'une *cella* ou *naos*, à pans coupés, ayant une colonne engagée à l'extrémité de chaque angle saillant. Le style indique une époque

d'extrême décadence. Faut-il voir dans ce monument une imitation grossière du saint Sépulcre, un tabernacle (*ciborium*), un de ces *édicules* que l'on élevait sur le tombeau des martyrs? ou bien encore un simple caprice d'artiste? Il est fort difficile de se prononcer.

560. Statue funèbre, en marbre blanc, d'un guerrier portant l'équipement du xiie siècle : c'est peut-être un vicomte de Narbonne; quoiqu'il en soit, elle a une très-grande analogie avec la statue de Bernard IV, comte de Comminge, conservée au musée de Toulouse. Don de M. Vignard.

561. Statue funèbre, en marbre blanc, d'une femme portant le costume adopté par les dames du Languedoc vers la fin du xive siècle; quelques personnes ont cru que c'était Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, morte à Perpignan en 1190, et ensevelie à Fontfroide; mais rien n'indique le style et le costume du xiie siècle, elle porte d'ailleurs une couronne de duchesse. Cette statue, donnée au musée par M. Laupies, provient de l'église des Jacobins (*prédicadous*).

562. Bas relief en albâtre gypseux, découvert dans un galetas, à côté de la cathédrale. Il représente un chanoine portant une aumusse d'une forme particulière, placé sous un arc en accolade décoré de feuillages frisés.

Ce beau fragment de sculpture provient, selon toute probabilité, du tombeau que Philippe IV, dit le Bel, fit construire, à la fin du xiiie siècle, dans l'ancienne cathédrale de Narbonne, pour recevoir les chairs et les entrailles de son père, Philippe III, dit le Hardi, mort à Perpignan après l'expédition qu'il venait de faire en Espagne contre Pierre d'Aragon. Ce tombeau, dont la grille en fer sert encore de barrière dans la salle de la justice de paix, avait été transporté de l'ancienne cathédrale dans la nouvelle; il fut détruit pendant la Révolution. Le chevalier Marfaing, qui avait vu ce monument en 1774, dit que le roi était représenté couché, tenant un long sceptre dans la main droite et des gants dans la main gauche.

563. Deux Lions en albâtre, mutilés; ils faisaient probablement partie du tombeau précédent.—Don de MM. J. Delmas et L. Lasserre.

564. Bas-relief funèbre en albâtre, trouvé dans l'église des Jacobins (dominicains, frères prêcheurs ou *prédicadous*). Il représente un moine barbu à genoux, les mains jointes, priant en face d'un pupître sur lequel se trouve placé un livre ouvert, et aux pieds d'un religieux couché sur son lit de mort, que l'on croit être le père Ferrier. — Don de M. Léon Galibert.

565. Bas-relief mutilé, en albâtre, trouvé dans la même église; il représente le repas de Jésus avec les disciples d'Emmaüs; le Sauveur

et ses deux disciples sont servis par deux anges ailés qui portent des corbeilles remplies de petits pains ; ils sont vêtus de longues tuniques ; on n'aperçoit sur la table que des pains et deux plats de poissons. — Don de M. Léon Galibert.

566. Pierre tombale fracturée, en marbre blanc, trouvée dans la même église. Elle représente, placé sous un pinacle, un religieux dont le corps n'est qu'ébauché; deux anges ailés, vêtus de longues tuniques, sont sculptés dans la partie supérieure : l'un supporte une couronne, l'autre tient un encensoir. — Don des religieuses de la Sainte-Famille.

567. Bas-relief du xve siècle, en pierre de Portel, avec traces de couleurs et de dorures. Ce bas-relief, trouvé à Azille, dans l'église des Cordeliers, représente la rémission des péchés, ou bien la charité sous la figure d'un évêque qui, assisté de deux diacres, remet des vêtements à un enfant entièrement nu. Ce dernier cas serait une interprétation des paroles suivantes : *J'étais nu et vous m'avez donné des vêtements.*

On ne saurait s'arrêter à l'idée que cette scène représente un néophyte qui vient de recevoir le baptême par immersion, puisque ce mode d'administration fut abandonné dans le xe ou le xie siècle. C'est de cette époque que date l'usage de donner le baptême par infusion, quelques jours après la naissance des enfants.

568. Le Christ a la colonne, bas-relief en albâtre, du xive siècle, relevé de couleurs et de dorures. *h.* $0^{m}42$.

569. L'Ensevelissement de la Vierge, bas-relief en albâtre, de la même époque. *h.* $0^{m}35$.

570. Le Crucifiement. L'artiste a fait figurer dans cette scène des anges, des gardes, Joseph d'Arimathie, l'aveuglement de St. Longin et l'évanouissement de la Vierge. Ce bas-relief, de la même époque que les deux précédents, a dû faire partie d'un rétable d'autel analogue à celui que l'on voit encore dans l'église de Cornelia, près du Vernet. *h.* $0^{m}50$. — Don de M. Steinel.

571. Figurine en albâtre gypseux; elle représente un guerrier casqué, vêtu d'une tunique; ses mains recouvertes de gantelets sont appuyées sur une francisque. — Don de M. Barthe, peintre.

572. Le retour de l'Enfant prodigue, bas-relief en albâtre gypseux, relevé de dorures. — Don de M. Rosier.

573. Fragment de Sculpture polychrome du xviie siècle, représen-

tant la tête de la Vierge des Douleurs, ou bien une des Saintes Femmes. — Don de M. Thiers, boucher.

574. TÊTE VIRILE BARBUE portant une tiare; elle représente Dieu le père. — Don de M. A. Nombel.

575. CLEF DE VOÛTE, à quatre amorces, d'un monument du XV[e] siècle, offrant un homme qui tient des pampres dans les mains. — Don de M. Poursine.

576. FRAGMENT D'UN TOMBEAU DU XVI[e] SIÈCLE, en pierre calcaire de Portel, trouvé à Canet. On y observe deux têtes d'évêques mitrés et une tête de femme ailée, représentant probablement l'âme du défunt.

577. TÊTE DE CHÉRUBIN en marbre blanc. École de Nicolas Bachelier, de Toulouse.

578. PILASTRES DU XVI[e] SIÈCLE, en marbre blanc, ornés d'arabesques.

579. PROJECTILES en grès et en lave scorifiée des anciens volcans d'Agde, désignés sous les noms de bédaines et de bombardes, destinés aux anciennes pièces de siége. Il existe encore des pièces d'artillerie de ce genre dans plusieurs places fortes de l'Europe.

580. ECCE HOMO, statuette du XVII[e] siècle, en albâtre, relevée de couleurs et de dorures. *h*. 0[m]43.

581. BAS-RELIEF en pierre de Portel, représentant un porc-épic muni d'un collier, et portant une couronne sur le flanc gauche; il était placé dans l'église des Jacobins (*Prédicadous*).

Ce bas-relief rappelle les devises de Louis XII : Qui s'y frotte s'y pique; *cominùs et eminùs*, de près et de loin. Ce bas-relief donne la date du monument, confirmée d'ailleurs par les armes du cardinal Briçonnet (1507-1514), qui se trouvaient dans la même église et qui font maintenant partie des collections du musée.

L'ancienne église des Jacobins, détruite depuis longtemps, fut fondée en 1231. Elle était située dans la banlieue de la ville, *juxta burgum Narbonæ, in loco qui dicitur malola.* (Bibliothèque impériale, collection Doat.)

582. BUSTE DE LOUIS XIV, plus grand que nature, en marbre blanc de Carrare, sculpté par Pierre-Paul Puget, peintre, architecte et sculpteur, né à Marseille en 1622, mort dans la même ville en 1694. On lit sur le piédouche : *Ludovicus magnus natus* V *septemb* MDCXXXVII *obiit* I *septemb* MDCCXV.

Cette œuvre magistrale, d'une conservation parfaite et d'une authenticité incontestable, ornait, avant la révolution, les salles de l'archevêché de Narbonne.

583. Bacchus couronné de pampres, statuette en marbre blanc, du XVIIIe siècle, son bras droit repose sur une pyramide. *G. B.*

584. Andromède, statue en marbre blanc de grandeur naturelle, exécutée par M. Lescorné, élève de Petitot. — Don du Gouvernement, obtenu en 1846 par M. le général Espéronnier.

Andromède, fille de Céphée roi d'Éthiopie, ayant voulu disputer de la beauté avec Junon, fut enchaînée sur un rocher par Neptune, et exposée à la fureur d'un monstre marin.

585. Leucosie, statue de grandeur naturelle, en marbre blanc de Carrare, exécutée en 1847 par M. Ottin. Elle est couchée dans une coquille, le bras droit appuyé, soulevant de la main gauche une draperie que le vent agite et qui sert de voile à cette frêle embarcation. — Don du Gouvernement; obtenu en 1850 par le comte Mathieu de la Redorte.

M. Ottin est l'auteur des deux principales statues qui décorent la façade de la nouvelle bourse de Marseille.

586. Pied en marbre blanc, sculpté par Michel-Ange. — Don de M. Tournal.

Ce fragment de sculpture, acheté à Florence, faisait partie de la statue de Silène qui décorait l'escalier du palais Riccardi, et qui fut brisée par accident en 1813; la tête est conservée dans la galerie de M. Thiers.

587. Vase de la renaissance, en marbre blanc, disposé pour servir de fontaine. — Don de M. Ponsol, entrepreneur de travaux de maçonnerie.

588. La vierge et l'enfant, terre cuite, de Lucas (1778). *G. P.*

589. Hercule Farnèse, réduction en terre cuite, d'après l'antique, du musée de Naples. *G. P.*

590. Vénus dite de Médicis, réduction en terre cuite, d'après l'antique, du musée de Florence. *G. P.*

591. Corbeille de fleurs avec enroulements de feuilles d'acanthe, plâtre original, de Lodié. *G. P.*

592. Vase avec bouquet de fleurs, plâtre original, de Lodié. *G. P.*

593. Buste de Louis XIV, terre cuite, auteur inconnu. *G. P.*

594. Figure allégorique, terre cuite, attribuée à Girardon; elle représente la force sous la figure d'une femme qui porte une colonne brisée. *G. B.*

595. MODÈLE RÉDUIT DU TOMBEAU DU MARÉCHAL DE CRÉQUI, prince de Poix, exécuté en 1638. *G.P.*

596. MÉDAILLONS, terre cuite, représentant les apôtres, le Christ et une sybille, par Lucas. *G.B.*

597. ACADÉMIE, étude d'atelier, plâtre original.—Don de M. Sérigne.

598. BUSTE DE FEMME, imitation de l'antique, travail du XVIIe siècle. — Don de M. Jallabert.

599. BUSTE du même genre et de la même époque; les draperies sont en marbre rouge, le piédouche en granit oriental. *G.P.*

600. ARMES DE BENOIST DE LA FAILLAYE, seigneur de Moustoville en Berry, diocèse du Mans; de Louis de Sainet Serre, jadis maréchal et plus tard connétable de France, et de Jeanne de Sainet Serre, sa femme, fille naturelle de Benoist de la Faillaye. Ces armes, données au musée par M. J. Delmas, proviennent de l'église des Cordeliers.

Les mêmes armes ont été observées sur une pierre tombale de l'église des Cordeliers de Carcassonne. La fondation faite dans ces deux églises par une illustre famille du Berry, constate qu'une grande célébrité était attachée à ces deux édifices. (Note communiquée par M. Cros-Mayrevielle).

601. ARMES DE PLUSIEURS FAMILLES DE NARBONNE ET DU LANGUEDOC réunies sous ce même numéro.

602. ÉCUSSON en marbre, avec armes parlantes, portant la date de 1586. (Pont à trois arches, surmonté de deux tourelles crénelées, d'une étoile et d'un croissant; dans la partie supérieure les lettres Æ W). Don de M. Bruel, architecte.

ARMES DE QUELQUES ARCHEVÊQUES DE NARBONNE.

603. CONSOLE AVEC LES ARMES DE PIERRE DE LA JUGÉE, cousin maternel du pape Grégoire XI; il occupa le siége épiscopal depuis 1346 jusqu'en 1375.

604. CONSOLE, RELEVÉE DE COULEURS, offrant les armes de François de Hallai, mort en 1491.

605. ARMES DE GEORGE D'AMBOISE, cardinal, légat du St. Siége, ministre d'État sous Louis XII, mort en 1494.

606. CLEF DE VOÛTE ou PENDANTIF d'une ancienne chapelle de Canet (XVe siècle). Elle figure une étoile à huit pointes, dont les parties

extrêmes des rayons sont ornées d'animaux fantastiques et de deux anges supportant des écussons d'armoiries. Les armes de George d'Amboise, archevêque de Narbonne (palé d'or et de gueules de six pièces), occupent le centre.

607. ARMES DE GUILLAUME DE BRIÇONNET, cardinal, ministre d'État sous Charles VIII, mort en 1514; cet archevêque fit abattre les faubourgs et fortifier la ville, par ordre du roi. Ces armes, très-mutilées, étaient encastrées dans les murailles de l'église des Jacobins, à côté du bas-relief représentant un porc-épic, dont il est fait mention au nº 581. — Données par les religieuses de la Ste.-Enfance.

608. ARMES DE JEAN DE LORRAINE, nommé cardinal en 1550. Ces armes étaient placées dans les combles de la grande salle de la bibliothèque; elles étaient entourées d'une guirlande de fruits, en faïence, de Luc Della Robbia.

609. ARMES DE LOUIS DE VERVINS, qui occupa le siége de 1615 à 1628.

610. ARMES DU MÊME PRÉLAT, supportées par un chien; elles ont probablement fait partie d'un monument funèbre.

611. ARMES DE PIERRE DE BONZY, cardinal, grand aumônier de la reine, commandeur de l'ordre du St.-Esprit; il occupa le siége de 1673 à 1703, et fit bâtir le grand séminaire, qui a été depuis transformé en caserne. C'est à lui que nous devons le grand autel de la cathédrale. — Don de M. Peyrusse père, de Lézignan.

---

612. L'AVARICE ET LE MÉPRIS DES RICHESSES, bas-reliefs circulaires sur ébène (XVIIe siècle). — Don de M. Louis Lasserre.

613. St. ÉLOI TRAVAILLANT SUR UNE ENCLUME, fragment de rétable en bois de chêne, découpé à jour (XVe siècle). Trouvé au monastère maintenant détruit de St.-Martin-du-Canigou. — Don de M. L. Pech, docteur-médecin.

614. LES QUATRE ÉLÉMENTS, figures allégoriques en ivoire; elles sont sous verre, avec cadres ovales en bois doré de l'époque (XVIIe siècle). *G. B.*

615. LA VIERGE, L'ENFANT JÉSUS ET St. JEAN, plaque en ivoire, sculptée en haut relief (XVIIIe siècle). *h.* 0^m 10 sur 0^m 12. *G. B.*

616. ANDRÉ MOROSINI, historien de la république de Venise, plaque d'ivoire ovale. Collection Soulatge.

617. MÉDAILLON DU XV[e] SIÈCLE, en nacre, représentant l'agneau pascal avec l'étendard de la résurrection, entouré de la légende *Agnus Dei qui tollis peccata mundi, etc.* — Don de M. J. Delmas.

Il servait probablement d'ornement à une boîte destinée à renfermer les rondelles de cire (*agnus Dei*) que l'on fabrique chaque année à Rome avec les débris du cierge pascal.

SCEAUX.

618. SCEAU OGIVAL DU XIV[e] SIÈCLE, de l'abbaye des Bénédictins de Notre-Dame de Lagrasse, fondée par Charlemagne. Légende : **S. Venerabil. Covetus. Crasse. monasteri. edifica. P. Karolum. Magnum.** Dans le champ et sur un fond fleurdelysé, la Vierge couronnée porte son enfant sur le bras gauche, et tient un sceptre dans la main droite; elle est assise sous un riche pinacle, entre deux anges en adoration, placés sous des niches. On voit dans la partie inférieure plusieurs bénédictins à genoux et les armes de l'abbé. Très-beau travail, bien fouillé.

619. SCEAU OGIVAL DU XIV[e] SIÈCLE, de Sicard, archidiacre et trésorier de l'église St.-Just de Narbonne. Dans le champ, on voit St. Just et St. Pasteur; dans la partie supérieure, la Vierge; dans le bas, le trésorier à genoux et priant. — Don de M. Tournal.

620. SCEAU OGIVAL DU XIV[e] SIÈCLE, de l'église collégiale de Saint-Étienne de Narbonne. Légende : **S. Capituli. ecclesie. collegialis. beati. protomartyris. Stephani. Narbon.** Dans le champ, le martyre de St. Étienne; au-dessous, les armes du chapitre et de l'archevêque Bernard de Fargis.

Le chapitre de cette église, qui était située dans la banlieue de Narbonne, fut installé postérieurement dans l'église de la Major, et transféré, en 1540, dans celle de St.-Sébastien.

621. **S. Ramon Mascaros.** Dans le champ, la lettre B (*beatus*) et une main bénissant.

622. SCEAU ROND MUNICIPAL, DU XV[e] SIÈCLE, trouvé à Nissan. Légende : **S. consul. sancti. Saturnini. de. Portes.** Dans le champ, une porte de ville. — Don de M. L. Bernard.

623. **Sigill. P. Raimundi. Bedocius** (XV[e] siècle). — Don de M. Tournal.

624. SCEAU DE RAYMOND DE COLOMBIERS, trouvé à Prat-de-Cest. Dans le champ, les armes parlantes de la famille : un colombier. — Donné par M. Julien.

625. S. Berenger. Bianqe. Dans le champ, un écusson d'armoiries.

626. Sigill. B. de. Donis. monaci (XIVe siècle). Il a été trouvé à Fontfroide. — Don de M. de St.-Aubin.

627. S. Dulcie. de. Portali. Dans le champ, armes parlantes : une porte.

628. S. Johan. Matur. Sceau et contre-sceau.

629. S. Petr. Sicart. Sceau et contre-sceau.

630. S. Gr. capel. de. Siutat.

631. SCEAU ROND MUNICIPAL, DE MARSEILLE. Dans le champ, les armes de la ville (une croix) entourées de la légende ACTIBVS IMMENSIS VRBS MASSILIA FVLGET.

632. SCEAU OVALE, DU XVIIIe SIÈCLE, en argent, de la corporation des perruquiers de Narbonne. Dans le champ, St. Louis. — Cédé par M. E. Caussat.

633. SCEAU DU CHAPITRE DE LA CATHÉDRALE DE NARBONNE.

634. SCEAU MUNICIPAL DE NARBONNE.

635. SCEAU DE LA COMPAGNIE DES MAÎTRES EN CHIRURGIE DE NARBONNE. Don de M. J. Caffort, docteur-médecin.

636. SCEAU DU TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE NARBONNE (république française).

637. SCEAU DE LA JUSTICE DE PAIX DE NARBONNE (même époque).

638. SCEAU DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE NARBONNE (1754). Dans le champ, un autel entouré de la légende ARAM NARBONENSEM MVSIS DANT IIIII VIRI. — Don de M. Barthez, docteur-médecin, ancien membre de la Commission.

639. SCEAU DE L'APPROVISIONNEMENT EXTRAORDINAIRE. *Isles au Revant* (république française).

640. SCEAU DU GÉNÉRAL DE DIVISION MONTCHOISY (république française). — Don de M. Barthe, peintre.

641. LVDOVICVS EPIS ET COMES AGATHENSIS. Dans le champ, les armes du prélat.

642. SIGILLV. RE. CONTRACTV. VICECO. CARCATEN. Dans le champ, l'écu de France, surmonté d'une couronne de vicomte.

643. CACHET TOURNANT DU XVIIe SIÈCLE, en fer, disposé pour recevoir trois empreintes. Le manche, évidé et découpé à jour, offre des traces de dorure et une petite boîte pour le sablon. — Don de M. Méjean.

644. CACHET DU MÊME GENRE et de la même époque, orné d'incrustations en argent, et destiné à servir de breloque. Ce cachet est, comme le précédent, entièrement muet; il n'avait pas encore reçu de destination particulière.

645. EMPREINTES, en gutta-perka, des sceaux du chapitre et des archevêques de Narbonne, conservés dans le trésor de la cathédrale. Ces empreintes ont été exécutées et données au musée par M. Edmond Pessieto.

ÉMAUX.

646. CHRIST EN RELIEF DU XIIe SIÈCLE, émail à taille d'épargne; une tunique à plis droits et réguliers, retenue par un ruban vert, couvre le corps; la tête est inclinée à gauche.

647. LE CHRIST EN CROIX, ENTRE LA VIERGE ET ST. JEAN LE DISCIPLE BIEN-AIMÉ. Les têtes sont en relief et dorées; St. Jean porte le livre des évangiles; Jésus-Christ a un clou à chaque pied, comme sur tous les monuments antérieurs au XIIIe siècle; le nimbe qui entoure sa tête est timbré d'une croix rouge; la partie inférieure du corps est recouverte d'une tunique à plis droits et réguliers; il ne porte pas de couronne d'épines : cet emblème de la passion ne figure que sur les monuments d'une époque postérieure. Trois monticules figurent le calvaire. On observe, dans la partie supérieure, deux anges vêtus de longues tuniques et ailés. *h.* 0^{m}21.

Cette plaque, en émail champlevé, de la fin du XIIe siècle, a dû faire partie d'un reliquaire; elle offre la plus grande analogie avec les émaux qui ornent une châsse ou capsule conservée dans l'église St.-Sernin à Toulouse.

648. BÉNITIER en émail peint ou en apprêt, ayant appartenu à M. de La Roche-Aymon, archevêque de Narbonne; il représente St. François de Salles à genoux devant une croix. L'artiste a signé

sur le revers, en lettres dorées, *I Laudin au faubourg de Manique à Limoges. h.* 0m28. — Cédé au musée par les religieuses de Notre-Dame, de Narbonne.

649. Bénitier du même genre, peint par Nouailher, de Limoges. Le médaillon représente Madeleine au pied de la croix. Dans la partie supérieure, le St.-Esprit est représenté sous la figure d'une colombe. *G. B.*

650. Écuelle en cuivre émaillé, à six lobes, décoration florale polychrome. Dans le centre, lutte de deux enfants, avec la légende satirique *Justitia*. Le revers offre un paysage et des émaux translucides sur paillon. Cette pièce est signée I. L. (Jean Laudin, de Limoges). — Don de M. Cauvet, avocat, membre de la Commission.

651. Écuelle du même genre. Dans le centre, peint en grisaille, une nymphe poursuivie par un satyre. *G. B.*

652. St. Jérome. Le costume de cardinal dont il est revêtu rappelle sa participation aux affaires de l'Église sous le pontificat de Damaze. Émail des fabriques de Limoges, exécuté d'après une gravure d'Albert Durer. — Don de M. Gros, commandant d'artillerie.

653. Gobelets offrant les armes d'un prélat et les bustes de Zénobie et de Jeanne d'Arc, exécutés d'après les gravures de Claude Vignon intitulées *les Femmes fortes*. L'artiste a signé N. Lavdin, *émailleur près les Jésuites, à Limoges*. — Don de M. de Reynal, ingénieur en chef du service hydraulique à Toulouse.

654. St. Jean, émail en apprêt à rehauts d'or, des fabriques de Limoges (xvie siècle). Le disciple bien-aimé porte un manteau bleu et une tunique pourpre; il tient un calice et bénit; sa tête est entourée d'un nimbe radié et doré.

655. Agrafe de Chape, cuivre émaillé, avec figures en relief représentant le Christ en croix, expirant entre sa mère et son fidèle disciple. Don de M. Tournal.

656. Ste. Ursule et les onze mille vierges; elles sont placées dans le navire qui, poussé par la tempête, les transporta depuis les côtes d'Angleterre jusqu'à Cologne, où elles furent massacrées par les Huns. Émail de Limoges. *h.* 0m22.

657. Charlemagne, Godefroy, Alexandre, Hector, David, Josué et J. César. Ces sept figures, exécutées sur des disques de cuivre de 0m20 de diamètre, sont de N. Laudin, émailleur à Limoges; elles furent généreusement données au musée par M. Antoine Berthomieu.

658. Coupe en cuivre émaillé, de la manufacture impériale de Sèvres. L'intérieur offre une peinture en camaïeu, représentant des instruments de musique. — Don du Gouvernement, obtenu en 1850 par M. le comte Mathieu de La Redorte.

659. Boite en cuivre émaillé, fabrique allemande. Les dessins qui décorent l'intérieur et l'extérieur représentent l'échelle de Jacob, Samson, la lutte avec l'ange, et autres sujets bibliques. *G. B.*

660. Boites a Mouches, époque de Louis XV. *G. B.*

661. Salières, époque de Louis XV. Émail blanc relevé de dorures, avec petits paysages en polychrome. — Don de la famille Tapié.

OBJETS DIVERS

DE LA FIN DU IVe SIÈCLE JUSQU'AU XVIe ET DE L'ÉPOQUE MODERNE.

662. Bague en or, offrant sur le chaton un monogramme entouré de la légende Vivas in Deo.

Elle peut être considérée comme étant d'une époque très-reculée, car cette acclamation se rencontre sur un grand nombre de marbres des catacombes de Rome des IIIe et IVe siècles.

663. Bague épiscopale ? en fer doré, découverte près de la chapelle des Pénitents bleus. Le chaton, qui probablement servait de cachet, offre un monogramme surmonté d'une croix à double traverse. — Donnée par la famille Baïssas.

664. Bague du VIIIe siècle, en argent très-oxydé, trouvée en 1850 dans des fouilles exécutées à l'hôpital. — Don de M. Castanier.

665. Lampe funéraire en terre cuite, avec le monogramme grec de J.-C. (chrisme ou croix à six branches), composé des lettres *Khi* et *Rho*, trouvée à Peisse, près d'Ouveillan.

666. Lampe du même genre, sur laquelle on voit Caleb et Josué, de retour du pays de Chanaan, qui portent sur leurs épaules, à l'aide d'un levier, la branche de vigne miraculeuse. — Don de M. Gabriel Bonnel.

Ce sujet, très-fréquemment reproduit sur les plus anciens monuments chrétiens, était considéré, de même que le sacrifice d'Abraham, comme une des figures de la crucifixion.

667. LAMPE avec un cavalier, de style très-barbare.

668. LAMPE trouvée à Salles-d'Aude, dans un tombeau du VIe siècle. Don de M. Bellaud.

669. LAMPE avec la figure du sagittaire.

670. LAMPE avec une croix bouclée et les deux lettres mystiques qui rappellent les paroles du Christ : *Ego sum principium et finis*, Je suis l'*alpha* et l'*oméga*.

671. LAMPE en terre cuite rouge, avec figure virile en buste, dont le style rappelle les médailles du bas-empire.

672. VASE MÉROVINGIEN à large ouverture et à deux anses, en terre cuite rouge non lustrée.

673. COUPES en terre cuite rouge, demi-sphériques, à larges rebords, offrant une décoration en dents de scie, très-simple et gravée à la pointe. La pâte, l'engobe et le style de ces vases présentent des caractères particuliers qui ne permettent pas de les confondre avec ceux de l'époque romaine ; ils furent découverts dans des sépultures près de St.-Jammes.— Don de M. Alphonse Jammes.

674. BOUCLE MÉROVINGIENNE en bronze, découverte en 1864 dans la même localité ; elle était ornée d'incrustations de pâte, dont il ne reste que de faibles traces. — Don de M. Alphonse Jammes.

675. ARC en fer, trouvé à Pézénas ; il a été tordu au feu, comme presque toutes les armes que l'on découvre dans les anciens tombeaux. Don de M. Eugène Lauthier.

676. CLEFS en fer, de diverses dimensions et de diverses époques, à deux, à quatre et à six fourchons ; quelques-unes peuvent être de l'époque mérovingienne ou carlovingienne, mais la majeure partie date du moyen âge. Les caractères qui nous permettraient d'établir une distinction sérieuse manquent. On comprend facilement d'ailleurs que la même forme a pu se perpétuer pendant une longue période de temps.

677. CLEF DU XVIe SIÈCLE.— Don de M. Fages.

678. CLEF DU XVIIe SIÈCLE.— Don de M. Maurice Peyre.

679. PLAQUE D'UNE FIBULE MÉROVINGIENNE en fer, trouvée près du moulin de Salles-d'Aude. — Don de M. Xavier Caunes.

680. ÉPÉE DROITE en fer, à deux tranchants, découverte, avec d'autres objets de l'époque mérovingienne, aux Amarats, près de Narbonne; on observe encore les clous qui servaient à fixer le bois ou la corne de la poignée; la lame offre des traces d'une inscription que la rouille a rendue illisible.

681. GRAIN DE COLLIER en corail rouge, découvert dans la même localité; il est probablement de la même époque.

682. HYPPO-SANDALE, fer de cheval d'une forme très-bizarre, destiné à garantir les pieds des chevaux malades.

683. DIVERS USTENSILES DES VIe ET VIIe SIÈCLES, en fer, découverts dans le nouveau faubourg et sur divers points de la banlieue de Narbonne : mors de cheval, brisé; pentures, instruments industriels et agricoles; vrille ou *fiche-patte*, clous, crampons, marteau, fers de lance et de flèche, hoyau, *ligo*, haches pareilles à celles qui ont été découvertes à Dijon, par M. Baudot, président de la Commission archéologique de la Côte-d'Or; francisques, grands couteaux, pareils à ceux que Grégoire de Tours désigne sous le nom de *Scramasaxes*, etc. Don de MM. Alberny, Maury et Auguste Combes.

Il est difficile de déterminer la date précise de plusieurs de ces objets, parce que le fer s'oxydant avec une extrême rapidité, les caractères physiques peuvent facilement induire en erreur, et que, d'un autre côté, la forme de certains instruments n'a pas sensiblement varié depuis l'époque gallo-romaine. Tous ces ustensiles, classés sous ce même numéro, peuvent donc appartenir à une époque antérieure ou plus moderne.

684. CAMÉES grossièrement sculptés sur des galets calcaires aplatis, de forme ovoïde, représentant des têtes viriles, imberbes, à cheveux frisés, tournées à droite, et rappelant les figures mérovingiennes. Ils furent achetés à un marchand, en 1837; nous en ignorons la provenance.

M. Boucher de Perthes a figuré, dans son grand ouvrage sur les monuments celtiques, trente-trois camées du même genre, qu'il considère comme fort rares; il en avait fait acquisition à Gênes, en 1806.

685. CHRIST CARLOVINGIEN en bronze doré à la feuille; il est barbu, porte une couronne d'argent; sa tunique descend jusqu'aux genoux; les bras sont étendus horizontalement; la tête, sans la moindre déviation latérale, est inclinée légèrement vers la poitrine; chaque pied est fixé isolément sur la croix par un clou. *h.* 0m09. — Donné par M. Tournal.

686. CROSSE ABBATIALE, en ivoire, d'un abbé de Lagrasse (fin du XIIe ou premières années du XIIIe siècle). La volute se termine par une

tête de dragon ou de serpent, animaux sataniques qui symbolisent, sur les monuments chrétiens, les hérésies et les mauvaises passions; l'extérieur est orné de trois feuilles également espacées, qui font probablement allusion au bâton et à la verge fleurie de Moïse, d'Aaron et de St. Joseph; le centre représentait l'Annonciation : on voit encore la chaise sur laquelle la Vierge était assise, et le messager céleste, debout, muni de grandes ailes et vêtu d'une longue tunique. — Don de M. Bonnet, de Coursan.

La date que nous assignons à cette crosse paraît certaine; on ne connaît pas en effet, avant le XIe siècle, un seul exemple de bâton pastoral terminé par une tête de serpent, et c'est au XIIe ou au XIIIe siècle que parurent pour la première fois les crosses historiées.

Les crosses, emblême de puissance, et transformation du *lituus* romain, étaient quelquefois composées d'ivoire, de buis, de fer; ces matières avaient un sens mystique : l'ivoire de la volute exprimait que le troupeau des fidèles doit être dirigé avec douceur; le buis de la hampe, la perpétuité du dogme; le fer de la partie inférieure exprimait la sévérité qu'il faut déployer contre les rebelles.

687. PLOMB HISTORIÉ (enseigne) en forme de bourse, offrant sur la panse, en caractères du XVe siècle, les mots BONAE FINE.

688. ENSEIGNE du même genre, munie de deux bélières et semée de fleurs de lys d'ancien style.

689. ENSEIGNE en plomb, ayant la forme d'un tableau à volets; elle représente St. Antoine entre deux enfants.

Les enseignes (*signa, sigilla*) se portaient sur les vêtements, sur les chapeaux ou bien suspendues sur la poitrine, en guise d'amulettes, comme souvenir de pélerinage, d'affiliation à une confrérie, comme marque de reconnaissance, comme signe distinctif d'attachement, de dévotion ou de dépendance; celle que Louis XII portait à son chapeau, en témoignage de sa dévotion à la Vierge, est devenue historique. On débitait les enseignes dans les lieux de pélerinage; elles servaient, pour ainsi dire, de sauf-conduit, de passe-port.

690. MÉDAILLE DE DÉVOTION DU XVIIe SIÈCLE, en bronze, entourée d'une bordure en filigrane d'argent; l'*avers* représente St. Jacques de Galice, et le revers un évêque. — Don de M. Raynaud cadet.

691. CALICE DU XVe SIÈCLE, en cuivre doré; il provient de l'abbaye de Valmagne (Hérault). Le nœud est orné de six médaillons en argent niellé, sur un fond d'émail bleu lapis, offrant les figures en buste du Christ, de la Vierge, de St. Jean, etc.; le pied est formé de six lobes alternant avec des angles saillants; la coupe est en vermeil. Don de M. Tournal.

692. PENDULE STYLE LOUIS XIV, avec marqueteries en écaille et bronze doré, dans le goût de Boulle, ornée de deux figures représentant le Temps et le Génie de l'astronomie. *h.* 1m40. *G. B.*

693. PENDULE du même genre et de la même époque, provenant du château du duc de Fleury.— Don de M. Tournal.

694. PENDULE RONDE, STYLE LOUIS XIV (œil-de-bœuf), avec monture en bronze doré; dans la partie supérieure est un vase; à la base, une tête de femme entourée d'arabesques. *G. B.*

695. PENDULE du même genre, style rocaille ou Pompadour, du temps de Louis XV. Dans la partie supérieure, une figure chinoise; des branches de fleurs et de riches enroulements complètent la décoration. *G. B.*

696. PORTE-MONTRE STYLE ROCAILLE, en bronze doré, avec figures mythologiques et ornements découpés à jour. *G. B.*

697. PORTE-MONTRE en écaille rose, dans le goût de Boulle, avec marqueteries en cuivre doré et gravé. Époque de Louis XIV. *G. B.*

698. MONTRE enrichie de belles ciselures sur or vert et d'une double bordure de petits brillants entourant un portrait de femme peint en émail (époque de Louis XVI). *G. B.*

Bien que le nom du fabricant (P. Borricelli) paraisse indiquer une origine étrangère, tout fait présumer que ce bijou a été fabriqué en France.

699. MONTRE du même genre et de la même époque. *G. B.*

700. SUCRIER DE FORME SPHÉRIQUE et VERRE A EAU, en cristal de Bohême. Monture en bronze doré. *G. B.*

701. LUSTRE A DOUZE BRANCHES, en cristal de Bohême (XVIIe siècle). *h.* 1m95.— Don de M. Barathier.

702. GIRANDOLE A TROIS BRANCHES, en verre blanc, bleu et rose, des anciennes fabriques de l'île de Murano, près de Venise. Le donateur, Mr. Barathier, pense qu'on s'en servait pour orner les tables et supporter le sel et les épices.

703. GLACES VÉNITIENNES destinées à réfléchir la lumière des bougies; des figures et des ornements sont gravés dans le verre. *G. B.*

704. VERRE A BOIRE, forme de calice, des fabriques de Venise (XVIe siècle); il est orné d'une gravure exécutée au diamant, représentant Ste. Cécile; l'artiste a gravé aussi sur la coupe les paroles et

la musique du canon suivant : MVSICIS MELODIA FAVE CANENTIBVS CORDE ET ANIMO SANCTA CECILIA. Ce verre, acquis à la vente du cabinet Jallabert, appartenait à une ancienne société chorale de la ville. *h*. 0m18.

705. VERRES DE VENISE ET DE BOHÊME.

706. CUBES DE MOSAÏQUE des ateliers du Vatican, émail rouge, recouvert d'une feuille d'or. — Don de M. Tournal.

707. TAPISSERIE DE HAUTE-LICE, sujet indéterminé; elle offre la plus grande analogie avec celles qui décorent la grande salle du musée de Cluny, et qui représentent l'histoire de David et de Bethsabée avec des costumes du XVIe siècle. Ces dernières ayant été exécutées en Flandre, sous le règne de Louis XII (1498-1515), nous n'hésitons pas à lui attribuer la même date et la même origine. On observe sur le berret d'un page les entrelacs de la Maison de Savoie. Cette tapisserie a été acquise à la vente de la collection Soulatge. *G.B.*

708. TAPISSERIE DE HAUTE-LICE. Le sujet, que nous avions toujours apprécié comme historique, et tiré probablement de l'Histoire sainte, est considéré par le donateur, M. Barathier, comme une allégorie pouvant servir d'interprétation à l'adage suivant : La guerre anéantit les arts, la paix les protège. (XVIIe siècle, fabrique française).

709. L'ANNONCIATION, broderie soie et or relevée de petites perles fines, exécutée et offerte à un archevêque de Narbonne, par les Filles de la Croix. Le cadre, rond, en bois doré, de l'époque, offre la croix à double traverse, la crosse pastorale et les armes du prélat. *G. B.*

710. DEVANT D'AUTEL, broderie au petit point. Le centre offre un médaillon représentant l'enfance de St. Jean-Baptiste, d'après les dessins de Coypel, entouré de riches enroulements qui se détachent sur un fond composé de petits tubes de verre opale (jais blanc). *h*. 0m80. *l*. 1m62. *G. B.*

711. MOÏSE SAUVÉ DES EAUX, écran, en tapisserie, au petit point, exécuté d'après le tableau de C. Coypel (minorité de Louis XV). *G.B.*

712. CÉRÈS PRÉSIDANT AUX TRAVAUX DE LA MOISSON, écran en tapisserie au petit point, de fabrique allemande? *G.B.*

713. FAUTEUIL A DOSSIER, tapisserie en laine de la manufacture impériale de Beauvais, brodée par MM. Mahus, Martin et H. Mau.

714. FAUTEUIL A DOSSIER, tapisserie en soie de la manufacture impériale de Beauvais, brodée par MM. Léon Dangoisse et Théodore

Rique. Ce meuble, ainsi que le précédent, fut donné au musée, en 1850, par le Gouvernement, sur la demande de M. le comte Mathieu de la Redorte.

715. LUTTE ALLÉGORIQUE DE DEUX AMOURS; ils se disputent un cœur enflammé qui repose à leurs pieds sur des roses. Ce groupe est remarquable par la distinction des figures et le travail de la ciselure. Le socle offre les initiales V. P. surmontées d'une couronne. (Bronze du XVIIIe siècle.) *h.* 0^{m}42. *G.B.*

716. ATLAS, figurine en bronze, d'après l'antique. *h.* 0^{m}28. *G.B.*

717. HÉROS, DIT LE GLADIATEUR BORGHÈSE, d'après l'antique, du musée de Paris. Bronze florentin. *G. B.*

718. MERCURE, de Jean de Bologne. Bronze florentin. *h.* 0^{m}47. *G.B.*

719. MÊME FIGURE. *h.* 0^{m}25. *G.B.*

720. PAN ET PHOEBUS DEVENU BERGER. Ce groupe, en bronze de 0^{m}25, repose sur une plinthe en marbre jaune de Sienne. *G.B.*

721. SOCRATE, tête en bronze, de grandeur naturelle. Travail italien du XVIIe siècle.

722. LE CHRIST A LA COLONNE, figurine en bronze. *h.* 0^{m}12. *G.B.*

723. ARCHANGE, figurine en bronze, d'après Germain Pilon. *G.B.*

724. JEUNE FILLE JOUANT AVEC UNE CHÈVRE, bronze doré, époque Louis XIV. *G.B.*

725. COUPE EN BRONZE, reproduction d'un modèle du XVIe siècle, par Barbedienne. *G.B.*

726. NAÏADES, d'après les bas-reliefs sculptés par Jean Goujon, pour la fontaine du Marché des Innocents (bronze). *G.B.*

727. LA CÈNE, d'après la fresque de Léonard de Vinci, cuivre argenté et repoussé. *l.* 0^{m}67. *h.* 0^{m}35. L'artiste a gravé dans la partie inférieure ces paroles de Jésus-Christ : *Amen dico vobis quia unus vestrùm me traditurus est. G. B.*

728. FIGURINES en fer, du XVe siècle, de style très-barbare, représentant des sauvages.— Don de Mme Gillabert et de M. Expert.

Elles servaient d'ornement pour les casques, les serrures, les chandeliers et divers ustensiles domestiques; on les rencontre aussi sur les monnaies des princes de Brunswick et de Hanovre, ainsi que sur les armoiries de plusieurs familles allemandes.

729. ENCENSOIRS en bronze, du XVe siècle. — Don de M. L. Pech, docteur-médecin.

Les auteurs ecclésiastiques distinguent deux sortes de brûle-parfums : le *thuribulum*, encensoir mobile, et l'*acérofère*, trépied fixe que l'on plaçait sur l'autel, sur lequel on brûlait de l'encens.

730. POIRE A POUDRE dite de fourniment, en corne de cerf; elle faisait partie de l'équipement des arquebusiers du temps d'Henri IV. Don de M. Antoine Rouanet.

731. POIRE A POUDRE ornée dans le goût des dessins d'Androuet du Cerceau. Un médaillon en cuivre doré et repoussé, représentant Mars et Vénus, occupe le centre; il est entouré de grotesques, d'animaux chimériques et d'arabesques taillés à jour, sur un fond de velours grenat; les angles sont enrichis de mascarons en demi-relief. *G. B.*

732. RONDACHE D'APPARAT DU XVIIe SIÈCLE, en bronze, richement ciselée. Le centre représente une bataille; la bordure est ornée de panoplies et de figures mythologiques. *d.* 0m61. *G. B.*

Les armes de ce genre servaient à composer des panoplies ou bien à décorer les places où l'on célébrait les tournois.

733. COTTE-DE-MAILLES. — Don de M. Simon, ancien lieutenant des pompiers.

734. COUTEAU DE CHASSE : le manche est en ivoire, la lame offre des sujets de chasse et de riches damasquinures sur fond d'or. *G. B.*

735. CASQUE en tôle, à visière mobile. — Donné par M. Sernin, docteur-médecin.

736. CASQUE en fer forgé, très-lourd, à visière mobile. — Don de M. Segonne, de Puicheric.

737. MORION DAMASQUINÉ, du XVIe siècle.

738. PISTOLET DE SELLE DAMASQUINÉ, à rouet. — Don de M. de La Beaume.

739. ARBALÈTE trouvée dans les galetas de l'ancien hôtel de ville de Narbonne.

740. ÉPÉE A CUVETTE, travail italien du XVIIe siècle. — Donnée par M. Séguier de Bassoul.

741. HALLEBARDE PERTUISANE, ARME D'HAST. — Don de M. Lafeuillade.

742. ÉPÉE de la fabrique royale de Tolède (Espagne). La coquille est découpée à jour; le nom du fabricant est gravé sur la lame : T. O. IVLIAS. AVALA. EN. TOLEDO. *G. B.*

743. ARMOIRE DU XVIIe SIÈCLE, en bois de chêne, à deux ventaux, ornée de guirlandes de fruits, de rinceaux de feuillages d'acanthe, de caryatides, et surmontée d'un couronnement découpé à jour; chaque vantail est divisé en trois panneaux représentant les principaux épisodes de la vie de Salomon : le jugement, le sacre par le grand-prêtre Sadoc, la construction du temple, la visite de la reine de Saba, l'allocution après la dédicace et l'arche transportée dans le temple. En examinant attentivement ce magnifique meuble, qui fut généreusement donné au musée par M. Guillaume Bousquet, charron, il est facile de voir que les sculptures ont été exécutées par deux artistes. *h.* 2^{m}65. *l.* 1^{m}70.

744. ARMOIRE du même genre, époque de Louis XIII. Les ventaux sont divisés en douze compartiments et ornés de feuilles d'acanthe. Un mascaron en ronde bosse, des fruits et des feuillages décorent les angles; une femme représentant l'abondance, des caryatides, des griffons et des enroulements découpés à jour ornent le couronnement, qui est surmonté d'un aigle aux ailes éployées, reposant sur une frise avec rinceaux et têtes de chérubins. *h.* 2^{m}80. *l.* 1^{m}80. *G. B.*

745. COFFRE en bois de noyer, orné de marqueteries et de figurines en ivoire, placées dans des niches (époque d'Henri IV). *G. B.*

746. ARMOIRE DU XVIe SIÈCLE, en bois de chêne, à deux corps et à quatre ventaux, donnée au musée par les dames de Sallèles. Les sculptures représentent un épisode de la légende de Barbe bleue. S'il faut en croire une ancienne tradition, qui du reste n'a rien d'improbable, ce meuble se trouvait dans la chambre qu'occupa François Ier pendant le long séjour qu'il fit dans le château de Sallèles.

747. TABLE A TOILETTE en bois de rose, avec marqueteries représentant des roses et des instruments de musique. (Ce meuble est de l'époque de Louis XVI.) *G. B.*

748. COFFRET A TOILETTE orné de peintures sur fond pourpre, noir et or, représentant des fleurs et des oiseaux; une glace biseautée et étoilée est enchâssée dans la partie inférieure du couvercle (imitation des laques de Chine, exécutée en Italie pendant le XVIe siècle). *G. B.*

749. BAHUT DU XVIIe SIÈCLE, en ébène. Deux médaillons représentant une baigneuse et Diane surprise par Actéon décorent l'extérieur des ventaux; l'arrière-corps renferme un grand nombre de tiroirs et offre un bas-relief sur lequel l'artiste a figuré le Temps coupant les ailes à l'Amour. *l.* 0^{m}90. *h.* 0^{m}52. *G. B.*

750. BAHUT du même genre, mais d'une époque plus moderne; le centre est orné d'un motif d'architecture composé de deux colonnes avec leurs piédestaux, supportant une balustrade. *G. B.*

751. TABLE A BALUSTRES, en bois doré (époque de Louis XIV). *G.B.*

752. TABLE du même genre et de la même époque ; elle est supportée par quatre caryatides. *G. B.*

753. TABLES-CONSOLE, époques de Louis XV, de Louis XVI et de l'Empire. *G. B.*

754. GIRANDOLES, BRAS ET CANDELABRES de diverses époques. *G.B.*

755. MIROIR DE SUSPENSION, avec bordure plaquée d'écaille et décorée d'appliques en cuivre repoussé et doré (fabrique allemande du XVIIe siècle).

756. MIROIR du même genre, avec estampages en cuivre doré (époque de Louis XIII). *G. B.*

757. GLACE A TOILETTE italienne, biseautée, avec bordure en bronze ciselée, découpée à jour et ornée de petits émaux. *G. B.*

758. MIROIR avec cadre en bois doré (époque de Louis XIV). *h.* 1^{m}22 sur 0^{m}95. *G. B.*

759. TRUMEAU DE CHEMINÉE flanqué de deux pilastres cannelés et surmonté d'un trophée d'armes découpé à jour. *h.* 2^{m}40. *G.B.*

760. MIROIR avec cadre en marqueterie, de fabrique hollandaise. Don de M. Barathier.

761. MIROIR avec cadre en ébène. *G. B.*

762. MIROIR DE POCHE BISEAUTÉ ; le revers offre une gauffrure argentée représentant la fille d'Hérodiade qui porte à sa mère la tête de St. Jean-Baptiste.

763. LA VIERGE AVEC L'ENFANT, peinture à l'huile sur glace, entourée d'un riche cadre octogone en bronze doré et émaillé, avec ornements en corail. Travail du XVIIe siècle. Le cadre seul est de l'époque. La glace et le dessin ont été renouvelés.

764. COFFRET DU XVIIe SIÈCLE, en écaille, avec appliques en argent repoussé. *G. B.*

765. COFFRET DU XIVe SIÈCLE, en fer, à mailles à jour, avec serrure en saillie, destiné à renfermer des bijoux. — Don de M. Bru, concierge du musée.

766. BOITE DE PÉLERIN, en tôle. Dans les angles, panoplies avec coquilles, épées et bourdons ; au centre, médaillon représentant saint Jacques de Galice combattant les Maures. — Don de M. Bouisset.

767. Coffre de Mariage, bahut, époque de Louis XIII, recouvert de cuir et orné de têtes de clous figurant des rosaces et des fleurs de lys. *h.* 0m62. *l.* 1m08.

768. Coffre en bois avec pentures en fer (XIIIe siècle). — Don de M. J. Delmas.

769. Plaque de plomb avec sujet de chasse (époque d'Henri II). *h.* 0m22 sur 0m06.

770. Disque en étain, avec figures, de l'école de François Briot, orfèvre du temps d'Henri II; ces figures représentent la mort d'Adonis, la chasse au sanglier de Calidon, Caron avec sa barque, etc. *G. B.*

771. Le Martyre de St. Étienne, médaillon ovale, bronze. — Don de M. Barthe, peintre.

772. Trophée militaire, bronze repoussé. — Don de M. Crouzet, juge de paix.

773. Étiennette Berton, médaillon en plomb.

774. Louis XIV, médaillon en bronze, par Bertinet. Le cadre, en bois doré, de l'époque, offre des trophées militaires et les armes de France. *G.B.*

775. Dessus de Tabatière, en argent repoussé, offrant les bustes de J. Chalier, Pelletier et J.-P. Marat.

Ces personnages sont désignés comme les trois martyrs de la liberté (république française, 1794).

776. Bague de la même époque, en fer. Le chaton offre également les bustes des trois martyrs de la liberté.

777. Bague du XVIIe siècle, en or, avec les initiales A. B. I. S.; elle a été trouvée dans les fouilles du jardin de l'hôtel de ville.

778. Chevalière en bronze. Sur le chaton est une fleur de lys d'ancien style.

779. Bague avec le monogramme de J. H. S., trouvée à Cuxac-d'Aude. — Don de M. Doutre.

780. Médaillons en cuivre, munis d'une bélière de suspension; le premier offre un écusson d'armoiries. On remarque sur le second le dragon de St. Véran, évêque de Cavaillon. Ce dernier présente des traces d'émail et de dorures. — Don de M. le docteur Taroni.

On suspendait quelquefois de ces enseignes au col des animaux domestiques et sur le chanfrein des chevaux.

781. **Peinture a l'huile**, d'origine persanne, représentant l'intérieur d'un harem et la danse des Almées. 0m 56 sur 0m 47. *G. B.*

782. **Le Christ**; il tient le livre des évangiles et bénit selon le rit grec. Ce tableau, peint sur bois, et pris à Sébastopol, a été donné au musée en 1864 par M. Bouisset, lieutenant de vaisseau.

Les artistes de l'église grecque ayant conservé jusqu'à ce jour les traditions des peintres bysantins, il est fort difficile de préciser la date de cette peinture.

783. **Chapelle russe** portative, en bois, composée de deux demi-sphères applaties et réunies par une charnière; l'intérieur offre des peintures sur fond doré, représentant le repas des anges et la *panagia*. Don de M. Tournal.

784. **Triptyque russe** en bronze, imitation des tableaux à volets.

785. **Christ russe** du même genre.

786. **Croix de Pope**, à deux traverses, reliées à l'aide d'une petite chaîne. *G. B.*

L'usage de ces croix fut introduit chez les grecs schismatiques par Iwan IV. On rencontre aussi un grand nombre de croix du même genre, d'origine espagnole, qui ont été introduites en France par des pélerins qui avaient visité la source miraculeuse de Notre-Dame de Calavaca, située entre Murcie et Albacéte.

787. **Figurine d'une divinité indienne** (bronze).

788. **Bouddha**, figurine indienne, en argent repoussé. L'intérieur est creux et rempli d'une composition brune, résineuse, balsamique, renfermant des cendres qui proviennent de la combustion des morts. Don de Mgr. Courvezy, de Narbonne, évêque *in partibus* de Bidah.

Les dévots de la vallée du Gange ne se bornent pas à placer leurs parents sous la protection de l'Être suprême, ils déposent leurs dépouilles mortelles dans le corps des idoles.

C'est à M. Cros, ancien supérieur du petit-séminaire, que le musée et la bibliothèque publique sont redevables de quelques objets de curiosité, de plusieurs manuscrits en langue birmane et de quelques livres précieux qui appartenaient à notre compatriote. Ces objets furent demandés par lui au supérieur des missions étrangères, qui voulut bien en faire l'abandon en faveur du musée.

789. **Boîte a poudre**, surmontée d'une pelote en drap d'or relevé d'opales et de *pailletteries* (époque de Louis XV). *G. B.*

790. **Coin d'une Monnaie royale française**; il est composé de deux pièces réunies à l'aide d'un cercle en fer destiné à prévenir le mouvement du flan.

791. COINS MONÉTAIRES provenant de l'ancien hôtel des monnaies de Narbonne. — Don de MM. Jallabert et Tournal.

792. MOULE en pierre, destiné à la fabrication des jetons ou des méreaux? trouvé à Fontcouverte. — Don de M. Isidore Tore.

793. DÉS A COUDRE, en bronze, époque indéterminée.

794. CISEAUX DU XVIIe SIÈCLE, avec leur gaîne, en fer évidé. — Don de M. Fourcade.

795. HEURTOIR de la grande porte de l'archevêché de Narbonne; il représente la givre ou serpent couronné, qui figurait dans les armes de Mgr. de Bonzy.

796. VIDE-POCHES, corbeille de forme polygonale, supportée par une petite figure en bronze, posée sur un piédestal à pans coupés recouvert de plaques d'ivoire. *G. B.*

797. CADENAS SPHÉRIQUE DU XVIe SIÈCLE (*ploustre*), trouvé au château de la Malmaison. — Don de M. Vié, maçon.

798. PORTE-BURETTES ou PORTE-HUILIER DU XVe SIÈCLE, en bronze, découpé à jour. — Don de M. Puiggari, lieutenant-colonel du Génie, ancien membre de la Commission.

799. BASSIN D'OEUVRE, travail allemand (bronze); dans le centre, St. Georges combattant le dragon. *G. B.*

800. BIJOU DU XVe SIÈCLE, en argent, représentant un ange qui tient dans les mains un phylactère sur lequel on lit le mot MATEVS.

801. MESURE POUR LES GRAINS, en grès; l'ouverture pratiquée à la base ne peut laisser aucun doute sur l'usage que nous désignons (époque indéterminée).

802. MORTIER DU MOYEN AGE, en grès; il était probablement destiné à broyer le froment qui servait à la fabrication des hosties. On trouve encore dans plusieurs églises des mortiers de ce genre.

803. COUPE D'HOSPITALITÉ préparée avec l'asphalte de la mer Morte, offrant des sentences du coran, tracées à la pointe et en caractères arabes. — Don de M. Bouisset, lieutenant de vaisseau.

804. ÉCRITOIRE en bronze doré, style rocaille, exécuté d'après les dessins de Lajoue. *G. B.*

805. PLAQUE de bronze représentant des enfants qui jouent avec une chèvre. Cette gracieuse composition, signée par Bourdon, est entourée d'ornements représentant des vases, des fleurs, des torsades, etc. *h.* 0m21 sur 0m15. *G. B.*

806. CHENET FLORENTIN, d'un très-beau style, ayant la forme d'une console renversée, orné d'une figure de femme assise entre deux amours qui supportent des guirlandes de fleurs et de fruits. *h.* 0m32. *l.* 0m60. Acquis à la vente Soulatge. *G. B.*

807. CHENETS, STYLE DU XVIe SIÈCLE, en bronze; le montant est composé d'une colonne cannelée, d'ordre dorique, supportant un vase. Acquis à la même vente. *G. B.*

808. PIÉDESTAL TRIANGULAIRE reposant sur trois hypocampes, bronze doré, travail italien. *G. B.*

809. PLATEAU dans le goût de Boulle, supporté par quatre petits lions en bronze doré. *G. B.*

810. PLATEAU CHINOIS, avec incrustations de nacre irisée; les angles sont ornés de plaques en argent repoussé. *G. B.*

811. BÉNITIER en étain, représentant Ste. Véronique avec le *santo volto*, style de François Briot. *G. B.*

812. BÉNITIER ITALIEN en bois sculpté, doré et découpé à jour; au centre, le baptême de Jésus. Ce sujet est entouré de têtes de chérubins et de riches enroulements. Acquis à la vente Soulatge. *h.* 0m63. Don de M. Barathier.

813. BÉNITIER du même genre. *h.* 0m60. *G. B.*

814. BÉNITIER du même genre. *G. B.*

815. OLIFANT, trompe de chasse en ivoire, ornée d'enroulements de feuilles d'acanthe, d'animaux fantastiques et de sujets de chasse. On y remarque aussi les armes de France, un dauphin et les portraits des Valois (François Ier, Henri II, Charles VIII, François II et Henri III). *l.* 0m80.

Tout fait présumer que c'est une imitation moderne fabriquée en Allemagne. Quoiqu'il en soit, c'est une excellente copie, d'une grande valeur, exécutée avec un rare talent, et qui figure dans les collections de la ville pour l'édification des amateurs.

816. VASE A PIED en ivoire, forme calice, d'un excellent travail (XVIe siècle). *G. B.*

817. Collection d'anciens Poids, en bronze, de Narbonne et de plusieurs autres villes du midi.

818. Peigne (Pique) du XVIIe siècle, orné de riches marquetteries découpées à jour. *l.* 0m21 sur 0m15.

L'usage des grandes perruques rendait nécessaire l'emploi des peignes de ce genre. Il en existe qui offrent des devises amoureuses; leur usage était réservé à la toilette des femmes.

819. Tableau sur toile, peint à l'huile, sur fond doré, provenant du cabinet de M. Louis de Berton de Crillon, archevêque de Narbonne; il offre les armes de ce prélat et indique les jours et les heures du départ et de l'arrivée des courriers en 1750. — Don de M. Barthe, peintre, ancien membre de la Commission.

820. Éventail avec paysage et figures dans le goût de Vateau, exécutées à la gouache, sur velin (époque de Louis XV). *G. B.*

821. Cuillers en bronze, sans ornements, pour retirer l'encens des navettes.

822. Cuillers algériennes, nacre, écaille et corail rouge.

823. Herminette. — Don de M. Roux père, de Narbonne, docteur-médecin, résidant à Marseille.

824. Éventail en sparterie. — Don de M. Roux père, docteur-médecin.

825. Casse-Tête indien, en bois de fer. — Don de M. Roux père, docteur-médecin.

826. Pagaye en bois de fer. — Don de M. Hérail, capitaine de vaisseau.

827. Flèches et Arcs indiens. — Don de M. Balmigère, de Narbonne, propriétaire à San-Francisco, et de M. Puybusque, de Marcorignan.

828. Figurine grotesque chinoise; elle est accroupie et supporte un vase : les vêtements sont rehaussés de filets d'or, la coiffure est en or ciselé. *G. B.*

829. Coffret et éventail en ivoire, des fabriques de Canton. Ces deux objets, donnés au musée par M. Barathier, peuvent donner une idée du goût des artistes chinois et de leur infatigable patience.

830. Tablette de marbre blanc translucide, offrant sur une face des caractères chinois, et sur le revers des scènes de la vie domestique. *G. B.*

831. TABLETTES du même genre; elles furent offertes, pendant l'expédition de Chine, à M. Dabry, commissaire du Gouvernement français, par un mandarin de la province de Chu-Sang. — Don de M. Rustant, de Narbonne, capitaine au 87me régiment d'Infanterie.

832. MODÈLE DU BRICK DE GUERRE FRANÇAIS L'ALERTE, exécuté sur une échelle de 0m15 par mètre. — Fait et donné au musée par M. Lecointe, de Narbonne, capitaine de vaisseau.

833. MODÈLE D'UNE BALEINIÈRE avec son armement pour la pêche de la baleine. — Don de M. Lecointe, capitaine de vaisseau.

834. COLLIERS ET PEIGNES, donnés en 1846 à M. Lecointe, de Narbonne, capitaine de vaisseau, par la fille aînée du roi des Wallis.

CÉRAMIQUE MODERNE (1).

FAÏENCES.

835. FRAGMENTS DE VASE, en terre cuite émaillée, de fabrique hispano-arabe, à ornements polychromes, découverts à Narbonne. Un de ces fragments offre la formule pieuse des Musulmans : *à la volonté de Dieu,* tracée en caractères cuphiques du VIIIe siècle; cette interprétation est due à M. Puiggari, lieutenant-colonel du Génie, ancien membre de la Commission. — Don de M. Lanet, élève en pharmacie.

836. FRAGMENT DE VASE en terre cuite, avec inscription arabe en relief, trouvé à Tolède. — Don de M. Tournal.

837. CARRELAGES MURAUX, briques de revêtement des anciennes mosquées de Tolède. — Don de M. Tournal.

Il existe des briques de ce genre dans plusieurs monuments de l'Espagne, notamment à Sarragosse, dans l'église de Notre-Dame *del Pilar*.

838. PLAT HISPANO-MORESQUE à reflets rouges métalliques (*obra dorada*). Décor : feuillages et un oiseau grossièrement dessiné, qui

(1) L'auteur de l'*Histoire des Faïences hispano-moresques et méridionales*, M. Davillier, dont les jugements sont à l'abri de toute critique, a bien voulu nous donner de précieuses indications sur plusieurs pièces qui figurent dans le présent catalogue. Nous sommes heureux de pouvoir lui en témoigner toute notre reconnaissance.

doit être considéré comme une dégénérescence de l'aigle de St. Jean, emblème de la ville de Valence. *d.* 0m 32. — Don de M. Bru.

839. Vases a pied de forme sphérique, à goulot large et surélevé, munis de deux petites anses, de fabrique hispano-moresque. Décor : feuillages et l'aigle de Valence. — Don de M. Theule.

M. Davillier a constaté que la ville de Valence avait été un des principaux centres de fabrication de ce genre de faïences.

840. Vase arabe. Un diaphragme servant de couvercle ne permet au liquide de sortir que très-lentement, afin de pouvoir se désaltérer sans avaler une trop grande quantité d'eau à la fois.

841. Briques émaillées du xviie siècle, avec figures (bûcheron, mégissier, laitière, pêcheur, etc.), fabrique de Valence ?

Le mot arabe *rajola* est encore en usage dans le midi de la France.

842. Carreaux de Dallage du xvie siècle, en terre cuite rouge non vernie, avec figures en buste gravées en creux, découverts dans une ancienne maison de la Cité de Carcassonne. — Donnés par M. Cros-Mayrevielle.

843. Couvercle en terre cuite noire, orné de niellures en argent, imitant les vases en fer damasquinés, fabrique indienne de la province d'Eskkan. Cette pièce nous a été donnée par M. Riocreu, conservateur du musée céramique de Sèvres.

844. Brûle-Parfums du xve siècle, en terre cuite rouge, trouvé à Bize, dans un tombeau.

Les vases de ce genre étaient placés autour des cercueils pendant les cérémonies funèbres, dans un but hygiénique, mais l'encens que l'on y brûlait avait aussi un sens mystique, comme le prouve le bas-relief du musée classé sous le no 569, et qui représente la mort de la Vierge.

845. Pots a Onguents à l'usage des anciennes léproseries.

846. Plat d'Apparat ovale, de 0m 57, exécuté par les continuateurs immédiats de Bernard Palissy, dans les premières années du xviie siècle. On y remarque des poissons, des couleuvres, des écrevisses, des grenouilles, diverses espèces de coquilles, des feuilles de chêne et de fougère, etc. — Don de Mme la comtesse Amédée d'Exéa.

Les ouvrages de Palissy ayant été exécutés très-souvent par le procédé du moulage, et les moules qui avaient servi à cet artiste ayant été vendus après sa mort, on rencontre assez souvent des pièces dans le genre de celle-ci qui ont été exécutées avec ces moules ou bien à l'aide de surmoulages.

847. **Plat** du même genre et de la même époque ; la bordure est ornée de mascarons en relief alternant avec des écussons fleurdelysés. Don de M. Jules Delmas.

848. **Plat** du même genre et de la même époque. *d.* 0m26 ; au centre, un lion héraldique couronné. *G. B.*

849. **Plat** en terre cuite émaillée, genre Palissy, exécuté en 1864, pour le musée de Narbonne, par M. E. Avisseau, de Tours.

Les ouvrages de cet artiste éminent sont incontestablement supérieurs à ceux du célèbre potier de la Dordogne. La nature y est rendue avec une rare perfection ; l'émail, le style et la composition ne laissent rien à désirer ; ils ont d'autant plus de valeur, qu'ils sont modelés et non moulés.

850. **Guirlande circulaire** de fruits et de feuillages en faïence émaillée (*terra invetriata*), par Luc Della Robbia, célèbre artiste florentin de la fin du xve siècle. *d.* 1m55.

Tout fait présumer qu'elle servait d'encadrement aux armes de Jules de Médicis, archevêque de Narbonne, qui devint pape sous le nom de Clément VII. L'inscription portant le nom de ce prélat et la date de 1515, qui se trouve maintenant à côté, était encastrée auparavant avec cette guirlande dans les murailles de l'archevêché, sur l'arceau qui sépare la tour St.-Martial de la tour de la Madeleine. Il existait des guirlandes du même genre sur la façade de la maison Fournier (rue Droite) et dans les combles de la salle du Synode ; cette dernière, dont il ne reste que quelques fragments, entourait les armes de Jean de Lorraine (1524), classées sous le no 608.

851. **Majolique italienne**, à reflets métalliques, de Gubbio. On observe, au centre de ce plat, un cœur placé sur des flammes et traversé par une épée et par une flèche.

852. **Majolique** du même genre, à reflets nacrés, de la fabrique de Déruta ; dans le centre, la lettre initiale A.

Les bassins de ce genre étaient destinés, comme le précédent, à être offerts en cadeau ; on les désignait sous le nom de *coppa amatoria*.

853. **Platelets italiens** de la fabrique d'Urbino, décor polychrome représentant : l'un, Médée, et l'autre, Judith.

854. **Cruchons** avec ornements polychromes, fabrique italienne indéterminée. *G. B.*

855. **Vase de Pharmacie**, décor polychrome, fabrique de Castel Duranté. L'inscription S. V. PAPA. ALBI, signifie : sirop vieux de pavot blanc.

FABRIQUE DE NARBONNE.

856. PERNETTES.

Ces ustensiles, destinés à prévenir l'adhésion des vases d'argile pendant qu'ils sont exposés à la chaleur du four, ont été découverts, pendant l'impression de ce catalogue, dans des fouilles exécutées rue St.-Bernard. Ils étaient associés à une grande quantité de fragments de vases grossiers nus ou recouverts d'un vernis plombifère de diverses couleurs et à de nombreux tessons de faïence avec ornements à reflets rouges métalliques pareils à ceux des faïences hispano-moresques (*obra dorada*). Ces diverses circonstances et la présence, sur le même point, d'un ancien four de potier, ne laissent aucun doute sur l'existence dans notre ville, pendant le XVIe et le XVIIe siècles, d'une fabrique de ce genre de vases que l'on supposait être particuliers à la Péninsule. Notre proximité de l'Espagne rend facilement compte de cette circonstance.

857. TESSONS DE POTERIE, décor à reflets rouges métalliques.

858. ÉCUELLE du même genre.

859. Nous avons réuni sous ce numéro des fragments de Hanap, un Chapiteau de pilastre émaillé, un Bouquetier et quelques Tessons de vases grossiers.

860. SIFFLET HYDRAULIQUE imitant grossièrement la forme d'un oiseau, terre cuite recouverte d'un émail blanc avec quelques lignes bleues.

Les jouets d'enfant de ce genre sont encore en usage dans le midi de la France, on les distingue sous le nom de ***roussignols***.

Tous les objets précédents, découverts dans les fouilles de la rue St.-Bernard, ont été donnés au musée par M. Bru.

861. PLAT avec émail plombifère jaunâtre, décor brun et vert imitant grossièrement les feuilles de fougère. — Don de M. Guyot.

862. ÉCUELLE, avec émail ambré plombifère et pastilles bleues, découverte dans la citerne du cloître de Fontfroide. Marque : deux croix à reflets rouges métalliques. — Don de M. Tournal.

FABRIQUE DE VARAGES (VAR).

Les usines de cette commune imitèrent les faïences de Strasbourg, de Moustier, de Marseille, leur firent une rude concurrence, mais ne les égalèrent jamais.

863. ASSIETTE, faïence fine, émail blanc stannifère, à bords festonnés, décoration florale polychrome dans laquelle le vert, le jaune

et le pourpre dominent. Marque : une +. Les égratignures occasionnées par la pernette sont dissimulées à l'aide d'une couleur verte. L'émail, pourpre, est épais et sensible au toucher.

Ces caractères, réunis sur la même pièce, qui peuvent s'appliquer aux produits de Marseille, de Varages et de Strasbourg, laissent souvent beaucoup d'incertitude sur la détermination des pièces de ce genre. Il est évident que les mêmes ouvriers faïenciers ont pu travailler dans plusieurs usines et porter ainsi sur plusieurs points leurs secrets, leurs procédés et leur manière de peindre.

Nous observerons que la marque de la croix a pu être employée dans plusieurs fabriques pour désigner la pièce qui complétait la douzaine.

864. Soupière ronde, avec figures polychromes dans le goût chinois, du temps de Louis XV. — Don de M. Méjean, membre de la Commission archéologique.

865. Assiette avec fleurs et feuillages en vert translucide dit de Savy.

866. Plat rond, à bords festonnés. Au centre, un médaillon ocre représentant Diane surprise au bain par Actéon, entouré d'un décor polychrome. La marque, une + bleue, nous détermine à classer ce plat, ainsi que le suivant, avec les faïences de Varages. Nous les aurions attribués, sans cette circonstance, aux usines de Moustiers et aux élèves de Joseph Olery. *d.* 0m 35.

867. Plat du même genre. Décor : Adam et Ève chassés du paradis terrestre. Ce sujet est entouré d'une riche bordure en polychrome, d'un ton très-doux et très-harmonieux. *d.* 0m 42.

Ce beau plat, ainsi que le précédent, ont été donnés au musée par la famille Tapié, et il en est de même des pièces suivantes jusqu'au nº 872.

868. Plat rond. Décor : fleurs et feuillages largement exécutés. Marque, une +. *d.* 0m 46.

869. Plat rond avec animaux et figures grotesques en camaïeu vert, imitation des décors d'Oléry, de Moustier. *d.* 0m 38.

870. Plat ovale du même genre. *d.* 0m 32.

871. Soupière du même genre, style Louis XV. Des mufles de lion remplacent les anses ; la partie supérieure du couvercle est ornée d'un artichaut en relief.

872. Soupière ovale, style rocaille. Décor en camaïeu jaune ; sur le couvercle, un chameau en relief d'une exécution très-sauvage. Marque, un A.

873. Plat rond orné d'une petite bordure en camaïeu bleu sur émail blanc azuré, légèrement craquelé. — Don de M. Berthomieu, de Raïssac.

FABRIQUE DE MARSEILLE. — Première période.

874. Vase a pied de forme sphérique, imitation des faïences de Nevers. Décor : une tempête et des cavaliers combattant un lion. L'émail, légèrement azuré, caractérise les produits de A. Clérissy et des anciennes fabriques de Marseille. — Don de M. Tournal.

Ce vase est cité comme un type dans l'ouvrage de M. Davillier.

875. Vase de Pharmacie de forme sphérique, les anses sont formées par des serpents entrelacés. Décor : une scène pastorale. On lit sur la panse et du côté opposé : O. Salomoni (opiat de Salomon). *h.* 0m32. Don de M. Barathier.

876. Plat de la même fabrique et de la même époque. Décor : ruines et un cavalier portant le costume du temps de Louis XV. — Don de M. Tournal.

Cette pièce ne porte aucune marque, mais l'émail violet et grumelé composé avec l'oxyde de Manganèse, est un des caractères qui permettent de l'attribuer aux faïenceries de Marseille de la première période.

FABRIQUE DE MARSEILLE. — Seconde période.

877. Plat a Légumes, à bords droits. Décor : fleurs et papillon en polychrome. Cette belle pièce est signée V. P. (veuve Perrin) en lettres noires et liées. *d.* 0m35. — Donné par la famille Tapié.

878. Plateau de Dessert à deux anses. Ce vase, d'une exécution irréprochable, n'est pas signé, mais on peut l'attribuer à J.-G. Robert ou bien à Honoré Savy. Il peut rivaliser avec les faïences de Rouen et de Nevers. La pâte est très-légère, le galbe parfait. Les bouquets de fleurs sont peints et composés avec beaucoup de goût; les feuilles, d'un beau vert à base d'oxyde de cuivre, offrent des reflets dorés comme les élitres des sétoines. Les couleurs sont très-variées, elles ont beaucoup d'éclat et d'harmonie. *d.* 0m32. — Donné par la famille Tapié.

879. Dessus de Soupière du même genre et d'un égal mérite, l'émail est très-blanc et parfaitement glacé. — Donné par la famille Tapié.

880. Saucier avec décoration florale polychrome.

881. PLAT DE DESSERT FORME COQUILLE. Les couleurs des fleurs sont très-pâles et paraissent usées, mais cette circonstance doit être attribuée à un coup de feu défectueux.

882. BEURRIER. Il est divisé en deux parties par une cloison mobile et percée à jour. Décor : diverses espèces d'oiseaux en polychrome, exécutés avec beaucoup de finesse et rappelant la décoration des porcelaines de Saxe. Ce vase, ainsi que les trois précédents, ont été donnés au musée par la famille Tapié.

883. SOUPIÈRE OVALE, à deux anses et à quatre pieds, de la fin du XVIIIe siècle, fabrique de Pierre Perrin. Décoration florale polychrome. La partie supérieure du couvercle est ornée d'une pomme en relief. Cette pièce, signée P en violet clair de Manganèse, est d'une belle forme, très-légère et bien réussie. L'émail, d'un blanc de lait, diffère notablement des émaux azurés qui caractérisent la première période des faïenceries marseillaises.

884. ÉCUELLE du même genre et de la même époque, à oreilles plates et horizontales ; le couvercle est orné d'un bouquet d'anémones et de renoncules en relief.

FABRIQUE DE MOUSTIERS (BASSES-ALPES). — Première période.

885. HANAP. Décor en camaïeu bleu sur émail blanc stannifère légèrement bleuâtre. On voit dans le centre Hercule filant aux pieds d'Omphale. Ce sujet est entouré de gracieuses arabesques, avec guirlandes de fleurs, chimères, cornes d'abondance, mascarons et figures terminées en gaîne dans le goût de Boulle, de J.-B. Toro, des Bérain et autres artistes du XVIIe siècle. Ce beau vase peut être attribué à Gaspard Viry, qui travaillait à cette époque dans l'usine de Pierre Clérissy. — Donné au musée, en 1864, par M. Bernard Séguy.

886. VASE du même genre. — Don de la famille Tapié.

887. PLAT OVALE, du même genre, de la même époque et de la même fabrique. *d.* 0m55. *G. B.*

888. MOUTARDIER. Décor : petites guirlandes de fleurs en polychrome. *G. B.*

889. SUCRIER. Une ouverture ménagée à la base permettait d'introduire facilement le sucre en poudre. — Donné par Mme de Martrin, née d'Homps.

890. COUTEAUX avec manches en faïence. *G. B.*

891. SAUCIER. Décor : feuillages et figures grotesques très-finement exécutés, en camaïeu vert, dans le goût de Callot. — Don de Mme de Martrin, née d'Homps.

Les usines de Varages imitèrent ce genre de décoration, mais ne l'égalèrent jamais. L'émail de Moustier est d'ailleurs plus blanc et mieux glacé.

FABRIQUE DE MOUSTIERS. — Seconde période.

892. PLAT OVALE. Décor : une chasse au guépard exécutée d'après les gravures de Tempesta. Bordure avec ornements dits à lambrequins. *d.* 0m 55. — Don de M. Raynaud cadet.

893. PLAT OVALE. Décor : Samson enlevant les portes de Gaza. — Don de M. Barathier.

894. PLAT du même genre ; le centre offre une composition exécutée d'après un dessin de Bérin, représentant une longue colonnade surmontée de l'écu de France ; cinq femmes, portant le costume du temps de Louis XV, sont assises à terre et prennent un repas champêtre, pendant que des musiciens exécutent un concert ; au loin et au centre d'un parc, château fantastique gardé par un hallebardier. *G. B.*

FABRIQUE D'APT (VAUCLUSE).

Usines de la veuve Arnoux, premières années du XIXe siècle.

895. VASE à base carrée, style Louis XVI, avec bouquets, guirlandes de fleurs et mascarons en relief dont l'émail, légèrement ambré, se détache sur un fond brun chiné imitant les brocatelles. Le couvercle est découpé à jour.

896. ASSIETTE à pans coupés, du même genre et de la même fabrique.

Ces faïences, que l'on trouve encore très-souvent dans les vaisselliers du Midi, étaient achetées à la foire de Beaucaire ; il en était de même des produits de Moustier, d'Avignon, de Gênes, de Varages, de Marseille, d'Aubagne, de Castelet, etc.

897. POT A EAU AVEC SA CUVETTE (faïence dure, émail jaune), orné de figures en bas-relief, de style rocaille. — Don de Mlle Méjean.

Plusieurs pièces de ce genre paraissent avoir été moulées sur des pièces d'argenterie du XVIIIe siècle.

898. PORTE-HUILIER découpé à jour, du même genre et de la même fabrique. — Don de M. Dureau.

899. Assiette avec [illegible]. — Don de M. Tournal.

900. Assiette. [illegible] entourés de la légende suivante [illegible] de Béziers. — Don de M. Tournal.

FABRIQUE DE [illegible].

901. Chandeliers en terre de pipe, avec figures [illegible] couleurs. *G. B.*

902. Bougeoirs en terre de pipe. *G. B.*

FABRIQUE DE [illegible].

903. Plateau à fruits découpé à jour, imitant les corbeilles confectionnées avec de l'osier. — Don de M. Tournal.

FABRIQUE DE STRASBOURG.

904. Assiette à bords festonnés. Décoration florale polychrome sur émail blanc. La marque, I H 39, désigne Joseph Hannong et le trente-neuvième service.

L'analogie de cette pièce avec celle de Marseille, classée sous le n° 863, est manifeste: elle constate avec quelle adresse les faïenciers de cette dernière ville imitèrent les produits du Haut-Rhin.

FABRIQUE DE NIEDERVILLER?

905. Petits Vases carrés. Décor : dorures et oiseaux en polychrome. — Don de Mme Tapié de Céleyran.

FABRIQUE DE SAVONNE.

906. Plat rond avec ornements en relief imitant la vaisselle plate martelée et repoussée. Décor en camaïeu bleu représentant un enfant, des fleurs et des paysages. Marque : un écusson couronné. *d.* 0m 40. Don de M. Alcide Cartault.

907. Plat du même genre. Décor : deux cavaliers montés sur des chevaux fantastiques, chevauchant à travers monts et vallées. *G. B.*

908. Plat du même genre. Décor : Hercule conduit par Minerve. Don de M. Tournal.

909. Plat du même genre. Décor : grand paysage exécuté à main levée. *d.* 0m 46. — Donné par Mme de Martrin, née d'Homps.

910. Plateau de la même fabrique ? Au centre, les armes de Rouvre ou de La Rovère (famille papale) en polychrome sur émail blanc. *d.* 0m 43. — Don de M. Dureau, ancien bibliothécaire.

911. Deux Vases forme bouteille, de la fabrique de Gênes ou de Savonne. Décor en camaïeu bleu représentant des sujets de chasse, des amours et les armes de la famille Ghiandaroni.

FABRIQUE DE DELFT ?

912. Plat ovale, bords à pans coupés. Décor : feuillages et animal fantastique en camaïeu bleu, peint sur émail, avant la cuisson. Marque, un D. *d.* 0m 35. — Don de M. Tournal.

FABRIQUES INDÉTERMINÉES.

913. Plat ovale. Décor : chinoiseries en camaïeu bleu sur émail blanc légèrement azuré. Cette pièce, très-belle, très-sonore, parfaitement réussie, a été donnée par la famille Tapié; elle peut être attribuée aux faïenceries de Moustiers. *d.* 0m 51.

914. Plat de Dessert. Décor : amours jouant dans un paysage; à l'horizon, un château. Faut-il attribuer cette pièce, incontestablement méridionale, à Aubagne, à Cadenet, à Varages ou bien à Moustiers ? *d.* 0m 42. — Don de la famille Tapié.

915. Soupière ovale à trois pieds, style rocaille, probablement de Montpellier. Décor : fleurs et papillons en polychrome (blanc, vert, noir et bleu) sur émail jaune d'un éclat vitreux. — Donné par la famille Tapié.

916. Théière. Décor : fleurs en polychrome sur émail jaune. — Donnée par Mme de Martrin, née d'Homps.

917. Soupière ovale à quatre pieds, style Pompadour. Émail blanc vitreux. Sur le couvercle, un enfant en relief assis sur des fleurs. — Donnée par la famille Tapié.

918. Tasse a Café. Vernis blanc. Décor : fleurs et feuillages en relief (terre de pipe).

919. Cornets a Fleurs, terre cuite du Japon. Décor, peint au vernis et à froid, représentant diverses espèces de fleurs sur fond noir et chamois. *G. B.*

920. Théière en terre rouge fine, non lustrée, d'un profil très-pur, avec estampille d'une fabrique du Japon, destinée à l'amusement des enfants. — Don de Mme de Martrin, née d'Homps.

PORCELAINES ET GRÈS-CÉRAMES.

921. Vases de la manufacture impériale de Sèvres, monture en bronze doré. Décor : motifs grecs, figures du zodiaque, autel de forme antique et figures en polychrome représentant Cérès et Bacchus, Vertumne et Pomone, sur fond brun Van-Dyck. *h.* 0m 45. — Don du Gouvernement, obtenu en 1850 par M. le comte Mathieu de la Redorte.

922. L'Ange Gardien, d'après Pradier. Biscuit de Sèvres. — Don du Gouvernement.

923. Figurines, biscuit de Sèvres. — Don de M. Maurice Peyre.

924. Tasse a Café, pâte tendre de Sèvres (1767). Décor : fleurs en polychrome sur fond bleu de roi relevé de dorures. — Don de Mme de Martrin, née d'Homps.

925. Tasse a Café. Décor : fleur en polychrome sur émail blanc. Manufacture de Sèvres, pâte tendre. — Don de M. Tournal.

926. L'Amour vainqueur, l'Amour vaincu, groupes allégoriques. Imitation très-remarquable des porcelaines de Saxe, par M. Jacob Petit. Ces deux pièces sont signées J. P. *h.* 0m36. *G. B.*

927. Tasse a Café, pâte dure, fabrique de M. Locré, dite de la Courtille.

Cette usine, fermée en 1793, avait adopté, comme beaucoup d'autres, pour marque, les deux épées de Meissen.

928. Bouquetier, porcelaine monochrome bleu lapis, de fabrique belge. *h.* 0m26. *G. B.*

929. Surtouts, biscuit des fabriques de Lunéville. *G. B.*

930. Potiche (vieux Japon) (1), de Kiou-Siou, province de Fizen. Décor polychrome. Ce beau vase a subi quelques restaurations ; l'animal fantastique qui est placé sur le couvercle est peint au vernis et à froid. *h.* 0m60. *G. B.*

931. Plat. Décor rouge, rose et bleu terne, relevé de dorures. L'ornementation en forme d'éventail, qui occupe le centre, est considérée comme un des caractères des vieilles porcelaines du Japon. *d.* 0m 32. — Don de M. Gabriel Birat, membre de la Commission archéologique.

(1) Il est très-difficile d'établir une distinction sérieuse entre les porcelaines de Chine et les porcelaines du Japon. Les caractères à l'aide desquels on croit pouvoir les différencier sont très-vagues et d'une valeur très-contestable ; ce n'est qu'en consultant les marques de fabrique que l'on peut arriver à une véritable détermination ; la majeure partie des vases de porcelaine en étant dépourvue, le classement des pièces de ce genre est à peu près impossible.

932. Vases de porcelaine blanche, très-légère, exécutés dans le Japon sur des dessins français, et offrant les armes de la famille d'Homps. — Don de Mme de Martrin.

933. Cratère, émail blanc relevé de feuillages or pale. Porcelaine de Chine, du XVIIIe siècle. Cette pièce est écornée. *d.* 0m40.

934. Vases avec figures de mandarins, de Ning-Poa. La monture, en bronze doré, a été exécutée par M. Krieger. *h.* 0m52. — Don de M. Coussières aîné.

935. Vases du même genre et de la même localité. Des cygnes renversés figurent les anses; sur le goulot, salamandres en relief. — Don de M. Barathier.

936. Assiette de la même fabrique et de la même localité. — Don de Mme Tapié de Céleyran.

937. Assiette avec décoration florale polychrome, de la même localité. *G. B.*

938. Sur-Coupe avec figures et marques de fabrique, de la même localité. *G. B.*

939. Bol, porcelaine de Chine. Décor extérieur : fleurs et oiseaux en polychrome sur fond jaunâtre; à l'intérieur, bordure avec feuillages et poissons rouges sur émail blanc; au fond du vase, un crabe peint en noir. — Donné par Mme de Martrin, née d'Homps.

940. Bol, porcelaine de Chine. Décor bleu et rouge relevé de dorures. — Donné par Mme de Martrin, née d'Homps.

941. Plat rond. Décor très-capricieux et d'un grand éclat, composé de fleurs rouges et de belles feuilles de nénuphar. *d.* 0m35. — Don de M. de Rouquairol, membre de la Commission archéologique.

Les pièces de ce genre font partie de cette classe de porcelaines que les amateurs désignent sous le nom de *famille verte.*

942. Théière du même genre, ancienne porcelaine de Chine. Décor relevé de dorures avec poissons rouges, oiseaux et fleurs en polychrome sur émail blanc azuré, très-dur et parfaitement glacé. — Don de M. Tournal.

943. Potiche a confitures. Décor en camaïeu bleu (grès-cérame).

944. Vase avec ornements d'applique en stuc doré, du Corazzan, province de la Perse (grès-cérame). — Don de M. Dureau.

945. Bouquetiers de forme carrée et surélevée. Décor : oiseaux et paysages sur fond noir métallique (grès-cérame de la Chine). *G. B.*

946. Figurine chinoise en grès-cérame.

TABLEAUX.

ÉCOLE FRANÇAISE.

Garneray (Louis-Ambroise).

947. *Bataille de Navarin*, livrée le 20 octobre 1827 par les flottes de l'Angleterre, de la France et de la Russie, contre les forces navales turco-égyptiennes. — *l.* 3m54. — *h.* 2m50.

A l'horizon, à droite du spectateur, le nouveau village de Navarin et les montagnes qui l'entourent et le dominent. Sur le premier plan, une batterie turque et deux frégates anglaises (*Glasgow* et *Cambrian*). A gauche de ces deux navires, des brûlots, des bricks, une frégate turque et quelques bâtiments russes. L'escadre française, composée des vaisseaux *l'Armide*, *la Sirène*, *le Trident*, *le Scipion*, etc., se développe à l'horizon, où l'on aperçoit aussi plusieurs navires marchands et l'explosion de l'Isania.

Ce tableau, commandé par M. le comte de Chabrol, ministre de la marine, et acheté directement à l'auteur, a été donné au musée par les membres de la Commission archéologique.
M. Garneray a exécuté pour le musée de Versailles une répétition de la bataille de Navarin dans des proportions réduites.

Brémond (Jean), artiste vivant, né à Paris; élève de MM. Ingres et Couder.

948. *François Ier visitant l'atelier de Benvenuto Cellini.* — Don du Gouvernement.

Le roi est accompagné de Diane de Poitiers, de la duchesse d'Étampes et de plusieurs autres personnages de sa cour. Le célèbre sculpteur florentin lui présente un vase de sa composition.

Briguiboul (MARCEL), né à Ste-Colombe-sur-l'Hers (Aude); élève de MM. Léon Cogniet et Gleyre.

949. *Vénus rencontre Adonis blessé par un sanglier dans les forêts du mont Liban.* — Donné à la ville par l'empereur, en 1863, sur la demande de M. Dabeaux, membre du Corps législatif. — *h.* 3m 52. *l.* 2m 38.

Tanneur, artiste vivant.

950. *Vue de Bordeaux.* — Accordé à la ville par le Gouvernement, en 1849, sur la demande de M. Alengry, membre de l'Assemblée législative. — *h.* 3m34. *l.* 2m70.

On remarque le pont, le clocher de l'église St.-Michel, la Douane, la Bourse et les maisons du quai de Bourgogne. Sur le premier plan, la Garonne et plusieurs navires de commerce.

Rivals (ANTOINE), né à Labastide-d'Anjou (Aude) en 1667, mort à Toulouse en 1735.

951. *Diane et les nymphes surprises au bain par Actéon.* — Donné au musée par les membres de la Commission archéologique. — *h.* 1m. *l.* 1m35.

952. *La mort de Cléopatre. G. P.*

Brisset, artiste vivant.

953. *Le Christ insulté par les gardes.*

David (LOUIS), né à Paris en 1750, mort à Bruxelles en 1825; élève de Vien.

954. *Le Bon Samaritain.* — Don de M. Barathier, président honoraire de la Commission archéologique; élève de L. David.

955. *David et Goliath.* Première manière de ce maître. — Don de M. Barathier.

956. *Portrait d'un élève de L. David.* — Don de M. Barathier.

957. *Bacchante et Génies bachiques.*

Ce curieux tableau, de la première manière de ce maître, et tout à fait en opposition avec son style classique, rappelle les gracieuses compositions de Charles Boucher; nous l'aurions attribué à cet artiste si le donateur, M. Barathier, ne nous eut donné l'assurance qu'il avait été réellement peint par l'auteur des Horaces et des Sabines.

Fabre (F.-XAVIER), né à Montpellier en 1766, mort en 1837.

958. *Académie*. Étude d'atelier. — Don de M. Bouisset, membre de la Commission archéologique.

959. *St. Jérome*. Esquisse. Première pensée d'un tableau exécuté en grand par le même artiste. — Don de M. J. Roger, de Montpellier.

Montséret (JEAN-PIERRE), artiste vivant, né à Luc-sur-Orbieu, près Narbonne.

960. *Portrait de l'auteur*. Donné par lui, *æt. s.* 30.

961. *Édouard Espéronnier*, général de brigade d'artillerie, député de l'arrondissement de Narbonne.

Richard, né à Toulouse, mort dans la même ville.

962. *Intérieur de Forêt*. Sur le premier plan, deux vaches et un chien des Pyrénées; sur le second, des bûcherons transportant un tronc d'arbre sur un chariot. — Don des membres de la Commission archéologique.

Jadin, artiste vivant.

963. *Chasse au cerf dans la forêt de Fontainebleau* (l'hallali).

Les piqueurs portent la livrée du roi, et les chiens la marque de la vénerie d'Orléans (un O dans un V). Ce tableau, peint en 1847, fut accordé au musée par le Gouvernement, sur la demande de M. le comte Mathieu de La Redorte.

Gamelin (JACQUES), né à Carcassonne le 3 octobre 1738, mort dans la même ville le 12 octobre 1803. Directeur de l'Académie de peinture de Montpellier, élève du chevalier Rivals; il demeura pendant longtemps à Narbonne, et exécuta dans cette ville un très-grand nombre d'ouvrages.

964. *Composition allégorique* représentant le temple de Salomon, Moïse portant les tables de la loi, le grand prêtre, l'arche, le roi David et plusieurs autres figures.

965. *Choc de Cavalerie*. — Don de M. Rouanet, professeur de dessin, ancien membre de la Commission archéologique.

966. Nous avons réuni sous ce numéro plusieurs petits tableaux de Gamelin représentant des batailles et des sujets tirés de l'histoire romaine.

Bourguignon (Jacques Courtois, dit le), né en 1621, mort en 1676.

967. *Halte de Soldats*. Esquisse attribuée par quelques artistes à Jouvenet. — Don de M. Bouisset, membre de la Commission archéologique.

Boilly (Jules), artiste vivant.

968. *Génie de la ville de Narbonne*, figure allégorique.

969. *Le Dante à Vérone*. — Don des membres de la Commission archéologique. — *h*. 1m 12. *l*. 1m 52.

Pendant le séjour de Dante à Vérone, un grand nombre de personnes croyaient que le célèbre poète avait réellement fait le voyage de l'enfer : son teint bruni, sa mélancolie habituelle, sa vie solitaire, tout chez cet illustre exilé tendait à confirmer cette opinion dans l'esprit des gens crédules. (Bocace, Vie de Dante.)

970. *Ruines du temple de Vesta*, à Tivoly.

Sur le premier plan, vieillard et jeune fille dansant la tarentelle.— Donné au musée par l'auteur.

971. *Jasmin, poète agenais*. — Donné par l'auteur.

972. *Maurice Peyre*, de Narbonne, ancien adjoint, membre de la Commission archéologique, mort au mois d'août 1859. C'est à lui que la ville est redevable de tous les tableaux renfermés dans la salle où ce portrait se trouve exposé. Cette collection avait été recueillie par son oncle, M. Henri Peyre.

Boucher (Charles), peintre et graveur, né à Paris en 1704, mort dans la même ville en 1770; élève de Lemoine. Il fut nommé peintre du roi à la mort de Carle Vanloo.

973. *Deux grisailles* représentant le triomphe d'Amphitrite et une allégorie mythologique. — Don de M. Barathier.

Volaire, élève de J. Vernet.

974. *Éruption du Vésuve*. Effet de lune.

Roqueplan (Camille).

975. *Femme béarnaise*, occupée à filer au rouet pendant qu'un chat joue avec le fil de la quenouille.

Ce tableau fut exécuté par cet artiste quelques mois seulement avant sa mort.

Longuet (Marie-Alexandre).

976. *Réveil d'une Nymphe.* — Don du Gouvernement.

Leprince (Xavier).

977. *Vieillard enchaîné et renfermé dans un cachot.* — Donné par M. Tournal.

Leprince (Léopold).

978. *Paysage.* Étude d'atelier. — Don de M. Tournal.

Dauzats (Adrien), né à Bordeaux; élève de Gué.

979. *Vue de la place de Manzanares,* petite ville de la Manche Espagne). — Donné par l'Empereur en 1862. — *h.* 1m05. *l.* 1m74.

980. *Vue de la porte de Mars à Rheims* (arc-de-triomphe romain). Donné par l'auteur.

Mignard (Pierre, dit le Romain), né à Troyes en 1610, mort à Paris en 1695.

981. *St. Charles Borromée administrant la communion aux pestiférés de Milan.*

Cette grande composition, incontestablement originale, mais qui a beaucoup souffert, et dont plusieurs parties ont été entièrement repeintes, fut exécutée à Rome sous le pontificat d'Alexandre VII, en concurrence avec Pierre de Cortone, pour orner le maître-autel de St.-Charles de Catenari. L'ouvrage de ce dernier artiste eut la préférence; mais on peut cependant considérer le St.-Charles du musée de Narbonne comme l'œuvre capitale de Mignard. Ce tableau, qui a été gravé par Poilly, était placé sur le maître-autel du grand séminaire des Lazaristes de Narbonne, et avait été donné à cet établissement par l'archevêque Charles Le Goux de La Berchère; il fut transporté à Gruissan pendant la Révolution, et demeura exposé dans l'église de cette commune jusqu'en 1840. Tous les biographes de Pierre Mignard affirmant que le tableau de St.-Charles est perdu, nous avons cru devoir donner les détails précédents, afin de bien constater son existence et son authenticité.

Mignard (Nicolas, dit d'Avignon), frère du précédent, né à Troyes en 1608, mort à Paris en 1668.

982. *Portrait de Femme.* — *G. P.*

983. Portrait présumé de Mme la comtesse de Grignan, fille de Mme de Sévigné. Elle porte une robe de satin blanc, relevée par des agraffes, et un collier de perles. — *G. P.*

Bon-Boullogne.

984. *Charles Le Goux de La Berchère,* archevêque de Narbonne; il occupa le siége depuis 1703 jusqu'en 1719.

L'artiste a représenté dans la partie gauche du tableau une vue de la ville avec la cathédrale, le grand séminaire, le pont aqueduc maintenant détruit qui traversait la rue Entre-deux-Villes, le moulin et la rivière avant sa canalisation.

Dabos (Laurent), né à Toulouse en 1712.

985. *La Vieille à la tirelire.*

Rigaud (Hyacinthe), né à Perpignan en 1659, mort à Paris en 1743.

986. *Portrait inconnu,* de la plus belle époque de ce maître.

987. *Portrait de Rigaud,* peint dit-on par lui, dans son extrême vieillesse, mais que l'on peut attribuer avec plus de vraisemblance à Largilière.

Blanchard (T.-Auguste), artiste vivant, né à Paris; élève de son père.

988. *Paysage.* Effet d'automne.

Ce tableau, un des meilleurs de cet artiste, fut obtenu en 1848 par M. Théodore Raynal, membre de l'assemblée constituante.

Brune (Christian), artiste vivant, né à Paris en 1793; élève de Bertin.

989. *Souvenir d'automne dans les montagnes du Dauphiné.* — Don du Gouvernement, obtenu par M. le général Espéronnier.

Mauzaisse (J.-B.), né à Corbeil en 1784, mort à Paris en 1847.

990. *Herminie chez les Bergers.* Sujet tiré de la Jérusalem délivrée. *h.* 0m 92. *l.* 1m 28.

Loir (Nicolas), né à Paris en 1624, mort dans la même ville en 1679.

991. *Portrait présumé de Bayle.* — Don de M. Barathier.

Guérin (Simon), artiste vivant.

992. *La Destruction d'Herculanum.* Esquisse arrêtée.

L'artiste s'est borné à représenter quelques épisodes de ce grand drame : plusieurs personnes se sont réfugiées sur les marches d'un temple qui s'écroule de tous les côtés; un prêtre, les bras levés vers le ciel, implore la clémence des dieux. — *h.* 2m15. *l.* 2m90.

La ville d'Herculanum fut détruite par une éruption du Vésuve, en même temps que Pompéi, Stabies et autres villes de la Campanie. Cet évènement eut lieu sous le règne de Titus.

Boulanger (Clément).

993. *La Fontaine de Jouvence.*

Dedreux (Alfred).

994. *Bataille de Baugé* (22 mars 1421).

Les plus grandes forces du Dauphin étaient dans le Perche et dans l'Anjou, sous les ordres du maréchal de Lafayette et du frère du régent d'Écosse, John Stuart, comte de Buchan, qui avait amené des Écossais. La veille de Pâques, le duc de Clarence vint les attaquer près de Baugé; il fut fait prisonnier et perdit la bataille.

Cette belle victoire ranima l'ardeur des Français, et le dauphin, pour récompenser le courage des Écossais, créa le comte de Buchan connétable de France et comte d'Aubigny. (Anquetil, De Barante, Walter-Scott).

Hesse (Alexandre), artiste vivant, membre de l'Institut.

995. *Barthe*, ancien garde des sceaux de France, vice-président de la chambre des pairs, premier président de la cour des Comptes, sénateur, grand croix de la légion d'honneur, né à Narbonne le 28 juillet 1795, mort à Paris le 27 janvier 1863.

Ce portrait a été donné à la ville, en 1862, par les membres de la famille Barthe.

Florent Despeches, de Thil-Château, peintre juré de la ville de Dijon; il peignit dans cette ville, en 1588, les fresques de la sacristie de l'église St.-Michel.

996. *La Sainte Famille.* Tableau à volets.

On observe sur les derniers plans : le Massacre des Innocents, la

Fuite en Égypte et une grande ville fortifiée. Dieu le père, en costume de pape, entouré d'une auréole flamboyante, est placé dans les nuages; le Saint-Esprit est au-dessous de lui. Les portraits des commettants ou donateurs sont peints sur les ventaux; ils sont représentés à genoux, assistés de leurs patrons.

Villain, élève de Charlet et de Léon Cogniet.

997. *La Mort du Pauvre* ou le premier pas vers le ciel. — Donné par l'Empereur en 1855.

Bertin (François-Édouard), né à Paris; élève de Girodet.

998. *Les Sources de l'Alphée.* Paysage avec figures mythologiques. Donné par l'Empereur.

Lapito (Louis-Auguste), né à Saint-Maur, près Paris, en 1805; élève de Watelet.

999. *Vue du Simplon.*

Jugelet (Auguste), artiste vivant, né à Brest; élève de Gudin.

1000. *La Pêche miraculeuse.*

Fournier de Berville, artiste vivant.

1001. *Charles II ouvrant le cercueil de Philippe IV.*

Charles II, roi d'Espagne, se sentant affaibli par la maladie, se fit conduire à l'Escurial, où reposait le corps de son père. Persuadé que la violation du tombeau retarderait l'instant de sa mort, il voulut qu'en présence de sa mère les restes de Philippe IV fussent exhumés. Après quelques moments d'hésitation, il découvrit le cadavre et le baisa. Pendant cette scène, la reine mère, accusée de la mort de Philippe IV, son époux, parut plusieurs fois sur le point de se trahir, mais elle fut soutenue par la présence du moine Nitard, inquisiteur, son confesseur et son complice.

Antoine (Charles), élève de Vien.

1002. Nous avons réuni sous ce numéro quatre tableaux donnés au musée, en 1862, par M. de Guy, ancien maire de Narbonne; ils représentent : *Hercule déchirant la tunique empoisonnée du centaure Nessus; Didon sur le bucher; Cléopatre piquée par l'aspic; Milon de Crotone dévoré par un lion. — h. 2m. l. 1m.*

Vien (JOSEPH-MARIE), né à Montpellier en 1716, mort à Paris en 1809.

1003. *Portrait d'un vieillard.*

Bourdon (SÉBASTIEN), né à Montpellier en 1616, mort à Paris en 1671; élève de son père.

1004. *Le Christ mort, assisté par deux anges.* Esquisse. — Donné par M. Barthe, peintre.

Dubois, élève de L. David.

1005. *Manlius se précipitant de la roche Tarpéienne.* — *h.* 3m25. *l.* 2m60.

Après avoir rendu de grands services à la République, Manlius avait formé le projet de s'emparer de la souveraine puissance. Accusé par le dictateur Cornélius Cossus et par les tribuns du peuple, il fut condamné par le sénat à être précipité du haut de la roche Tarpéienne. Manlius s'échappe des mains de ses gardiens; Servilius, son ami, l'entraîne et partage son sort.

....
« Tous deux précipités au pied du Capitole,
« Ils meurent embrassés, tristes objets d'horreur,
« Où l'on voit l'amitié consacrer la fureur. »

(TRAGÉDIE DE LAFOSSE.)

Lazerges (JEAN-RAYMOND-HIPPOLYTE), artiste vivant, né à Narbonne; élève de F. Bouchot.

1006. *L'Albane regardant jouer ses enfants.* — Donné par l'Empereur en 1857.

Boulanger (GUSTAVE-RODOLPHE), né à Paris; élève de P. Delaroche et de M. Jollivet.

1007. *Acis et Galatée.*

Subleyras (PIERRE), né à Uzès en 1699, mort à Rome en 1749.

1008. *La Charité romaine.* — Don de la famille Cartault.

Dagnan (ISIDORE), artiste vivant, né à Marseille.

1009. *Vue du lac de Genève* à Vevay, canton de Vaud. — Donné par l'Empereur en 1858.

1010. *Vue du lac de Genève.* Effet du brouillard au lever du soleil. Don du Gouvernement.

1011. *Vue prise dans une vallée du Jura.* — Don du Gouvernement.

Bayle, artiste vivant.

1012. *Tableau de fleurs*, avec des papillons, des insectes et un serpent. — Don du Gouvernement, obtenu en 1843 par le général Espéronnier.

Bellet (J.-J.), artiste vivant, né à Paris; élève de Justin Ouvrié.

1013. *Paysage*. Site sauvage, rochers arides; à l'horizon, un cavalier. — Don du Gouvernement.

Brissot (Félix), de Warville, artiste vivant, né à Sens; élève de L. Cogniet.

1014. *Vue prise dans la forêt de Compiègne.*

Gérard (F.-A.).

1015. *Intérieur de forêt, retour du pâturage.* Les figures sont attribuées à Demay.

Lanthara (Simon-Mathurin), né à Montargis en 1745, mort en 1778.

1016. *Grand cours d'eau éclairé par le soleil couchant.*

Sur le premier plan, un pont rustique jeté sur un torrent; à gauche, une tour et de belles fabriques situées sur l'escarpement d'un rocher. *l.* 0m 58. *h.* 0m 36. — Donné par les membres de la Commission archéologique.

Delaye (Charles-Claude).

1017. *Intérieur de forêt, soleil couchant.* Les figures, représentant une chasse au cerf sous Louis XIII, sont attribuées à Alfred Dedreux.

Collin, né à Bordeaux.

1018. *Le Page blessé.* — *G. P.*

Duval le Camus.

1019. *Les cancans chez la portière.* — *G. P.*

1020. *Le petit ramoneur.*

Rane (Jean), né à Montpellier en 1674, mort à Madrid en 1735; élève de Rigaud.

1021. *Portrait présumé de l'auteur.* — *G. P.*

Le principal ouvrage de ce peintre se trouve à Montpellier dans l'église St.-Pierre; il représente la remise des clefs.

Nattier (J.-Marc), né à Paris en 1706, mort en 1785.

1022. *Louise-Thérèse d'Orléans, duchesse de Bourbon, mère du duc d'Enghien.* Elle est représentée en vestale; ses bras reposent sur une balustrade. — *G. P.*

Ce tableau est signé et porte la date de 1770.

Lefèvre Robert, dit de Venise, né en Anjou, mort en Angleterre en 1675.

1023. *Portrait d'un magistrat.* — *G. P.*

C'est un des meilleurs ouvrages de ce maître.

Chardin (Simon), né à Paris en 1701, mort dans la même ville en 1779.

1024. *Portrait d'une jeune fille inconnue.* — *G. P.*

Elle porte un costume très-élégant du temps de Louis XV, et tient un éventail dans la main droite; un sac est suspendu à son bras.

Ce tableau est signé et porte la date de 1752.

Leduc (1765).

1025. *Nature morte.* Deux perdrix suspendues par les pattes, à un clou. — *G. P.*

Oudry (J.-B.), membre de l'Académie royale de peinture, né à Paris en 1686, mort en 1775.

1026. *Chienne de fine race allaitant ses petits.* — *G. P.*

Topffer (Rodolphe), né à Genève, auteur des Nouvelles génevoises et de plusieurs albums comiques, mort en 1846.

1027. *L'Arrivée.* — *l.* 0m48. *h.* 0m47. — *G. P.*

Ce tableau, un des bons ouvrages de cet artiste, est signé et porte la date de 1807.

Gérard.

1028. *Vue du château de Polignac* (Auvergne). — *G. P.*

COPIES, AUTEURS INCONNUS ET DÉTERMINATIONS INCERTAINES.

1029. Nous avons réuni sous ce numéro deux tableaux de fleurs attribués à Baptiste Monoyer, né à Lille en 1635, mort à Londres en 1699. — Don de MM. Alcide Cartault et Justinien Capman.

1030. *Portrait de six consuls de Narbonne.* Époque indéterminée.

Ce tableau, ainsi que ceux du même genre qui sont classés sous les numéros suivants, ornaient les salles de l'ancien hôtel de ville de Narbonne (1).

1031. *Portrait des six consuls de Narbonne, en exercice pendant l'année 1600 :*

Pierre Pélissier, Bernard Rouch, Paul de l'Ort, seigneur de Taralhan; Christol Platel, Jehan Léonard, Jehan Charpentier.

1032. *Portrait des six consuls de Narbonne, en exercice pendant l'année 1603 ;*

Ils sont représentés à genoux, les mains jointes, en adoration devant St. Sébastien; leurs armes sont placées au-dessus de leur tête, entre des pilastres d'ordre dorique.

1033. *Portrait des six consuls de Narbonne, en exercice pendant l'année 1607 :*

Jehan Barrau, Pierre Pélissier, Antoine de Reboul, Jehan de Cogomblis, Guillaume Buschet et Pierre Baron.

Ce tableau a été peint par Varin.

1034. *Portrait des six consuls de Narbonne, en exercice pendant l'année 1626 :*

A. Castel, Paul Léonard, Pierre de Raynaud, Jean Cezeron, Jean Montanier, Louis Cabirol. Ils sont à genoux devant un tableau représentant le baptême de Jésus.

1035. *Portrait des six consuls de Narbonne, en exercice pendant l'année 1643 :*

Jean Boisse, Gabriel Died, Maître Guillaume de Pradal, conseiller du roi et lieutenant en la maîtrise des ports et siége de l'amirauté de marine; Mathieu de Ceron, trésorier de domaine; Jean Caussat. Ils sont représentés debout; un portrait en pied de Louis XIV, âgé de cinq ans, occupe le centre de la composition.

1036. *Portrait d'un capitoul de Toulouse, en exercice pendant l'année 1701.* — Don de M. Bouisset.

1037. *L'Aumône.* Attribué à S. Bourdon. — Don de M. Barathier.

1038. *La mort de St. Joseph.* Attribué à Valentin.

1039. *Têtes de biche.* Étude.

(1) Voir à la fin du volume la note *F*, relative aux Consuls de Narbonne.

1040. *Diverses espèces d'oiseaux.*

1041. *Le martyre de St. Étienne.* Copie réduite de l'original peint par Lebrun en 1651, et conservé au musée du Louvre. Le Saint, renversé et sur le point de rendre le dernier soupir, lève les bras vers le ciel et prie pour ses bourreaux. — Don de M. Rouanet, professeur de dessin, ancien membre de la Commission archéologique.

1042. *Louis de Vervins,* archevêque de Narbonne, peint en 1619, lorsque ce prélat était âgé de 72 ans; il occupa le siége depuis 1615 jusqu'en 1628. — Don de M. de Bunis, ancien maire de Narbonne, commandeur de la Légion d'honneur.

1043. *Priscille de Catelan,* née à Narbonne, morte au château de La Masquière en 1745.

Elle fut nommée maîtresse ès jeux floraux en 1717, et couronnée quatre fois; son père, baron de Portel, de la famille des Catelan, de Toulouse, était viguier et juge royal de Narbonne.

Ce portrait original, donné au musée par M. de Castillon Saint-Victor, était conservé par la famille de M. de Castelmaure.

1044. *Portrait présumé de Mme de Graffigny.* — Don de M. Barathier.

1045. *Portrait de M. Coussières aîné,* négociant, bienfaiteur du musée, *æt. s. 35.* — Peint par M. Colson.

1046. *L'abbé Caffort,* prédicateur, né à Narbonne.

1047. *Jacques Gamelin,* peintre, né à Carcassonne le 3 octobre 1738, mort dans la même ville le 12 octobre 1803. — Don de M. Gamelin fils.

1048. *Paysage avec figures et animaux,* attribué à Arnaudet. *G. P.*

1049. *L'éducation de l'Amour,* composition attribuée à P. Prudhon, mais que l'on peut donner avec plus de vraisemblance à Hersent ou à Malet. *G. P.*

1050. *Portrait d'une jeune femme,* costume de l'Empire. École de Lyon. — *G. P.*

1051. *Figure allégorique du Printemps.* — *G. P.*

1052. *Paysage* attribué à Potel. Sur le premier plan, les ruines d'un temple et Moïse sauvé des eaux. — *G. P.*

1053. *Portrait présumé de la fille aînée de Philippe de Champagne,* religieuse à Port-Royal. Attribué à son père. — *G. P.*

1054. *Portrait d'un Maréchal de France,* époque de Louis XIV.

1055. *Paysage* attribué à Guaspre Dughet, dit le Guaspre Poussin, né à Rome en 1613, mort en 1675.

Sur le premier plan, un bouquet de pins, des broussailles, des rochers, des chèvres et trois figures; à l'horizon, le Colysée, la pyramide de Caïus Sextius et autres monuments de Rome. — *G.P.*

1056. *Portrait d'Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne.* Attribué à Lefèvre. — *G.P.*

1057. *Portrait d'une jeune femme.* Robe blanche, manteau bleu, cheveux poudrés. — *G.P.*

1058. *Portrait d'une jeune fille,* attribué avec une grande vraisemblance à Greuze; quelques artistes croient cependant que ce n'est qu'une bonne et ancienne copie de ce maître. — *G.P.*

1059. *Le retour du cabaret.* Copie d'après le tableau original de Greuze. — *G.P.*

1060. *Tête d'étude.* Adolescent endormi. — *G.P.*

1061. *Génie de l'Histoire sous les traits d'une femme tenant une trompette et les œuvres d'Hérodote.* — *G.P.*

1062. *Tête d'étude.* École de l'Empire. — *G.P.*

1063. *Portrait de femme.* — *G.P.*

1064. *Anne d'Autriche, infante d'Espagne, épouse de Louis XIII, régente de France.* Le cadre de ce tableau, style de Louis XVI, est extrêmement riche et mérite d'être signalé. — *G.P.*

1065. *Portrait d'une jeune fille* vêtue d'une robe rouge à manches relevées, recouverte d'un manteau; sa main gauche est appuyée sur une fontaine. Une ancienne note collée derrière la toile porte : MARIE DE RABUTIN, DAME DE CHANTAL, ET DE BARBILLY, MARQUISE DE SÉVIGNÉ, PEINT PAR MIGNARD, PREMIER PEINTRE DU ROI, EN 1645. — *G.P.*

Nous ne donnons ce document qu'à titre de renseignement.

1066. *Portrait d'enfant.* Auteur inconnu. Ce portrait, d'après le catalogue de la galerie Peyre, serait celui du dauphin Louis XVII, et devrait être attribué à L. David. — *G.P.*

La première de ces déterminations est très-suspecte, la seconde est contestable.

1067. *Portrait d'une reine de France.* Attribué à N. Mignard. Elle porte une robe de brocard et un manteau bleu fleurdelysé, doublé d'hermine. — *G.P.*

1068. *Portrait d'homme inconnu.* Une ancienne inscription placée derrière la toile porte : ANNO ÆTATIS S. 45 BROCARD FACIEBAT 1672. — *G. P.*

1069. *P. D. Aurelius M. Mandellus, de la congrégation de St.-Paul,* peint en 1532. Auteur inconnu. Le cadre ovale, style Louis XIII, est orné d'enroulements découpés à jour, d'une grande élégance et d'un excellent goût. — *G. P.*

1070. *Noble Raymonde de Sade, fille de Jeanne Castelane, mariée avec noble George de Julianus, damoiseau, fils de Gille et de Jeanne Roque, de Nimes, assistée de Hugues de Sade, son grand-père, l'an 1412. Notaire Jacques Calvezy.* Auteur inconnu. — *G. P.*

Les détails précédents, peints à l'huile sur le tableau, semblent indiquer que ce portrait de femme est posthume.

1071. *La déposition du Christ au tombeau.* Esquisse attribuée à Louis Gauffier, né à La Rochelle en 1761, mort à Florence en 1801.

1072. *St. Joseph d'Arimathie, Nicodème, St. Jean, la Vierge et les Saintes femmes, groupés autour du corps de Jésus, font les apprêts de la sépulture.* École du xve siècle. — Don de M. Verney, marchand de tableaux.

1073. *Six petits Portraits anonymes.* Miniatures à l'huile. — *G. P.*

1074. *Ruines.* Peint sur panneau. — *G. P.*

1075. *Tête de vieillard.* Étude attribuée à Vien. — *G. P.*

1076. *Tête de vieillard.* Excellente étude attribuée à Vien. — *G. P.*

1077. *Paysage avec figures et animaux.* Copie d'après Brascassat.

1078. *Architecture.* L'artiste a représenté sur le premier plan la marche triomphale de Silène; le nourricier de Bacchus, couronné de pampres, est monté sur son âne; des bacchantes répandent des fleurs sur son passage, d'autres le suivent en jouant de divers instruments.

1079. *Paysage avec figures et animaux.* — *G. P.*

1080. *Jeune femme jouant dans un parc avec ses enfants.*

Elle soutient le plus jeune qui est placé à califourchon sur son frère; une petite fille les précède. Costumes de l'Empire. — *G. P.*

1081. *Paysage avec figures et animaux.* — *G. P.*

1082. *Paysage.* Rochers couverts de sapins et traversés par un torrent. — *G. P.*

1083. *Enlèvement d'Europe par Jupiter, métamorphosé en taureau.*

Les filles de Tyr, placées sur le rivage de la mer, préparent des guirlandes de fleurs et pleurent la perte de leur compagne. Ce tableau est peint sur fond doré. — *G. P.*

1084. *La Vierge et l'Enfant.* — *G. P.*

1085. *Paysage* dans le goût du Guaspre Poussin, exécuté très-habilement, mais d'une manière très-minutieuse et sans perspective aérienne. — *G. P.*

1086. *Paysage* attribué à Watelet, représentant un moulin situé sur un torrent et entouré d'arbres. — *G. P.*

1087. *Amours s'exerçant à tirer de l'arc*, tableau du XVII[e] siècle, peint à l'huile, sur fond doré. — Don de M. Barathier.

ÉCOLE ESPAGNOLE.

Carduchi (VICENTE), peintre du roi, né à Florence en 1585, mort à Madrid en 1638. La vie de St. Bruno et les miracles des chartreux, qui décorent le couvent del Paular, doivent être considérés comme l'œuvre capitale de ce peintre.

1088. *St. Joseph et l'enfant Jésus.* Ce tableau est signé et daté : VINCENTIUS CARDUCHI PICTOR REGIS 1632. — Donné par les membres de la Commission archéologique.

Juanes (VICENTE DE), né à Fuente de la Higuera en 1523, mort à Bocayrente en 1579; il fit ses études en Italie.

1089. *Ecce Homo.* La tête est entourée d'un nimbe rayonnant et doré.

Il existe au musée de Madrid (nº 158 du catalogue de 1854) une répétition de ce tableau, qui est ainsi décrit : *Ecce Homo con rayos dorados en torno de la Cabeza.* Nous mentionnons ces détails, parce que MM. Denon, Georges et autres amateurs ont attribué cet ouvrage à Louis Moralès, né à Badajos en 1509, mort en 1586. Cette attribution nous semble contestable à cause de l'extrême ressemblance de ce tableau avec celui de Madrid, dont on trouve du reste des copies de tous les côtés; à cause de l'extrême rareté, même dans les premiers musées de l'Espagne, des toiles de Moralès, bien constatées; parce qu'enfin, tout en reconnaissant que la tête du Christ est très-belle, on ne saurait, sans faire injure au chef de l'école de Tolède (savant anatomiste et excellent dessinateur), attribuer à cet éminent artiste le dessin incorrect de la poitrine et surtout de l'épaule gauche; Moralès avait d'ailleurs

des tons verdâtres qu'on ne rencontre pas dans cet ouvrage; ses figures, bien que remplies de sentiment, sont plutôt laides que belles.

Arellano (JUAN DE)? né à Santoreas en 1614, mort à Madrid en 1676.

1090. *Tableau de Fleurs.* Grande et belle composition, parfaitement conservée, à la fois remarquable par l'éclat des couleurs et la hardiesse du dessin; elle représente des tulipes, des pavots, des roses, des coings, des figues, des pêches, des pastèques et un plat de cerises qu'un héron vient de renverser. Sur le second plan, un paon et une fontaine ornée d'une statue. — *h.* 1m 80. *l.* 1m 85. — Donné par la Commission archéologique.

Le musée de Madrid ne possède positivement pas un *florero* ou un *frutero* de cette importance et de ce mérite.

March (ESTEBAN), né à Valence à la fin du XVIe siècle, mort dans la même ville en 1660; élève d'Orrente.

1091. *L'Archevêque de Grenade faisant une sortie de nuit contre les Maures qui assiégeaient Valence.* — Don de M. Aguado, marquis de Las Marimas.

Ribalta (JUAN DE)? né dans les environs de Valence en 1597, mort dans cette ville en 1628.

1092. *Un Moine en méditation.*

Il est assis en face d'une table grossière sur laquelle on remarque des manuscrits, un chandelier et une tête de mort.

Ce beau tableau a été attribué par quelques amateurs à Cano Alonzo, né à Grenade en 1601, mort dans la même ville en 1667; élève de Pacheco et de Castello.

Valdes Léal (DON JUAN DE), né à Cordou en 1630, mort à Séville en 1691; élève d'Antonio del Castello.

1093. *Le Christ portant sa croix.* — Don de M. Aguado, marquis de Las Marismas.

Bauza (GRÉGOIRE), né à Majorque en 1590, mort en 1656.

1094. *St. Joseph et la Vierge conduisant l'enfant Jésus.*

Dans la partie supérieure, Dieu le père avec un nimbe triangulaire, le St.-Esprit et des anges.

Nous avons reproduit, sans la garantir, l'attribution communiquée par M. Aguado, qui voulut bien, sur notre demande, accorder au musée plusieurs tableaux de sa galerie.

COPIES, AUTEURS INCONNUS ET DÉTERMINATIONS INCERTAINES.

1095. *La Vierge couronnée* portant le costume et les armes des religieuses de la Merci.

1096. *Mendiant accroupi demandant l'aumône. — G. P.*

Ce tableau, véritable tour de force, puisque l'artiste est parvenu à représenter une figure de grandeur naturelle sur une toile de 0m 34 sur 0m 66, est attribué à Ribera José, dit l'Espagnolet, né à Jativa, près de Valence, en 1588, mort à Naples en 1656. C'est dans tous les cas une ancienne et très-bonne copie.

1097. *Intérieur de Cuisine. — G. P.*

L'attribution de ce tableau à l'école espagnole est contestable.

1098. *Jeune Femme couronnée de lauriers, lisant une poésie.— G. P.*

1099. *Laveuses.*

Quelques artistes attribuent ce tableau à un des Bassan.

ÉCOLE ITALIENNE.

Memmi (SIMON), appelé aussi Simon de Sienne, mais dont le véritable nom est Simon di Martino, né à Sienne en 1284, mort à Avignon en 1346; élève de Giotto et ami de Pétrarque. Ses peintures du Campo Santo et du château des papes sont justement estimées.

1100. *La Vierge avec l'enfant, St. Jean et deux anges en adoration.*

Ce précieux tableau, de forme ronde, dont le diamètre est de 1m 20, est signé GIOTTO; mais il est évident que cette signature est fausse, car les rares tableaux signés de ce maître portent : OPVS MAISTRI IOCTI.

Garofolo (BENVENUTO), né à Ferrare en 1481, mort en 1559; élève de Raphaël.

1101. *Entretien de Jésus avec la Samaritaine, près du puits de Jacob.* Don de M. Aguado, marquis de Las Marismas.

Les tableaux de cet artiste portent en général, en guise de signature, un œillet (en italien GAROFOLO).

Pannini (J.-P.), né à Plaisance en 1691, mort à Rome en 1764.

1102. *Ruines d'un temple circulaire. — G. P.*

Castiglione (J.-B.), surnommé le Greghetto, né à Gênes en 1616, mort à Mantoue en 1670; élève de Paggi.

1103. *Le voyage de Jacob.*

Rébecca, suivie de Jacob, est montée sur un cheval et donne le sein à son enfant. Laban les poursuit pour réclamer les idoles qu'on lui a dérobées. Les serviteurs, précédés d'un troupeau de chèvres et de moutons, sont sur le premier plan. — *G.P.*

Il existe au musée de Madrid (n° 619) un tableau du même maître, représentant le même sujet.

Guardi (FRANCESCO)? imitateur de Canaletti, né à Venise en 1712, mort dans la même ville en 1793.

1104. *Vue de la place St.-Marc de Venise.*

On distingue le palais des doges, la façade de St.-Marc, le campanile et une partie du grand canal.

COPIES, AUTEURS INCONNUS ET DÉTERMINATIONS INCERTAINES.

1105. *St. Antoine.* Attribué à Procaccini, né à Bologne en 1546, mort à Milan en 1626; élève de son père et des Carraches. — Don de M. de Caunes, de Ginestas.

1106. *La salutation angélique.* École du Guerchin.

1107. *Le chef de St. Jean-Baptiste après le meurtre d'Hérodiade.* École de Léonard de Vinci ou de Bernard Luini.

1108. *Les cinq sens.* Copie réduite d'après le tableau original de Charles Ciniani, conservé à Rome dans le palais Ruspigliosi.

1109. *St. Paul.* Ancienne copie d'un tableau du Guide, conservé au musée de Bologne.

1110. *La femme adultère traduite devant Jésus par les docteurs de la loi juive.*

1111. *Nature morte.* Table recouverte d'un riche tapis supportant un plat de fruits confits et des vases en or et en argent, de style florentin, richement ciselés. Peinture décorative. École vénitienne. — Don de M. Barathier.

1112. *La Transfiguration.* Copie de grandeur naturelle, commandée par M. le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur, et exécutée à

Rome par M. Brisset, d'après le tableau original de Raphaël, conservé au musée du Vatican.

« Jésus-Christ ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, les con-
« duisit sur le sommet du Thabor, et se transfigura en leur présence :
« son visage devint rayonnant de gloire et ses habits blancs comme la
« neige. A ses côtés, parurent Moïse et Élie qui s'entretenaient avec
« lui. Une voix éclatante retentit alors, disant : *Celui-ci est mon fils*
« *bien-aimé en qui j'ai mis ma confiance, écoutez-le.* »

Tandis que ce prodige s'opère sur le haut de la montagne, une autre scène se passe dans le bas, où les autres disciples sont restés pour attendre leur maître : une foule de peuple leur conduit un jeune possédé, pour le guérir; sa bouche écumante, ses yeux renversés, le gonflement et la contraction de ses muscles expriment les horribles convulsions auxquelles il est en proie; son père le tient avec force, sa sœur placée à côté de lui et sa mère agenouillée sur le premier plan, montrent aux disciples l'état déplorable dans lequel il se trouve, et implorent sa délivrance, que la multitude demande aussi à grands cris. A ce spectacle, les disciples, émus de compassion, tentent inutilement la guérison, leur peu de foi rend ce miracle impossible; forcés d'avouer leur impuissance, ils montrent du doigt le haut de la montagne, où se trouve leur maître, exprimant ainsi, que lui seul peut opérer ce prodige. Les deux jeunes gens vêtus en diacre, que l'on aperçoit à gauche, près du buisson, sur le penchant de la montagne, sont les portraits des neveux de Jules de Médicis.

C'est à la demande du cardinal Jules de Médicis, alors vice-chancelier, qui devint pape sous le nom de Clément VII, que Raphaël exécuta cette composition. Son intention était de l'envoyer en France, pour décorer le maître-autel de la cathédrale de Narbonne, dont il avait été archevêque. Raphaël étant mort pendant qu'il terminait ce tableau, Jules de Médicis ne voulut point priver Rome de ce chef-d'œuvre, et il envoya en remplacement, à la ville de Narbonne, une grande composition de Sébastien del Piombo, représentant la Résurrection du Lazare. Ce dernier ouvrage est maintenant conservé dans la galerie nationale de Londres. Notre cathédrale n'en possède qu'une copie exécutée par C. Vanloo.

C'est dans le but de perpétuer ce souvenir historique, que le Gouvernement accorda à la ville cette belle copie du chef-d'œuvre de Raphaël.

1113. *Triomphe de Galatée.* Copie réduite, exécutée à Rome par M. Monséret, d'après les fresques peintes au palais de la Farnésine par Raphaël. — Don de M. le comte Amédée d'Exéa.

1114. *St. Augustin, évêque d'Hippone.*

Un ange porte sa mître, un autre supporte le livre sur lequel il écrit ses confessions.

Cette belle composition peut être attribuée à Pierre Berretini, né à Cortone en 1596, mort en 1669.

1115. *Portrait de Mangoneri de Bergame*, chef d'une compagnie lombardo-vénitienne composée de trois mille hommes.

1116. *L'Assomption de la Vierge*. Copie, attribuée à Lanfrane, d'une peinture à fresque exécutée à Parme par le Corrège.

1117. *Martyre de St. Pierre Nolasque, le dominicain*.

St. Pierre, revenant de Côme à Milan, fut assailli dans un bois par deux brigands; un de ses compagnons tomba mort à ses côtés, et lui-même reçut deux coups de hache sur la tête; il voulut se mettre à genoux pour prier, mais un coup de poignard lui ôta la vie (1252).

Cette copie réduite fut exécutée par Jean André, religieux dominicain, élève de Jouvenet; elle provient de l'ancien dépôt national des monuments français, où elle figurait sous le nº 520 du catologue de M. A. Lenoir. Le tableau original, peint par le Titien, est conservé à Venise dans l'église San-Giovani et San-Paolo. Les anciennes lois de la république défendaient de le vendre sous peine de mort; ce n'est pas cependant un des meilleurs ouvrages de cet éminent artiste.

1118. *Un sacrifice*. Grande composition exécutée probablement par un artiste français, d'après un tableau du Tintoret. — *G. P.*

1119. *Tête d'étude*, attribuée à François Vanni, né en 1563, mort en 1609; élève de Baroche et du Corrège. — *G. P.*

1120. *Portrait de femme*, coiffée d'un ample turban. Attribué à Sébastien del Piombo, et digne de ce maître. — *G. P.*

1121. *Paysage* attribué au Bolognèse, né en 1606, mort en 1686.

1122. *Guerrier*. École de Salvator Rosa. — *G. P.*

1123. *Paysage* attribué à Lucatelli. L'artiste a représenté sur le premier plan la fable de Léda et des paysans changés en grenouilles.

1124. *Tête de vieillard*. Esquisse attribuée au Dominiquin. — *G. P.*

ÉCOLES FLAMANDE ET HOLLANDAISE.

Rubens (PIERRE-PAUL), né à Cologne en 1577, mort à Anvers en 1640.

1125. *Jésus chez Marthe et Marie*. — Donné par la présidente de Polastron aux religieuses de Ste.-Marie, de Narbonne. — *h.* 1m90. *l.* 3m05.

Les détails de nature morte sont de Sneyders, né à Anvers en 1579, mort dans la même ville en 1657.

Jésus étant avec ses disciples entra dans un bourg, et une femme

nommée Marthe le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie qui, se tenant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Mais Marthe était occupée à préparer tout ce qu'il fallait pour le repas, et, s'arrêtant devant Jésus, elle lui dit : « Seigneur, ne considérez-vous point que ma sœur me laisse servir toute seule? Dites-lui donc qu'elle m'aide? » Mais le Seigneur lui répondit : « Marthe, Marthe, vous vous « empressez et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses; « cependant, une seule est nécessaire, Marie a choisi la meilleure part « qui ne lui sera point ôtée. » (St. Luc, chap. x.)

Heem (Jean David de), né à Malines en 1584, mort en 1616; élève de son père.

1126. *Nature morte.* Un tapis, une écharpe, un vase richement ciselé et des coquilles marines.

Verendael (Nicolas), né à Anvers, mort dans la même ville à la fin du xviie siècle.

1127. *Vase avec diverses espèces de fleurs.* Jasmin, roses, liserons, anémone, tulipes, boules de neige, pavots, chèvre-feuille, etc.

Seen (Antoine).

1128. *Paysages avec figures et animaux.* Deux sujets sous le même numéro.

Ces deux tableaux, qui portent une fausse signature d'Ommeganck, ont été acquis à l'aide d'un legs fait par M. Coussières aîné.

Ommeganck, né à Anvers en 1775, mort dans la même ville le 18 janvier 1826.

1129. *Paysage avec figures et animaux.*— *h.* 0m38. *l.* 0m55.— Don de M. le prince Anatole Demidoff.

Breughel (Pierre), dit le Vieux, né en 1510, mort à Bruxelles en 1570.

1130. *Kermesse* (fête flamande).

Il existe une répétition de ce tableau au musée de Bordeaux.

COPIES, AUTEURS INCONNUS ET DÉTERMINATIONS INCERTAINES.

1131. *Intérieur d'écurie avec des chèvres, des chevaux et des moutons.*

La signature de ce tableau (Albert Cuyp) est fausse.

1132. Trois petits tableaux attribués à David Teniers, peints sur

bois, représentant *un Tir à l'arc, des Joueurs de boules et un Paysage avec trois figures*. — *l*. 0m 17. *h*. 0m 13.

Les petits ouvrages de ce genre, désignés sous le nom de *déjeûners de Teniers*, ont été imités avec beaucoup d'habileté par M. B***, et nous pensons, malgré la signature (un T dans un D), qu'il faut attribuer à cet artiste ceux dont nous venons de parler.

1133. *Fleurs, fruits et diverses espèces d'animaux*. A l'horizon, un parc et une pièce d'eau. — *G.P.*

La signature de ce tableau (D.S.) paraît suspecte; on peut l'attribuer à Gilmans.

1134. *Berger couché dans une cabane, gardant des chèvres, des vaches et des moutons*. École d'Adrien Van der Velder d'Amsterdam.

1135. *Marine représentant un grand navire de guerre entouré de petits bâtiments de commerce*. Au loin, falaises et une ville de la Hollande. — *G.P.*

Ce tableau est signé Kabel (Adrien Van der), né à Riswyck en 1631, mort à Lyon en 1695.

1136. *Marine*. Sur le premier plan, une grue et un quai encombré de diverses marchandises; à l'horizon, la mer et des navires de différentes nations.

Ce tableau est signé G. V. V. (G. Van der Velde); cependant, tout autorise à croire qu'il est du même maître que le précédent et que ces deux bons ouvrages sont originaux; les deux signatures peuvent donc être suspectées.

1137. *Marguerite d'Autriche, femme de Philippe III, roi d'Espagne*.

On observe dans l'angle gauche supérieur l'aigle couronné, à deux têtes, du Saint-Empire. Copie d'après le tableau original d'Antoine Van Dyck. — *G.P.*

1138. *Portrait d'une jeune fille*.

1139. *Honoré de Savoie, marquis, maréchal et amiral de France*. École de Van Dyck. — *G.P.*

1140. *Halte de Bohémiens*. Attribué à Philippe Wouwermans, né à Haarlem en 1620. — *G.P.*

1141. *Bacchanale*. École de Rubens. — Don de M. Aguado, marquis de Las Marismas.

1142. *Bacchanale*. Copie, par J. Jordaens, du tableau de Rubens,

conservé dans la galerie de Florence. — Acquis à l'aide d'un legs fait par M. Coussières aîné.

1143. *Nature morte*. Diverses espèces de fruits. — Donné par M. Barathier.

1144. *Nature morte*. Bas-relief, recouvert d'un tapis, supportant des vases en or richement ciselés, une corbeille de fruits, une grenade et un nautile.

Cette belle composition est en général attribuée à Van Veen, mais on peut la donner avec plus de vraisemblance au chevalier Maltais.

1145. *Portrait d'un marin hollandais*, École de Rembrandt.

Quelques artistes trouvent de l'analogie entre cette peinture et les ouvrages de Colombel.

1146. *Portrait de femme*. — *G.P.*

1147. *L'apparition de l'enfant Jésus à St. Antoine de Padoue*. École de Van Dyck.

1148. *Tableau à volets du XVIe siècle* (tableau cloant).

Le centre (*oratorio*) représente l'adoration des mages; les donateurs ou commettants sont représentés les mains jointes et à genoux devant des prie-Dieu armoriés; le mari porte le costume de docteur, et se trouve placé sous le patronage de St. Pierre; sa femme est accompagnée de Ste. Ursule. La partie extérieure des ventaux (*portezuelas*) offre les figures de St. Côme et de St. Lieven, évêque de Liége, peintes en camaïeu.

Ce curieux tableau, d'une conservation parfaite, est attribué à l'inventeur de la peinture à l'huile, Jean Van Eyck, né à Bruges en 1370, mort en 1441; il porte la signature de ce maître, mais elle est incontestablement fausse.

1149. *Diverses espèces de poissons*. Attribué à Van Boucle. — *G.P.*

1150. *Paysage*. Effet d'hiver. Peint sur panneau. Sur le premier plan, des patineurs et un moulin à eau; à l'horizon, une ville de la Hollande. — *G.P.*

1151. *Portrait équestre de Louis XIV*, attribué avec peu de vraisemblance à Van der Meulen, né à Bruxelles en 1634, mort à Paris en 1690.

Ce tableau ainsi que le suivant décoraient la grande salle de l'ancien hôtel de ville de Narbonne.

1152. *Portrait de Louis XIV*, attribué au même artiste; il porte une armure recouverte d'un manteau rouge, et tient dans la main droite un bâton de commandement fleurdelysé.

DESSINS ORIGINAUX.

(Salon Barathier et fond du Musée.)

1153. *Sacre de l'empereur Napoléon Ier, à Notre-Dame,* croquis fait à la mine de plomb, par Louis David.

Une place avait été réservée à cet artiste, afin qu'il pût voir l'ensemble de cette imposante cérémonie.

1154. *Portrait,* à l'estompe et au crayon, attribué à Izabey.

1155. *St. Joseph et l'enfant Jésus,* dessin à la sanguine, par Vouet.

1156. *Avant-scène de théâtre,* aux deux crayons, par F. Boucher.

1157. *Figure de femme,* costume du temps de Louis XV, dessin à la sanguine, par Wateau.

1158. *Trois têtes de chérubins,* par Lagrenée.

1159. *Médaillons,* à l'enere de chine, légèrement teintés, par Jacques Gamelin.

1160. *Un vieillard entouré de sa famille,* par Jeaurat.

1161. *La rentrée du troupeau,* par Robert Hubert.

1162. *La délivrance de St. Pierre,* sépia, par Honoré Fragonard.

1163. *Vue de la fête de Dompierre, prise dans le parc de Renneval,* sépia, par Lemoine.

1164. *Trophée de chasse,* aquarelle, par Desplaces.

1165. *Vase,* style florentin. Auteur inconnu.

1166. *Deux têtes de femme,* dessin à la sanguine et à la pierre d'Italie, par François Boucher.

1167. *Paysage,* à la plume, attribué à J. Ruysdael.

1168. *OEdipe et Antigone,* par Alexandre Fragonard. Ce beau

dessin original, à l'encre de chine, a été lithographié et offert au musée par M. Barathier.

1169. *Portrait du peintre Oudry*, peint au pastel par lui-même.

1170. *Trois vues*, exécutées à la sanguine, par Robert Hubert : jardins et palais des environs de Rome.

1171. *Les bœufs à l'abreuvoir*, par Robert Hubert.

1172. *Fontaines et architecture*, sanguine, par Honoré Fragonard.

1173. *Grand dessin* à la sanguine, remarquable par l'énergie et la verve de l'exécution, par Robert Hubert.

1174. Compositions inventées et peintes au pastel par M. Barathier.

1175. *Vue de la villa Aldobrandini*, aquarelle de grande dimension.

1176. *Vue de la villa Colonne*, aquarelle. *l.* 1^{m}02. *h.* 0^{m}40.

1177. *Marche ou cérémonie chinoise*, dessin à la plume.

1178. *Sujet allégorique* (sépia, encre de chine et plume), par Sauvage. L'artiste a représenté un bas-relief sur lequel on observe Bacchus enfant et des génies bachiques groupés sur un char rustique, traîné par un centaure; dans la partie inférieure, des instruments de musique; dans le haut, Minerve et des génies supportant un écusson d'armoiries.

1179. *Bivouac*, dessin à la plume, par Swebach. — *G. P.*

1180. *Palais et monuments de Rome*, aquarelle par Pernet. Deux sujets sous le même numéro. — *G. P.*

1181. *Deux paysages* au pastel, par Jean Pillement, né à Lyon mort dans la même ville en 1808. Il résida pendant plusieurs années à Pézénas. — Don de M. Sernin, docteur-médecin, ancien membre de la Commission archéologique.

1182. *Portraits de Van Dyck, de Rembrandt et de Rubens*, exécutés au pastel, d'après les tableaux originaux, par M. P. Monséret, de Luc.

1183. *Papillons d'europe*, aquarelle exécutée en 1814 par M. Portier. La nature a été rendue avec une scrupuleuse vérité et un rare talent.

1184. *Le Christ*, par Bourdon. Estompe et crayon, relevé de blanc.

1185. *Entrée du duc d'Angoulême à Bordeaux, par la porte d'Aqui-*

taine, avec un grand nombre de figures et de portraits contemporains, aquarelle exécutée par Brun. — Cédé au musée par M. le comte Bourlet de St.-Aubin.

La provenance de cette curieuse composition autorise à croire qu'elle appartenait au duc d'Angoulême.

1186. *Bouquet de fleurs bleues*, attribué à Redouté. — Donné au musée, en 1837, par M. Maréchal, capitaine au 2me de Hussards.

1187. *Miniatures et lettres historiées*, sur velin, des XVe, XVIe et XVIIe siècles. — Don de MM. Maurice Peyre, Rieusset et Tournal.

1188. *Bataille de Constantin contre Maxence*, pastel de grandeur naturelle, exécuté à Rome par M. Brisset, d'après les fresques peintes par Raphaël, dans les salles du Vatican. — Don du Gouvernement, obtenu par M. le général Espéronnier.

1189. *Sybille*, par Karle Vanloo. Crayon rouge. — *G. P.*

1190. *Deux pastels*, par M. Jules Boilly :

Que fait là votre main ?
Cachez le sein que je ne saurais voir.
(TARTUFE, DE MOLIÈRE.)

1191. *Portrait de monseigneur de Bonnechose*, évêque de Carcassonne, dessiné aux trois crayons par M. Jules Boilly. — Donné par l'auteur.

1192. *Portrait de M. Jallabert*, ancien président de la Commission archéologique. Dessin aux trois crayons, par M. Jules Boilly. — Donné par Madame veuve Séguy.

1193. *La Vierge avec l'enfant Jésus*, sépia, par M. Lazerges, de Narbonne. — Donné par l'auteur.

1194. *La bataille du Boulou*, dessin à l'encre de chine et à la plume, par Jacques Gamelin.

1195. *Enlèvement des Sabines, choc de cavalerie et triomphe*, trois dessins au bleu relevé de blanc, par J. Gamelin. — Don de M. Sernin.

1196. *Environs d'Elché* (Espagne), gouache, par M. Engalière. — Donnée au musée par l'auteur, en 1853.

1197. *Portrait du cardinal de Rohan*, pastel d'auteur inconnu. — Donné par M. Pech, docteur-médecin, membre de la Commission archéologique.

1198. *Six gouaches*, exécutées d'après les fresques de Pompéi. *G. P.*

1199. *Brin de fuchsie*, aquarelle, par A. Janet (1829). — *G. P.*

1200. *Poisson*, aquarelle, par Beauvalet. — *G. P.*

1201. *Bouquet de fleurs*, gouache, par Mme Vallayer Coster (1780).

1202. *Portrait de Madame Gamelin, née Planès*, de Carcassonne. Dessin à l'estompe, par Tonna. — *G. P.*

1203. *Portrait du peintre Tonna*, élève de Gamelin, peint par lui-même. — *G. P.*

1204. *Intérieur de forêt*, sépia, par Enfantin (1827). — *G. P.*

1205. *Paysage*, gouache, par Morell (1806). — *G. P.*

1206. *Moïse présentant au peuple hébreu les tables de la loi*, dessin à la plume, attribué à Sébastien Bourdon. — *G. P.*

1207. *Ruines des temples de Pestum*, aquarelle, par Alaux.— *G. P.*

1208. *Vue de la colonnade de la place St.-Pierre*, dessin à la sanguine. Auteur inconnu.

1209. *Tailleurs de pierre*, sépia, par Palmenie. — *G. P.*

1210. *Voyageurs surpris dans les montagnes par une bourrasque*, aquarelle, par Wilhem Kobell (1806). — *G. P.*

1211. *Cavalier*, dessin à la mine de plomb, par Van der Meulen.

1212. *Le jugement de Paris*, encre de chine légèrement teintée, par F. Romanelle.

1213. *Garde-française retenant son cheval*, aquarelle, par H. Vernet ?

1214. *Vue d'un port de mer*, aquarelle, signée R. P. B. (1824).

1215. *La belle grecque*, modèle d'atelier, miniature, par Saint.

1216. *Quatre portraits anonymes*, miniatures. Auteurs inconnus.

1217. *Portrait anonyme*, au crayon, exécuté sur une tabatière, avec beaucoup de finesse et de talent.

1218. *La mort de Cléopatre*, miniature, camaïeu bleu. — *G. P.*

1219. *Paysage* peint à la gouache sur un dessus de tabatière.

1220. *Miniature représentant un vase rempli de fleurs*, peint sur un dessus de tabatière.

1221. *Miniature représentant Léda avec le Cygne*, peinte en camaïeu bleu, sur un bouton du temps de Louis XV.

GRAVURES.

1222. *La bohémienne*, eau forte, par J.-C. d'Arpino.

1223. *La Vierge au poisson*, avant la lettre, d'après le tableau de Raphaël, du musée de Madrid.

1224. *Danaé*, d'après le Titien, gravé par Strange.

1225. *La mort de Cléopatre*, gravé par Wille, d'après Gaspard Netscher, avant la bordure, terminée par Lebas. (Voir le *Manuel de l'amateur d'Estampes*, par Joubert.)

1226. *Chasse au crocodile et à l'hippopotame*, d'après Rubens.

1227. *Ste. Geneviève, patronne de Paris*, par J.-J. Balechou, d'Arles, membre de l'Académie de peinture, né en 1715, mort en 1765, d'après C. Vanloo.

1228. *Portrait de Colbert, ministre secrétaire d'État, contrôleur-général des Finances sous Louis XIV*, gravé par Rollet, d'après le bas-relief de Girardon.

1229. *Madeleine pénitente, déchirant ses vêtements mondains*, par G. Edelink, né à Anvers, en 1649, d'après C. Lebrun.

1230. *Fleurs et fruits*, gravure à la manière noire, par Richard Earlom, né en 1728, d'après Van Huyson.

1231. *Marine*, par J.-J. Balechou, d'après J. Vernet.

1232. *Portrait*, par R. Nanteuil, né à Reims en 1630, d'après Raphaël.

1233. *Vaches au repos*, eau forte avant la lettre, par Karle Dujardin ou Berghem.

1234. *Le récit*, lithographié par Barathier, d'après Fragonard.

1235. *Le défi pastoral*, lithographié par Barathier, d'après le dessin de Fragonard.

1236. *Les enfants de Charles Ier*, par Robert Strange, né aux Orcades en 1725, d'après Van Dick.

1237. *Marie-Madelaine*, par Strange, d'après le Guide.

1238. *Paysage*, par Williams Woollett, d'après Richard Wilson.

1239. *Bataille*, par Marc-Antoine, d'après Raphaël.

1240. *Diane chasseresse et ses compagnes*, par Raphaël Morghen, né à Naples en 1758, d'après le Dominiquin.

1241. *Le jugement dernier*, par Georges Mantuan, d'après la fresque exécutée à la chapelle Sixtine par Michel-Ange.

1242. *Le jugement dernier*, par Pierre de Jode, d'après le tableau original de J. Cousin, conservé au musée du Louvre.

1243. *Charlotte Corday, arrêtée et protégée par des membres de section, au moment où elle vient de frapper Marat*, par Sixdeniers, d'après Scheffer. — Don de M. Hippolyte Faure, membre de la Commission archéologique.

1244. *René-François de Beauvau, archevêque de Narbonne*, par Drevet, né à Lyon en 1664, d'après le tableau peint par H. Rigaud (1727). — Don de M. Gabriel Bonnel.

1245. *Portrait équestre de François Moncade*, par Raphaël Morghen, d'après Van Dyck.

1246. *La Vierge à l'étoile*, par Leroux, d'après le Pinturicchio.

1247. *Portrait de Carle Vanloo*, par Leroux, d'après E. Lesueur.

1248. *St. Charles Borromée administrant la communion aux pestiférés de Milan*, par Poilly, né à Abbeville en 1622, d'après P. Mignard. — Don de M. Cartault, membre de la Commission archéologique.

L'original est conservé au musée de Narbonne.

1249. *Portrait d'Antoine Coysevox, sculpteur*, par Girard Audran, élève et ami de Lebrun, né à Lyon en 1640, d'après H. Rigaud.

1250. *Le présent de Faust*, gravé à la manière noire par H. Garnier, d'après Ary Scheffer. — Don de M. Bouisset.

1251. *Portrait de Marc-Antoine, graveur*, par Richomme, d'après Raphaël.

1252. *La Vierge de Niccolini*, par G. Bein, d'après Raphaël.

1253. *Marche de Silène*, par N. de Launay, membre de l'Académie, né à Paris en 1738, d'après Rubens.

1254. *Portrait du baron Denon, directeur-général des Musées*, lithographié par Mauzaisse et Camoin, d'après Berthon.

1255. *La Fornarine*, par Leisnier, d'après Raphaël.

1256. *La Joconde*, par A. Fauchery, d'après Léonard de Vincy.

1257. *Portrait d'Esteban Murillo*, peint par lui, gravé par Blanchard.

1258. *Le repos en Égypte*, par Blanchard fils, d'après Bouchot.

1259. *Portrait du Titien*, peint par lui et gravé par Al. François.

Le tableau original appartient à M. Chaix-d'Est-Ange.

1260. *Assemblée des États du Languedoc*, dessiné et gravé par Picart, dit le Romain, né à Paris en 1631.

1261. *Le Christ remettant les clefs à St. Pierre*, par C. Pradier, d'après Ingres.

1262. *Jules de Médicis, archevêque de Narbonne*, par N. Edelinck, d'après le tableau de Raphaël du musée de Florence.

1263. *La Vierge de la maison d'Albe*, par B. Desnoyers, d'après Raphaël.

1264. *Charles Rollin, littérateur, recteur de l'Université de Paris,* par J.-J. Balechou, d'après Coypel.

1265. *Louis XIV mettant le cordon bleu à Monseigneur de Bourgogne,* par N. de Larmessin, né à Paris en 1640, d'après Watteau.

1266. *Musiciens ambulants,* par C. Vischer, d'après Van Ostade.

1267. *Naufrage,* par J.-J. Balechou, d'après J. Vernet.

N. B. Le Musée possède, en portefeuille, un grand nombre de gravures anciennes et modernes, données par MM. Barathier et Maurice Peyre, mais elles ne sont pas encore inventoriées; celles qui figurent dans ce catalogue ont été également données à la ville par ces deux bienfaiteurs du Musée.

PLATRES

MOULÉS SUR L'ANTIQUE

ET

MODÈLES

DE SCULPTURES MODERNES.

1268. *Bas-relief assyrien*, représentant un personnage barbu, l'oreille ornée d'un pendant, coiffé d'une tiare décorée au sommet d'une fleur de lys, et, à la base, de trois paires de cornes.

Cette figure est munie de grandes ailes et vêtue d'une courte tunique recouverte par une longue *stola;* elle tient une pomme de pin dans la main droite et un vase d'osier tressé dans la gauche; les bras et les poignets sont ornés de bracelets.

Les cornes qui ornent la tiare étaient, au point de vue sémitique, un signe de puissance et de gloire. Il est dit dans le cantique d'Anna, mère de Samuel, *et exaltatum est cornu meum in Deo meo*. Leur disposition peut servir à expliquer le passage du prophète Daniel relatif aux dix cornes du quatrième animal symbolique qu'il vit en songe.

1269. *Bas-relief analogue au précédent.*

Il représente une figure à tête d'oiseau (percnoptère), vêtue d'une courte tunique ornée d'un galon à dessins quadrilatères, et serrée autour des reins par une ceinture. Les cheveux sont disposés en boucles et le cou est entouré d'un collier de grosses perles. Ce personnage rappelle le dieu Nesroch du livre des Rois; il tient une pomme de pin dans la main droite et dans la gauche une corbeille tressée.

1270. *Bas-reliefs assyriens*, découverts en 1863 dans les ruines du palais du roi Sargon, à Khors-Abad, près de Ninive (vallée de Khausser, un des affluents de l'Euphrate), par M. Botta, consul de France.

Ces sculptures, qui datent de plus de sept siècles avant Jésus-Christ,

représentent les batailles du roi Sargon; elles ont une haute importance archéologique, et constatent que les Grecs reçurent leurs premières inspirations des Perses et non des Egyptiens, comme on l'avait cru pendant longtemps; elles peuvent en outre servir à l'interprétation d'un grand nombre de passages de la bible, car la Judée et la Phénicie (pays des Philistins), n'étaient que des enclaves dans les grands empires de Babylone et de Ninive.

Ces bas-reliefs ont été accordés au musée en 1862 par le gouvernement, sur la demande de M. le baron Lepic, préfet de l'Aude. C'est à l'aide des savants travaux de M. Adrien de Longpérier, conservateur des antiques du musée du Louvre, qu'il nous a été permis d'en donner une description sommaire.

1271. *Guerrier du temple d'Egine*, style archaïque.

1272. *Minerve.*

Bas-relief d'ancien style grec, trouvé à Olympie, dans les ruines du temple de Jupiter.

1273. *Tête de guerrier*, style archaïque (ancien style grec).

1274. *Divinité indienne.*

1275. *Vase grec, dit de Portland ou Barberini.*

L'original, conservé au musée britannique, est en verre bleu et les figures en émail blanc. Il fut découvert près de Rome sur la *Via asinaria.*

1276. *Vénus accroupie.*

Il existe dans les divers musées de l'Europe plusieurs répétitions antiques de cette figure.

1277. *Cratère consacré à Bacchus.*

L'original se trouve à Rome dans la collection Lanté. Le musée de Paris possède une répétition moderne de ce vase, remarquable par l'agencement des anses, qui sont formées à l'aide de deux ceps de vigne entrelacés.

1278. *Fragment de statue*, représentant une femme nue, plus petite que nature; le corps, fortement incliné, offre un type accompli de la sculpture grecque, à l'époque de sa plus grande splendeur.

Il fut découvert, en 1819, en exécutant les fouilles du canal qui conduit les eaux du Nil à Alexandrie, et acquis par M. de Roussel père,

consul général en Egypte. C'est à lui que nous sommes redevables de ce plâtre, dont il n'a été tiré qu'un très-petit nombre d'épreuves. Le marbre original se trouve maintenant dans la galerie du duc d'Aremberg.

1279. *Invocation à Esculape par une femme et un enfant malades.*

Le marbre original fait partie des collections du Louvre.

1280. *Jupiter, Junon et Thétis*, bas-relief grec, du musée du Louvre.

1281. *Hercule domptant le taureau crétois*, métope du temple de Jupiter, à Olympie (Elide), conservée au musée du Louvre.

1282. *Groupe du Laocoon.*— Donné au musée, ainsi que les plâtres suivants jusqu'au nº 1300, par S. M. Louis-Philippe.

Ce groupe célèbre, conservé au musée du Vatican, fut découvert à Rome, en 1506, dans les ruines du palais de Titus. Il est attribué à trois sculpteurs rhodiens, Agessandre et ses deux fils, Polidore et Athénodore : le père sculpta la figure principale; les enfants, qui sont d'un style moins élevé, furent sculptés par les deux fils.

1283. *Amazone.*

Le marbre original est conservé à Rome, au musée du Capitole.

1284. *Discobole.*

Le jeune athlète tient un disque de la main gauche et mesure de l'œil l'espace qu'il va lui faire parcourir. Cette statue, qui ornait jadis le musée du Vatican, est conservée maintenant au musée du Louvre; elle fut trouvée aux environs de Rome, sur la voie Appienne; les bras et la jambe gauche sont modernes, la tête est antique, mais rapportée.

1285. *L'enfant à l'oie.*

Le marbre original, conservé au musée du Louvre, fut trouvé dans la campagne de Rome; il était destiné à l'ornement d'une fontaine. La tête de l'enfant est moderne.

1286. *Le tireur d'épine.*

Il existe plusieurs répétitions antiques de cette gracieuse figure, notamment une, en bronze, au palais des conservateurs à Rome, et une

en marbre au musée du Louvre. C'est probablement le berger Mazzio, ou bien un adolescent sortant du bain.

1287. *Groupe de lutteurs.*

Le marbre original est conservé dans la tribune du musée de Florence.

1288. *Vase Borghèse.*

Les figures en bas-relief qui décorent ce cratère représentent une bacchanale. Le dieu des vendanges, dans une attitude calme et noble, s'appuie sur l'épaule d'une bacchante qui joue de la lyre. L'abandon de Silène dans l'ivresse et l'intérêt du faune qui soutient ce vieillard, sont parfaitement rendus. Les bacchantes et les faunes sont pleins de mouvement, d'élégance et de gaieté. Une des ménades joue des crotales. Ce vase, en marbre pentélique, décorait les jardins de Salluste. Il est conservé maintenant au musée du Louvre, et peut servir de type pour caractériser l'art grec dans la plus haute acception de ce terme.

1289. *Le petit Apollon, dit l'Apolline.*

Le marbre original de cette gracieuse statue est conservé dans la tribune du musée de Florence.

1290. *Héros, dit le gladiateur Borghèse.*

Cette statue, du plus beau style grec, est conservée au musée du Louvre; elle fut trouvée à Antium, sous le pontificat de Clément V, et représente un guerrier combattant avec la lance et le bouclier un ennemi à cheval. La pose est admirablement calculée pour cette double action; chaque partie des membres, chaque articulation, chaque muscle, porte l'empreinte de la force, du mouvement et de la vie. Winckelmann la considérait comme la plus ancienne statue offrant le nom du sculpteur. L'artiste *Agasias*, d'Ephèse, fils d'Osithée, a mis son nom sur le tronc d'arbre qui est à côté de cette figure.

1291. *Corybantes.*

Ce bas-relief, conservé au musée du Vatican, représente une danse guerrière désignée sous le nom de *saltatio corybantum*, qui etait particulière aux Phrygiens et aux Crétois.

1292. *Victoire attachant son cothurne*, bas-relief grec, attribué à Phidias.

1293. *Scène d'initiation*, style grec primitif.

1294. *Montant de rinceaux*, époque romaine.

1295. *Deux méthopes du Parthénon.*

Ces bas-reliefs, exécutés sous la direction de Phidias et attribués à son élève Alcamène, décoraient la partie extérieure du temple de Minerve. Le premier représente le centaure Euryte enlevant Hippodamie, femme de Pirithoüs. Le second offre le combat des Centaures contre les Lapithes, peuple de la Thessalie. (Musée du Louvre.)

1296. *Tablettes de la frise du Parthénon d'Athènes.*

Elles représentent une partie de la pompe des grandes panathénées, ou procession en l'honneur de Minerve. Plusieurs vierges athéniennes rentrent dans le temple, et sont sur le point de remettre aux directeurs de la cérémonie les instruments qu'elles avaient portés pendant leur marche; elles sont vêtues de tuniques et d'un ample péplus. Le fond de ces bas-reliefs était primitivement peint en bleu de ciel.

1297. *Tablettes de la frise du Parthénon d'Athènes.*

Elles représentent les cavaliers athéniens qui figuraient dans la pompe des grandes panathénées. Ces bas-reliefs, ainsi que les précédents, sont conservés au musée du Louvre, mais la majeure partie de cette frise se trouve au musée de Londres, où elle fut envoyée par lord Elgin.

1298. *Bas-relief grec,* représentant cinq femmes se tenant par la main, et exécutant des danses autour d'un temple d'architecture corinthienne. (Musée du Louvre.)

1299. *Bacchus chez Icare.*

Ce bas-relief grec, conservé au musée du Louvre, représente Bacchus à longue barbe (*Dionysius pogon.*), accompagné par des faunes et des bacchantes, prêt à s'asseoir au banquet qui lui est offert par Icarius. Le festin est servi dans une maison de campagne d'une architecture très-curieuse. Icare est assis sur un *lectus triclinaris;* une place est réservée pour Bacchus, auquel un faune enlève ses chaussures.

1300. *Vénus victrix, dite de Milo.*

Cette célèbre statue, conservée au musée du Louvre, considérée comme le chef-d'œuvre de l'art grec à l'époque de sa plus grande splendeur, fut découverte en 1820 par un paysan grec dans l'île de Milo (l'ancienne Melos). Elle fut d'abord signalée par M. d'Urville, lieutenant de vaisseau. M. de Marcellus négocia l'achat, et M. le marquis de Rivière, embassadeur du roi, à Constantinople, en fit hommage à la France. Le pied gauche est restauré. C'est une des rares statues antiques

parvenues jusqu'à nous, vierge de toute restauration; presque toutes les autres, le Laocoon, l'Antinoüs, l'Apollon du Belvédère, etc., ont été retaillées à vif, repolies à outrance, remises à neuf, *ritrovatæ*, comme disent les italiens, de telle sorte que le travail primitif a presque entièrement disparu sous le barbare ciseau des sculpteurs modernes.

1301. *Navis oneraria*, bâtiment de charge, romain.

Le marbre original, aujourd'hui détruit, était conservé dans la cour de M. Viguier l'Estagnol. Cette reproduction a été exécutée et donnée par M. Bru, concierge du Musée.

1302. *Bas-relief de la villa Justiniani*, représentant une patère et une guirlande de fruits soutenue par deux bucranes.

1303. *Frise*, avec corbeille de fruits, deux panthères et des rinceaux.

1304. *Face d'un cippe*, offrant un *simpulum* et une guirlande de fruits supportée par deux bucranes. On lit dans la partie supérieure l'inscription suivante : GENIO HVIC DEO SACRVM.

1305. *Fragment d'autel avec bucrane*, du musée de Nîmes.

1306. *Frise avec deux chimères.*

1307. *Bas-relief* du même genre.

1308. *Moule d'une lampe romaine*, en bronze, à deux becs, découverte à Pompéi.—Don de M. de Reynal, ingénieur en chef du service hydraulique.

La partie supérieure offre un groupe représentant la lutte d'un enfant avec une oie.

1309. *Bustes:*

Jupiter Olympien, Vénus d'Arles, Alexandre, Diane chasseresse, Apollon, dit du Belvédère; Laocoon (de Bruxelles), Bacchus, Voltaire, Molière, Lafontaine, Socrate, Démosthènes, Platon, Diogène, etc.; les quatre derniers ont été donnés par M. Larraye, membre de la Commission archéologique. Nous devons ajouter, à cette liste, les bustes du Bacchus indien, de Niobé et d'un de ses fils, de Méléagre et d'une des trois grâces de Canova, qui ont été donnés au musée, pendant l'impression de ce catalogue, par M. Pascal Baïssas.

1310. *Ornements d'architecture*, moulés sur l'antique et sur des monuments de la renaissance :

Palmettes, antéfixes, modillons, frises, corniches, rosaces, entrelacs, grecques, doucines, cymaises, mascarons, griffons, rinceaux, consoles, denticulles, grandes oves, caissons, fleurons, larmiers, etc. — Donné par le Gouvernement, en 1846, sur la demande de M. le général Espéronnier.

1311. *Pied gauche de l'hercule Farnèze*, d'après l'antique, du musée de Naples. — Don de M. Pascal Baïssas.

1312. *Pieds et mains moulés sur les modèles antiques*. Ces pièces, destinées à l'étude, ont été également données au musée par M. Pascal Baïssas.

1313. *Bas-relief du XIIe siècle*, conservé dans l'église de la Cité, à Carcassonne.

M. Dumège a émis l'opinion qu'il faisait partie du tombeau élevé à Simon de Montfort par son fils Amaury. En admettant cette supposition, ce bas-relief représenterait le siège de Toulouse. Dans la partie gauche, des soldats, portant l'équipement en usage au XIIe siècle, s'avancent en colonnes serrées vers une forteresse; mais ils sont arrêtés par des travaux avancés, et éprouvent une vigoureuse résistance. Dans l'angle droit supérieur, un homme nu est traîné, la corde au col, pendant qu'un autre personnage lui plonge une épée dans le corps; son âme, sous la figure d'un enfant, s'élance vers le ciel où elle est reçue par un ange; c'est Baudouin, frère de Raymond, vicomte de Toulouse. Au-dessous, plusieurs soldats font manœuvrer une catapulte.

1314. *Deux plats de la renaissance*, moulés sur les originaux en vermeil, conservés avant la révolution dans le trésor de la cathédrale.

Ils représentent la naissance de la Vierge et sa présentation au temple.

1315. *Quatre statues*, réduction de celles qui décorent les tombeaux de Laurent de Médicis et de son fils Julien.

Ces figures sont considérées comme représentant le jour, la nuit, l'aurore et le crépuscule. Les marbres originaux, œuvre de Michel-Ange, se trouvent dans une chapelle de l'église Saint-Laurent, à Florence; ils peuvent donner une idée du style fougueux et exagéré, mais toujours sévère, grandiose et magistral de cet illustre artiste.

1316. *Trois figures désignées sous le nom des trois Grâces*.

Elles furent sculptées en 1559 par Germain Pilon, pour le monument

funèbre d'Henry II et de Catherine de Médicis, et supportaient sur leur tête un vase destiné à renfermer le cœur de la reine et de son époux. Ce groupe, un des chefs-d'œuvre de l'école française, fut d'abord placé dans l'église des Cordeliers de Paris, il fit ensuite partie du musée des Petits-Augustins, et se trouve maintenant dans les galeries du Louvre. Ces figures n'offrent pas l'idéale et solennelle beauté des divinités de l'Olympe grec, mais elles charment cependant les yeux par leur grâce, leur jeunesse et leur élégance.

1317. *Le Christ au tombeau.*

Ce bas-relief, sculpté par Jean Goujon pour le jubé de St.-Germain-l'Auxerrois, est maintenant conservé dans les galeries du Louvre avec les monuments de la renaissance.

1318. *Porte du baptistère de Florence.*— Don de S.M. Louis-Philippe. C'est également à la liste civile que le musée est redevable de plusieurs statues antiques décrites dans ce chapitre.

En 1401, après la grande peste qui désola Florence, la *corporation de l'art de la laine*, voulant décorer l'église Saint-Jean d'une troisième porte, digne de celles qui existaient déjà, et qui avaient été exécutées sur les dessins de Giotto, par André de Pise, ouvrit un grand concours auquel prirent part les artistes les plus célèbres de cette époque. Trois concurrents, Brunelleschi, Donatello et Lorenzo Ghiberti, fils d'un orfèvre de Florence, âgé seulement de vingt ans, demeurèrent seuls en présence. Les deux premiers artistes s'étant retirés spontanément, afin de témoigner leur admiration pour l'œuvre de Ghiberti, ce dernier demeura seul chargé de l'exécution de la porte, à laquelle il travailla pendant vingt-quatre ans, et qui coûta 22,000 florins.

Michel-Ange disait qu'elle était digne de servir pour le paradis.

La porte se compose de deux battants, divisés en dix panneaux, et encadrés par un chambranle enrichi de fleurs, de fruits et de feuillages entremêlés d'oiseaux et d'animaux. Une élégante corniche domine le tout.

Comme tous les bronzes florentins et antiques, les portes de Florence furent coulées par le procédé *à cire perdue,* mais retouchées, refouillées et ciselées par Ghiberti lui-même. Elles pèsent 34,000 livres.

Voici l'ordre des sujets représentés dans les dix panneaux. La description commence par la gauche et à la partie la plus élevée :

1° Création d'Adam et d'Ève, leur désobéissance, leur expulsion du paradis; 2° Mort d'Abel, Dieu adresse des reproches à Caïn, agriculture et vie pastorale; 3° Sortie de l'arche, sacrifice et ivresse de Noé; 4° Abraham visité par trois anges, sacrifice d'Isaac; 5° Naissance de Jacob et d'Ésaü; Ésaü vend son droit d'aînesse; 6° Joseph vendu par ses frères, les fils de Jacob viennent en Égypte pour se procurer du blé, la coupe précieuse trouvée dans le sac de Benjamin, Joseph reconnu par ses frères; 7° Dieu donne à Moïse les tables de la loi, le peuple attend avec crainte au pied de la montagne le législateur des Hébreux;

8° Josué traverse le Jourdain avec le peuple et fait poser les douze pierres qui devaient perpétuer le souvenir de cet évènement; l'arche devant Jéricho; les murailles de cette ville s'écroulent au son des trompettes: 9° Mort de Goliath, défaite des Philistins; 10° Visite de la reine de Saba à Salomon.

Les statuettes placées dans les niches et les figures des médaillons représentent les prophètes, les sibylles, des personnages de l'ancien testament et quelques portraits d'artistes contemporains.

Ce chef-d'œuvre de sculpture peut être considéré comme le premier et le plus important ouvrage de la renaissance italienne. L'on ne saurait trop admirer le style des figures, la savante distribution des groupes et des sujets, la simplicité et la vérité des expressions, l'agencement élégant des draperies, la pureté et la noblesse des formes. Chaque panneau se compose de reliefs, de demi-reliefs et de bas-reliefs, disposition ingénieuse tout à fait nouvelle pour l'époque, qui donne à chaque tableau l'apparence d'une grande profondeur.

Cette reproduction a été mise en place par M. Reverdy, sculpteur.

1319. *St. Charles Borromée secourant les pestiférés de Milan.*— Don du Gouvernement, obtenu en 1862.

Le bas-relief original, sculpté par P. Puget, est conservé dans une salle de l'intendance sanitaire de Marseille (la Consigne) comme un ex-voto de la peste qui eut lieu en 1720, et pour rappeler le beau dévouement de Monseigneur de Belsunce.

1320. *Bas-reliefs du tombeau de St. Sébald de Nuremberg,* représentant divers épisodes de la légende de ce saint.

1321. *Les douze apôtres du tombeau de St. Sébald de Nuremberg.*

Ces petites figures furent coulées en bronze, dans les premières années du XVIe siècle, par l'artiste Vischer et ses cinq fils.

1322. *Coupe,* moulée sur l'original exécuté par Benvenuto Cellini.

1323. *Maquette du tympan de la grande porte de l'hôtel de ville,* exécutée et donnée au musée par M. Viollet-le-Duc.

1324. *Bustes réduits de l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, et de sœur Javouhey, fondatrice de l'ordre de St.-Joseph de Cluny,* exécutés et donnés au musée par M. Oliva de Saillagousse.

1325. *Fragment d'un tombeau chrétien du IVe siècle,* découvert à Truilhas. — Le moule a été exécuté et donné au musée par M. Bru.

Le marbre original appartient à M. le curé de Salelles; il représente un génie ailé conduisant plusieurs personnages qui portent sur leurs

épaules un énorme serpent. Les deux premières figures soutiennent, à l'aide d'un levier, un objet renfermé dans un tissu en sparterie, qu'il est fort difficile de déterminer; M. le curé de Salelles présume que c'est la tête du monstre. Quoi qu'il en soit, ce motif est très-rare, et nous ne l'avons jamais vu représenté sur les sarcophages chrétiens de cette époque.

1326. *Sarcophage chrétien du XII[e] siècle.* — Don de M. Brian, ancien préfet de l'Aude.

Il représente (de droite à gauche) l'arrivée à Toulouse de St.-Sernin avec son diacre et son sous-diacre; l'arrestation de cet évêque par un groupe de soldats; son martyre; son ensevelissement par des femmes pieuses; son âme (sous la figure d'un enfant nu) abandonnant la dépouille mortelle, et s'élançant vers le ciel, où elle est reçue par un ange; son tombeau, encensé par deux anges et béni par la main divine qui sort des nuages. L'amphithéâtre dans lequel se passe la scène du martyre est indiqué, par un motif d'architecture, par un danseur de corde et par des bêtes féroces. Le marbre original est conservé dans l'église de St.-Hilaire.

1327. *Empreinte en gutta-perka d'un moule à hosties du XVI[e] siècle*, conservé dans la sacristie de l'église St.-Paul, de Narbonne. — Don de M. Edmond Pessieto.

1328. *Empreintes de pierres gravées, antiques, en plastique rouge.* — Don de M. Maurice Peyre.



MÉDAILLER.

	OR.	ARGENT.	BRONZE.
Phéniciennes des îles Baléares.......			2
Gauloises.......................		22	
Grecques........................		34	11
Celtibériennes..................		5	28
Familles consulaires............		410	
Coloniales......................			27
Impériales romaines.............	18	87	267
Visigothes......................	5		
Vicomtes et prélats de Narbonne.....		17	
Royales, barons et prélats..........	22	188	170
Médailles historiques modernes......		45	291
Monnaies modernes de divers États...	25	392	430
Jetons..........................		4	130
	70	1204	1356

COLLECTIONS D'HISTOIRE NATURELLE.

Herbier, donné par M. de Lort de Mialhes.

Roches classées méthodiquement.

Coquilles marines, recueillies et données par M. Lecointe, de Narbonne, capitaine de vaisseau.

Coquilles terrestres, lacustres et fluviatiles.

Divers échantillons de minéraux.

Roches du Vésuve, de l'Etna et des volcans éteints du centre de la France et de l'Hérault.

Roches et fossiles des divers terrains composant la série géologique.

Roches et fossiles des environs de Narbonne.

Échantillons des divers matériaux de construction, roches et minéraux de la localité employés dans les arts.

Lettres autographes.

N. B. Au nº 602, *lisez* pierre, *au lieu de* marbre; *ajoutez :* le pont qui figure sur ce bas-relief représente peut-être une vue du pont-des-marchands, pendant le XVIe siècle, avant la construction des maisons. Dans ce cas, les deux tourelles ne seraient autre chose que les deux corps-de-garde de Bourg et de Cité, qui existaient encore à l'époque de l'exécution de ce bas-relief.

Au nº 1151, *ajoutez :* Ce tableau, provenant de la succession de Mgr. Le Goux de La Berchère, fut acheté par les Consuls en 1720.

NOTES.

NOTE *A*, *page* XXI, *ligne* 5.

Les discussions qui ont eu lieu récemment, à l'occasion de la découverte des *ossements humains fossiles,* proviennent surtout de ce que la définition du mot *fossile* laisse beaucoup à désirer.

Tous les auteurs donnent en effet ce nom aux *corps organisés ensevelis dans les couches régulières du Globe.* D'après cette définition, il ne saurait exister le moindre doute au sujet des corps organisés ensevelis dans les dépôts incontestablement *réguliers.* Mais où s'arrêtent les sédiments réguliers? Ne se confondent-ils pas d'une manière graduelle et insensible avec les couches modernes, de telle sorte qu'il est impossible de dire où finissent les uns et où commencent les autres? Voilà la question.

Si les dépôts diluviens étaient le résultat d'un phénomène unique, brusque, universel, s'ils constituaient un horizon géologique bien tranché, bien précis, bien déterminé, la question serait facile à résoudre; dans ce cas, tous les corps organisés antédiluviens et tous ceux qui seraient ensevelis dans le *diluvium* devraient être considérés comme fossiles, tandis que ceux qui viendraient après ne le seraient pas. Mais il n'en est pas ainsi: il existe des dépôts diluviens de plusieurs époques, et ces dépôts se confondent souvent avec ceux de l'époque moderne, de telle sorte qu'il est impossible de dire où finissent les uns et où commencent les autres. On comprend donc que l'on puisse hésiter à donner le nom de fossiles aux corps organisés, ensevelis dans les couches qui forment justement le passage entre les dépôts réguliers et les dépôts modernes.

D'un autre côté, il n'existe pas de caractères physiques ou chimiques à l'aide desquels on puisse reconnaître qu'un corps est réellement fossile, puisqu'on donne ce nom à des corps organisés transformés en chaux carbonaté, en lignite, en fer oxydé, à de simples empreintes et même à des ossements renfermant une quantité notable de gélatine, puisqu'enfin les coquilles se pétrifient chaque jour dans les eaux de l'Océan et de la Méditerranée.

Ce qui démontre jusqu'à la dernière évidence que l'homme existe réellement à l'état fossile, c'est sa contemporanéité, sa co-existence avec les grands mammifères considérés par tous les géologues comme fossiles, tels que l'*ursus spelæus,* l'*hippopotamus major,* le *rhinoceros tichorinus,* l'*elephas primigenius, etc.* La note suivante complètera notre manière de voir relativement à l'existence de l'homme à l'état fossile. Cette question est du reste maintenant jugée d'une manière définitive.

NOTE *B, page* XXI, *ligne* 6.

C'est, je crois, le R. D. Buckland qui, pour la première fois et dans un but facile à comprendre, employa les mots de *diluvium* et de *formation diluvienne* pour désigner certains terrains de transport quaternaires. On croyait à cette époque aux révolutions du Globe; on pensait qu'il s'était opéré sur notre planète, comme cela se voit à l'opéra, de véritables changements à vue. Ces expressions, donnant lieu chaque jour à de fausses interprétations, auraient dû être abandonnées depuis longtemps. Les phénomènes qui ont occasionné les dépôts diluviens sont en effet très-variés; ils ont agi pendant une période de temps extrêmement longue; ils ne présentent aucun caractère surnaturel et universel; ils ne sont pas le résultat d'un phénomène unique, brusque, passager; ils peuvent parfaitement s'expliquer par les lois qui régissent le monde physique; ils n'ont donc aucun espèce de rapport avec le déluge génésiaque. Tous les géologues savent cela parfaitement, mais il convient que les personnes étrangères à l'étude des sciences naturelles ne soient pas chaque jour induites systématiquement en erreur par l'emploi des mots *diluvium* et *diluviens*.

Nous insistons d'autant plus sur cette explication, que l'on commence déjà à désigner les ustensiles primitifs en silex, que l'on rencontre maintenant de tous les côtés, par le nom d'*anté-diluviens*. N'est-il pas évident que, dans ce cas surtout, ce nom tend à faire croire que le *diluvium* a été occasionné par la catastrophe dont parle Moïse.

Voici du reste l'opinion de quelques hommes éminents sur l'origine des dépôts diluviens et sur les restes primitifs de l'industrie humaine :

M. Boucher de Perthes (tome I, p. 15) admet qu'ils peuvent remonter à plus de cent mille ans; M. de Saulcy croit à l'existence de déluges partiels et successifs; Sir Ch. Lyell explique le phénomème de la dispersion des blocs erratiques par l'extension des anciens glaciers; M. John W. Flower dit que l'étude des dépôts de la vallée de la Somme constate quatre déluges, et que les antiquités découvertes au-dessus de ces dépôts, antiquités qui remontent à plus de deux mille ans, semblent ne dater que de la veille quand on les compare aux reliques d'une époque aussi prodigieusement ancienne.

Il est donc évident que les prétendus dépôts diluviens sont le résultat de phénomènes analogues à ceux dont nous sommes chaque jour les témoins; que ces phénomènes ont agi pendant une période de temps extrêmement longue; que bien loin d'offrir un caractère surnaturel et universel, les dépôts diluviens sont partout le résultat d'accidents locaux, et que la population terrestre ne dut pas en être grandement affectée, puisqu'elle offre, avant comme après, les mêmes caractères paléontologiques. Ajoutons que s'il est question de traditions diluviennes dans les vallées de l'Indus et du Gange, il n'en est nullement question dans la vaste région de l'Iran, et que les traditions mythologiques des Germains et des Slaves n'en font aucune mention.

Nous avons exposé les considérations tendant à prouver que certains monuments désignés sous le nom de druidiques sont antérieurs à la période ibérienne et celtique, et qu'ils ont été élevés par un peuple primitif dont l'histoire ne fait pas mention; cette question étant encore fortement controversée, il convient de faire connaître les arguments de ceux qui ne partagent pas cette manière de voir, et c'est dans ce but que nous publions l'extrait suivant d'une lettre qui nous a été récemment adressée par un historien des plus éminents, M. Henri Martin :

« .... J'ai passé la plus grande partie de l'automne hors de France, en Écosse « et dans le pays de Galles; j'ai étudié les monuments des Pictes, de l'Écosse orien- « tale : j'avais étudié, en 1862, ceux de l'Irlande; après avoir beaucoup vu, beaucoup « lu et beaucoup réfléchi sur la question des monuments druidiques et des antiquités « gauloises, je me suis confirmé dans des conclusions entièrement contraires à celles « de M. A. Bertrand, et je n'admets comme antérieures aux races celtiques ou gauloises « que les trois premières de vos six époques. Les dolmens et tous les monuments de « *pierres vierges* sont pour moi celtiques, dans toute l'Europe centrale septentrionale « et occidentale; ces monuments, pour moi, proviennent d'un âge patriarcal, durant « lequel nos aïeux habitaient le centre de l'Asie à côté des Sémites, des Chamites et « des Touraniens, et ont été communs aux quatre races. Les Celtes les ont portés en « Occident, les Chamites ou Couschites dans l'Inde et en Afrique, les Touraniens en « Sibérie, les Sémites en Syrie, en Palestine, où la Bible décrit et donne leur explica- « tion religieuse. Les Celtes sont très-anciens en Europe; ils sont les premiers Arias « qui aient quitté l'Asie, une quinzaine de siècles avant notre ère, époque de leurs « premières invasions en Espagne, puis en Italie; ils étaient un peuple nombreux et « puissant, mais rien, absolument rien n'indique que ce fût là l'époque de leur arrivée « en Occident; il est probable au contraire qu'ils y étaient depuis longtemps. J'emploie « le nom de Celtes pour me conformer à l'usage, et réunis sous ce nom tout le flot des « populations Ariennes, Celtes proprement dits, Gaëls, Kymrys, Vénètes, Brigantes « et bien d'autres peut-être dont les noms ont disparu, mais qui parlaient des dialectes « de ces langues dont deux subsistent encore, et qui pourraient avoir entraîné avec « eux des populations non Ariennes.

« Je puis vous donner une preuve *matérielle* de l'origine celtique des tumulus de la « plus haute antiquité, ceux d'Irlande. Cinq ou six d'entr'eux contiennent à l'intérieur « des figures symboliques contemporaines des tumulus puisqu'elles se perdent dans « les interstices des pierres levées formant les dolmens intérieurs, et ont été gravées « avant la pose de ces pierres. Ces figures présentent les types primitifs des figures « ornementales qui se retrouvent sur tous les objets de provenance celtique et qui « constituent le style celtique si connu aujourd'hui. Ces figures, sans être entièrement « identiques à celles de Gavryngs en Bretagne et de Kivik en Scanie, ont cependant « d'intimes rapports avec elles.

« L'usage des monuments funéraires en pierre brute s'est conservé jusqu'en plein « moyen âge en Irlande et en Écosse. La tradition n'a jamais été interrompue.

« Reste maintenant une question intéressante : les Ibères, Ligures, etc., connais-

« saient-ils cette sorte de monuments avant l'invasion des Celtes dans le Midi? A « priori, ils peuvent bien les avoir empruntés à la source commune d'Asie, je n'ai pas « d'opinion là-dessus; je suis seulement frappé d'un fait dont je ne connais pas la « raison : ces monuments sont excessivement nombreux en Algérie et peut-être dans « d'autres parties de l'Afrique, ils semblent au contraire assez rares en Espagne. Les « archéologues du Midi auraient je crois d'utiles recherches à faire dans cette direc- « tion....... »

Si les Ariens, peuple primitif, dont le berceau était situé entre le lac d'Aral et les montagnes de l'Hindou-Koh, peuple qui parlait il y a plus de quatre mille ans le sanscrit, cette langue des Védas et des sanctuaires brahmaïques, si, disons-nous, les Ariens, ces ancêtres des nations européennes, connaissaient l'usage des métaux avant leurs longues migrations, comme cela est probable, ce seul fait les distinguerait des populations inconnues et mystérieuses de la première et de la seconde période de l'âge de pierre, et il faudrait nécessairement admettre qu'ils rencontrèrent dans nos contrées, en Espagne, en Suisse et en Italie, une race antérieure autochthone et tout à fait inconnue. L'étude des monuments et les nouvelles découvertes géologiques ne peuvent laisser aucun doute à cet égard.

Nous persistons donc à penser que les monuments druidiques, du moins les plus anciens, sont contemporains de l'âge de pierre, et antérieurs par conséquent aux migrations de la grande famille iranienne, puisque les Ibères et les Celtes connaissaient l'usage des métaux. Il paraît démontré, cependant, que l'on a élevé des monuments de ce genre pendant la période ibérienne, celtique, romaine, et même pendant le moyen âge, comme l'observe du reste M. Henri Martin.

Les Ibères de l'Asie et de l'Europe sont un seul et même peuple (famille iranienne). Leur berceau primitif était situé entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin. Les Basques sont leurs descendants et parlent leur langue (idiome euscarien). La langue ibérienne était encore en usage en Espagne pendant la période gauloise et romaine. Les inscriptions du musée de Tarragone, que nous avons communiquées à M. Boudard, ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet. Nous avons même vu des vases de l'époque romaine, en terre rouge lustrée, offrant des marques de fabrique en caractères ibériens.

NOTE *C, page* 25, *ligne* 17.

Il existait encore à Narbonne, dans les premières années du XIIIe siècle, quelques parties des anciennes murailles romaines qui avaient résisté aux ravages du temps et des divers sièges que la ville avait eu à subir. Simon de Montfort (1215) fit abattre ces ruines, et les démolitions furent exécutées avec tant de zèle, qu'il ne reste plus aujourd'hui la moindre trace de ces fortifications exécutées sous le règne des Antonins.

En 1216, l'archevêque Arnaud d'Amalric fit exécuter des terrassements, afin de mettre certaines parties de la ville à l'abri d'un coup de main. Trente ans après, le roi permit aux habitants de rétablir les murailles. Les années suivantes, et jusqu'en 1378, on travailla activement aux tours, aux courtines et à la barbacane, à cause de l'invasion des Anglais, qui étaient parvenus à traverser la Garonne. Toutes les communes des environs furent mises à contribution pour subvenir aux dépenses, les ecclésiastiques eux-mêmes furent obligés d'y concourir, et les consuls établirent dans ce but des droits assez élevés sur plusieurs objets de consommation. Il en fut de même en 1418 et en 1483.

En 1451, l'archevêque Jean de Harcourt employa, pour la construction des remparts, une partie des matériaux provenant de la démolition du Capitole romain.

Ces diverses constructions du moyen âge ont été presque entièrement détruites ou remaniées; on en trouve cependant quelques traces dans les murailles qui entourent le bourg de la ville.

Les remparts actuels datent du XVe, mais surtout des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

C'est en 1508, que Louis XII fit abattre les faubourgs et entreprit la restauration des remparts qui sont du côté de l'église Saint-Paul.

François Ier continua les fortifications de la ville. C'est lui qui, dans le but sans doute d'avoir des matériaux à pied d'œuvre, acheva la destruction des monuments romains (théâtre, amphithéâtre, monuments funèbres établis sur le bord des routes, thermes, portiques, basiliques), mais les ingénieurs de cette époque eurent du moins la pensée de conserver les inscriptions et les bas-reliefs qui ornaient ces édifices, et ces restes précieux furent encastrés dans la partie supérieure des murailles, où ils existent encore aujourd'hui. Henri II fit également travailler aux fortifications, afin de s'opposer aux entreprises des Espagnols; il en fut de même de Charles IX (1562), d'Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV.

Telle est en résumé l'histoire de ces tristes murailles qui entourent la ville, fort curieuses sans doute au point de vue archéologique, mais qui, au dire des hommes compétents, ont perdu, depuis l'exécution des chemins de fer, le peu d'importance stratégique qu'elles pouvaient avoir. Les Narbonnais en demandent à grands cris et à juste raison la destruction, parce que leur présence est un obstacle insurmontable au développement et à la prospérité de la ville.

NOTE *D*, *page* 53, *ligne* 27.

Liste des congrégations religieuses de Narbonne avant 1789, et désignation des points de la ville où elles avaient leur résidence :

BÉNÉDICTINS. Ces religieux occupaient l'église et le couvent qui sont maintenant

désignés sous le nom de Lamourguier. Il est question de ce monastère dans un acte de 1127, cité par M. Mahul (*Cartulaire du diocèse de Carcassonne*).

Dominicains, jacobins, frères prêcheurs ou *prédicadous*. Église et local occupé maintenant par les religieuses de la Sainte-Enfance. Ce couvent était primitivement situé *extra muros*, non loin de l'église actuelle, à la vigne de M. Ponsol. Après la construction des remparts, les religieux abandonnèrent leur ancienne résidence, et c'est avec les matériaux provenant de sa démolition qu'ils firent construire leur nouvelle église (voir le n.° 582).

Cordeliers, observantins, religieux de l'observance de saint-François-d'Assise. Maison Azam, établissement du Refuge et plusieurs maisons de ce quartier. L'église a été détruite en 1862.

Carmes, religieux de l'ordre du Mont-Carmel. Maisons Despeyroux, etc.

Augustins, religieux de Notre-Dame-de-Grâce. Chapelle actuelle des Pénitents blancs et les maisons Cau, Caumettes, etc.

Minimes, religieux de Saint-François de Paule. Maisons Ténégal, Figeac et jusqu'à l'abattoir.

Capucins, religieux de Saint-François. Tribunal, prison, gendarmerie, etc.

Trinitaires, chanoines réguliers de la Ste.-Trinité. Maison Laffont, hôtel des bains.

Carmélites. Église actuelle, dite de St.-Sébastien, maison Paloque, etc.

Bernardines, filles de l'ordre de Citeaux. Caserne St.-Bernard, mais antérieurement, à la campagne des Monges.

Religieuses de Notre-Dame. Maison Mérignhac, rue Droite, et une partie du Petit-Séminaire.

Ursulines. Maisons Darie, Baudouy et jusqu'au rempart.

Filles de la Croix. Maisons Charles de Stadieu, Bot, ancienne maison Reverdy, etc. Ces maisons communiquaient, à cette époque, à l'aide d'une galerie.

Soeurs Grises du Grand hôpital, de la Charité et de la Miséricorde.

Grand-Séminaire. Caserne de la rue Entre-deux-Villes.

Doctrinaires, prêtres de la Doctrine chrétienne. Théâtre et maisons voisines.

Pénitents blancs. Ils occupaient primitivement la chapelle actuelle de l'hôpital.

Pénitents bleus. Chapelle actuelle : cette petite et très-ancienne église, aujourd'hui restaurée, appartenait autrefois aux chevaliers de Malte.

Pélerins. Ancien hôpital Saint-Jacques, près la porte de Perpignan. M. Hippolyte Faure dit, dans son excellent travail sur les archives des hospices de Narbonne, que l'hôpital Saint-Jacques et la Maladrerie furent réunis, sous Louis XIV, à l'hôpital général, et qu'une visite faite en 1652, dans les couvents de la ville, constata qu'il n'y avait à cette époque que 9 capucins, 11 minimes, 8 carmes, 7 cordeliers, 4 trinitaires, 6 augustins et 8 jacobins. Ajoutons que leurs revenus étaient fort modestes à cette époque.

Note *E*, *page* 55, *ligne* 30.

Pendant la période romaine, Narbonne s'étendait à l'Est, sur la rive gauche de l'Aude, jusqu'à la croix d'*Ensabourro* (*Suburra*); c'est sur cette langue de terre, bornée par les eaux de la rivière et les eaux du lac *Rubresus*, que se trouvaient les quais, l'amphithéâtre et plusieurs autres monuments. La ville se développait aussi en amont et du même côté à droite et à gauche du chemin d'Armissan, dans le vaste espace compris entre le petit chemin de Razimbaud, la route qui conduit au nouveau cimetière de cité et la route de Coursan; tout le nouveau faubourg du commerce, les jardins des dames Bruel, Martin Maury et Coussières, la gare, le magasin des locomotives, les maisons Amans, Azéma, etc., étaient renfermés dans son enceinte. La ville, en un mot, occupait toute la partie de la banlieue qui se trouve maintenant émergée à l'époque des grandes crues de l'Aude; cette vaste surface était suffisante pour renfermer une population de plus de cinq cent mille âmes.

L'ancien port romain et du moyen âge n'était autre chose que la rivière protégée par de puissantes digues; ce port ne pouvait recevoir que de petites embarcations et s'étendait depuis le pont des marchands (*pons vetus*) jusqu'à deux kilomètres environ de la ville. Les navires venant du large pénétraient dans le lac *Rubresus* (maintenant divisé en plusieurs étangs par suite des atterrissements) par le grau de la vieille Nouvelle; ils suivaient ensuite le canal sous-lacustre de l'étang de Bages, le canal romain de Ste.-Lucie, dont une partie est encore bien conservée, et arrivaient ainsi jusqu'à l'embouchure de l'Aude et au port de Narbonne. Il existait, au pied des falaises de l'étang de Bages, plusieurs mouillages qui devaient offrir d'assez bons refuges pour les navires de cette époque : un de ces points, situé près de Montfort, porte encore le nom de *Port des Galères*. L'Aude (*Atax*) était artificiellement dirigé vers Narbonne à l'aide d'un barrage exécuté près de Moussoulens; ce barrage fut détruit en 1320, et les eaux suivirent alors leur direction naturelle vers Cuxac, Coursan et Vendres.

Un grand nombre de causes ont contribué à la décadence de Narbonne; voici les principales :

Ruine des marchés de l'Orient;

Développement des alluvions dans le lac de Rubresus;

Expulsion des Juifs;

Guerre des Albigeois;

Priviléges accordés par saint Louis au port d'Aigues-Mortes;

Développement de la ville de Montpellier;

Multiplication des corsaires génois, aragonnais, catalans et marocains;

Rupture des digues de l'Aude;

Guerres, famines et surtout les grandes épidémies des XIVe et XVe siècles, qui réduisirent la population de la ville à quelques rares familles.

NOTE *F, page* 158, *ligne* 4.

L'établissement du consulat à Narbonne date des premières années du XIIe siècle ; il n'est question de cette institution, dans les villes environnantes, que beaucoup plus tard. Un manuscrit, conservé dans les archives de l'hôtel de ville de Montpellier, porte, à la date de 1204, *ayso es lou coumensomen del cossolat ou cossouls.* Avant cette époque, les consuls étaient désignés par le titre de *nobiles viri, probi homines, illustri homines,* et c'est ainsi qu'ils sont mentionnés dans l'acte de convocation du plaid ou concile général qui fut réuni à Bordeaux en 1080. Dans cette dernière ville, on les appelait *jurats.* En 1066, Bérenger, vicomte de Narbonne, prenait le titre de Proconsul.

Les consuls étaient les chefs de l'administration municipale ; ils étaient assistés d'un certain nombre de conseillers qui prenaient part aux délibérations, et portaient le titre de *seigneurs consuls.*

Ces deux classes de magistrats étaient nommés par un conseil composé de 80 membres, représentant les six états (noblesse, bourgeoisie, laboureurs, etc.) ; chaque corps d'état était représenté par un consul.

En 1420, les conseillers furent réduits de 80 à 30, à cause de la grande mortalité.

L'élection des consuls avait lieu chaque année, et les sortants ne pouvaient être réélus que trois ans après être sortis de charge ; ils étaient soumis à la Taille. Tout consul élu ne pouvait décliner l'honneur. Les principaux officiers temporels étaient exclus du consulat.

Les revenus de la commune étaient confiés à deux *clavayrés,* nommés par les consuls.

Le nombre et les attributions des consuls ont beaucoup varié depuis le XIIIe jusqu'au XVIIIe siècles.

Il existait, en 1148, deux consulats distincts, celui de Bourg et celui de Cité. Cette séparation se perpétua jusqu'en 1338. Philippe de Valois mit un terme à cet état de choses et réunit les deux administrations.

Les consuls étaient chargés de la police municipale, de la vérification des poids et mesures ; ils nommaient les crieurs publics, les vendeurs à l'encan, les *bandiers* ou gardes champêtres, etc. Le droit de punir les artisans ou gens de métier, rebelles à leur chef, leur était réservé. En 1352, le roi Jean les autorisa à faire le guet et à garder la ville. Gardiens vigilants de leurs vieilles franchises, ils protestaient souvent et avec succès contre les actes arbitraires du vicomte, de l'archevêque, de l'abbé de St.-Paul, du sénéchal, du viguier et des juges royaux.

Le vicomte jurait sur la place publique, ou bien devant la porte de la cathédrale, de respecter les coutumes de la ville. C'est lui qui nommait le *Bayle* ou chef de justice, mais d'après l'avis et souvent même en se conformant à la volonté expresse des consuls.

Le pouvoir judiciaire était distinct du pouvoir législatif, et le droit romain avait force de loi dans tous les cas non prévus par les coutumes. Des lettres patentes de Philippe IV défendent au vicomte de connaître des affaires du consulat, la connaissance de ces affaires appartenant au sénéchal (1298).

La viguerie ne fut installée qu'en 1349, et les vicomtes protestèrent contre cette institution.

Les prud'hommes ou gardes des métiers, étaient chargés de régler loyalement les conditions de travail et d'intervenir dans tous les conflits qui pouvaient s'élever entre les ouvriers, les maîtres et le public.

Depuis la réunion de la vicomté de Narbonne et de ses dépendances à la couronne de France, sous Louis XII (1507), la juridiction était exercée par trois officiers royaux, savoir : un viguier d'épée, chargé de la justice civile ; un lieutenant criminel et un procureur du roi, qui portait antérieurement le titre de lieutenant principal.

Enfin, les archevêques étaient hauts, moyens et bas justiciers d'une partie de le ville et de son territoire ; l'exercice de leur pouvoir était exercé par un juge, par un lieutenant et par un procureur fiscal. Le chapitre et les abbés de St.-Paul jouissaient des mêmes prérogatives à l'égard du quartier qui entourait cette église, et de quelques autres quartiers de la ville. Tous ces rouages administratifs, dont nous avons essayé de donner une idée très-sommaire, constituaient une juridiction fertile en conflits, et, l'on en conviendra, peu regrettable.



TABLE DES MATIÈRES.



NARBONNE. — Imprimerie de Caillard.







